

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTIÈME ANNÉE

1890

VEVEY
F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTIÈME ANNÉE

Une lettre.

1^{er} janvier 1890

Mes chers jeunes amis,

Quand vous lirez ces lignes, une nouvelle année aura commencé. Avez-vous fait attention au chiffre de cette année ? C'est 1890 ! Nous approchons donc rapidement de la fin d'un siècle. Il y a bientôt dix-neuf siècles écoulés depuis que le petit enfant est né à Bethléhem — Celui au sujet duquel les anges du Seigneur disaient : Je vous annonce un grand sujet de joie ; aujourd'hui vous est né le Sauveur ! » L'avez-vous reçu pour *votre* Sauveur.

Mais, mes chers enfants, cette fin d'une année et bientôt d'un siècle, me rappelle une autre fin. C'est « la fin de toutes choses, » de laquelle l'apôtre Pierre nous dit qu'elle « s'est approchée. » Oui, le moment vient, et chaque jour, chaque année, chaque siècle nous en rapproche rapidement, où le temps aura fini de se compter, où il n'y aura plus de nouveau jour, ni de nouvel an, ni de siècle qui recommence. L'éternité aura commencé. Ce sera après que toutes les choses actuelles auront passé.

L'apôtre Pierre décrit comment aura lieu cette fin de toutes choses : « Les cieux et la terre de maintenant, » dit-il, « sont réservés par la parole de Dieu pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies. » « Le jour du Seigneur, » dit-il encore, « viendra comme un voleur, » sans que l'on s'en doute, subitement ; « et en ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement. »

Voilà donc, mes enfants, ce qui s'approche. D'un côté, vont avoir lieu le jugement des hommes impies et leur destruction — leur part sera pour toujours dans l'étang de feu et de soufre ; et, d'un autre côté, cette terre, couverte des chefs-d'œuvre de l'art et du génie de l'homme, sera brûlée avec tous les monuments de la gloire et de l'orgueil humains.

Combien cela sera terrible, pensez-vous peut-être. Mais pourquoi nous dire cela un jour de l'an, où tout le monde veut être gai et joyeux ?

Je vous le dis, mes enfants, parce que je vous aime, que je désire votre vrai bonheur et que, pour cela, vous avez besoin d'un cœur sage. Or Moïse disait : « Enseigne-nous à compter nos jours, afin que nous en acquérions un cœur sage. » Et, n'est-ce pas, quand un nouvel-an nous dit que nous sommes plus rapprochés de notre fin et de la fin de toutes choses, que nous avons à faire plus particulièrement le compte de nos jours ? Je ne suis qu'un enfant, pouvez-vous dire, mais me voici d'un an plus près du moment où il me faudra paraître devant Dieu. Combien j'ai besoin d'être sage !

Mais qu'est-ce qu'un cœur sage ? Je vous le dirai. « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, » et le couronnement de la sagesse, c'est

la connaissance du Seigneur Jésus comme votre Sauveur. Quel bonheur de l'avoir pour abri au jour où toutes choses prendront fin !

Mais cela m'amène à vous parler d'autre chose, mes enfants. Quand la fin de toutes choses sera arrivée, qu'y aura-t-il ? Maintenant, quand une année a fini, une autre recommence ; mais, hélas ! si l'année passée a amené avec elle beaucoup de souffrances et de peines, souvent l'année qui vient en aura plus encore. Mais quand la fin des choses présentes aura eu lieu, après le jugement des hommes impies, Dieu lui-même fera toutes choses nouvelles, et celles-là ne pourront ni se gâter ni finir. L'apôtre dit encore : « Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. » Et là où la justice habitera, tout sera saint et pur, et par conséquent il n'y aura que joie et bonheur. Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, dit aussi : « Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre. Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine ; car les premières choses sont passées. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. » Ainsi la fin des choses présentes est le commencement de ces magnifiques choses nouvelles, et un an écoulé nous en rapproche aussi.

N'éprouvez-vous pas dans vos cœurs le désir de vous trouver un jour sous ce nouveau ciel, sans nuages, sans orages, ni tempêtes, et sans soleil

brûlant, ni froid glacial ? N'aimerez-vous pas fouler cette terre bénie où le mal n'existera plus, qui ne sera plus souillée par le péché, ni attristée par le deuil, les cris et les larmes ; où Dieu prendra son plaisir à habiter au milieu des hommes, dans la splendeur de sa gloire et de son amour, pour inonder leur cœur de son propre bonheur, et les faire jouir de son propre repos ? « Là, il n'y aura plus de malédiction, et le trône de Dieu et de l'Agneau sera là ; il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de sa lumière du soleil : car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux ; et ils régneront aux siècles des siècles. » Ce sera le jour éternel, où une allégresse qui ne finira pas remplira le cœur des rachetés.

Oh ! dira peut-être quelqu'un de vous, mes jeunes amis, j'aimerais bien être là, mais comment y arriver ? Mon cœur frissonne à la pensée de ce jour terrible où les cieux seront embrasés et dissous, où la terre sera brûlée, où les hommes seront jugés, et moi avec eux !

Cher jeune ami, qui pensez ainsi, quel bonheur pour moi de vous rappeler la bonne nouvelle dont Dieu rend témoignage. Celui qui croit au Seigneur Jésus, qui le prend pour son Sauveur, a la vie éternelle. Déjà, il appartient à cette éternité bienheureuse. Il est sûr d'être un des heureux habitants de cette nouvelle terre. C'est *maintenant* que Dieu les prépare. Et, dit Jésus, celui qui croit « ne vient pas en jugement. » Si vous avez soif du bonheur éternel, Jésus a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine d'eau de la vie. » Jésus est là, prêt à vous ouvrir le trésor du salut. Crois seulement. Il a donné sa vie sur la croix pour que vous puissiez vous abreuver à cette eau de la grâce qui jaillit en vie éternelle,

De la croix coulent encore
 Des fleuves d'amour, de paix,
 Et Jésus, sur qui l'implore,
 Répand ses divins bienfaits.
 Il vous presse, il vous supplie
 Par les accents les plus doux ;
 A cette source de vie,
 Jésus vous invite tous.

Et maintenant, quel sera mon vœu pour vous, mes enfants, mon vœu de nouvel-an ? C'est d'abord que je vous rencontre tous sur cette heureuse terre, dans le jour éternel. Et ensuite, que vous vous souveniez des paroles de l'apôtre, ô vous, mes jeunes amis qui connaissez Jésus : « Toutes ces choses devant se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété ! Bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix. » Que le Seigneur fasse que cette année nouvelle soit celle où ceux qui ne sont pas encore sauvés viennent à Jésus, et où ceux qui sont à Lui, s'appliquent à le servir.

Votre ami A. L.

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

IV. — LA MAISON D'ÉLI.

(1 Samuel II, 12-36.)

LA MÈRE. — Nous avons vu, ma chère Sophie, comment Anne, dans son beau cantique, célèbre la grandeur de l'Éternel qui élève les misérables et les petits, et abaisse les orgueilleux et les puissants. C'était ce qui lui était arrivé à elle. Mais l'Esprit de Dieu parlait par sa bouche, et annonçait aussi les



choses qui devaient arriver à Israël. Israël, par ses péchés, était devenu un peuple déchu et misérable, mais il y avait, dans son sein, un petit nombre de personnes comme Anne, qui sentaient cette misère et cette ruine, et qui s'attendaient à l'Éternel pour la délivrance. C'est ce qu'exprime Anne à la fin de son cantique, quand elle dit : « L'Éternel jugera les bouts de la terre, et il donnera la force à son roi, et élèvera la corne de son oint. »

SOPHIE. — Que voulait-elle dire par là, chère maman ? Il n'y avait alors point de roi établi sur le peuple d'Israël.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais Dieu allait bientôt lui donner un roi — son roi — un homme selon son cœur, qui délivrerait Israël de la main de ses ennemis. C'était David. Mais l'Esprit de Dieu étend nos pensées plus loin, dans les paroles d'Anne. Il va jusqu'aux derniers jours, quand l'Éternel jugera les bouts de la terre (1). Et par qui ? Par le Seigneur Jésus, Fils de Dieu et Fils de David (2), l'Oint de l'Éternel, selon ce que nous lisons dans le Psaume II. Lis-en les versets 2 à 8.

(1) Psaume XCVI, 19 ; XCVIII, 9. — (2) Romains I, 3, 4.

SOPHIE. — « Les rois de la terre se lèvent, et les princes consultent ensemble contre l'Éternel et contre son Oint : Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ! Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux ; le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et, dans sa fureur, il les épouvantera : Et moi, j'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai aujourd'hui engendré. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession les bouts de la terre. » Comme cela est beau, chère maman. C'est le Seigneur Jésus qui sera ainsi établi Roi ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ces paroles lui sont appliquées dans le livre des Actes et dans l'épître aux Hébreux, et nous en voyons l'accomplissement dans l'Apocalypse (1). Alors le peuple d'Israël si abaissé maintenant et qui aura encore à passer par de grandes tribulations, sera délivré, et le Seigneur Jésus régnera en justice. Lorsque Anne eut achevé de prononcer ses paroles de louange, que firent Elkana et elle ?

SOPHIE. — Ils retournèrent dans leur maison à Rama, et le petit Samuel resta avec Éli. « Il servait l'Éternel, en la présence d'Éli, le sacrificateur. » Éli lui apprenait ce qu'il avait à faire pour servir l'Éternel, n'est-ce pas ? C'était une heureuse position.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le bonheur d'Anne qui avait donné son cher enfant à l'Éternel, et la paix de la maison d'Elkana, forment un contraste étrange avec la maison d'Éli. Il avait deux fils, Hophni et Phinées. Ils étaient comme lui sacrificateurs. Quel beau privilège était le leur, de pouvoir approcher du sanctuaire de l'Éternel et lui offrir les

(1) Actes IV, 25-27 ; Hébreux I, 5 ; Apocalypse XIX, 11-16, et aussi XII, 5, comparé avec Psaume II, 9.

sacrifices du peuple pour purifier celui-ci de ses péchés. Mais, au lieu de comprendre la sainteté de leur position, et combien leur conduite aurait dû y répondre, ils étaient, dit l'Écriture, « des fils de Bélial, » c'est-à-dire des hommes méchants ; « ils ne connaissaient pas l'Éternel. »

SOPHIE. — Est-ce qu'Éli ne les avait pas instruits dans la connaissance de Dieu et de sa volonté ?

LA MÈRE. — Nous n'avons pas de raison pour en douter ; mais ils avaient probablement fait comme bien des enfants et des jeunes gens, qui n'écoutent pas et ne reçoivent pas dans leur cœur les enseignements qui leur sont donnés. Peut-être aussi leur père ne les avait-il pas repris assez sévèrement, quand ils étaient jeunes et agissaient mal (1).

SOPHIE. — Que faisaient-ils donc de mauvais ?

LA MÈRE. — Au lieu de se contenter de la portion des sacrifices que la loi de Moïse leur assignait, ils exigeaient du peuple et prenaient même de force les meilleurs morceaux choisis à leur gré, et même ce qui était exclusivement réservé à l'Éternel, c'est-à-dire la graisse. Ils s'enrichissaient ainsi, dit plus loin un prophète, des prémices de toutes les offrandes d'Israël ; ils méprisaient et foulaient aux pieds les sacrifices et les offrandes de l'Éternel, et la conséquence de leur manière de faire est que le peuple n'avait plus de respect pour les choses saintes. Aussi « le péché de ces jeunes hommes fut très grand devant l'Éternel, » est-il dit. Ils ne faisaient servir leur position religieuse que pour satisfaire leurs convoitises.

SOPHIE. — Je comprends, maman, combien cela était coupable. En donnant un si mauvais exemple, ils entraînaient les autres dans le mal, et cela d'au-

(1) Lisez Proverbes XXIII, 13, 14.

tant plus qu'ils étaient des sacrificateurs, des gens qui auraient dû les premiers servir Dieu fidèlement.

LA MÈRE. — Et là ne se bornait pas leur mauvaise conduite. Ils commettaient des actions honteuses. Ils se livraient sans retenue à des péchés très grossiers. Comment en aurait-il été autrement? Ils n'avaient pas la crainte de l'Éternel; il n'y avait aucun frein pour les retenir. C'est ce qui arrive à ceux qui n'ont pas voulu recevoir la connaissance de Dieu dans leur cœur. Combien il y a de jeunes gens et de jeunes filles qui, ne craignant pas Dieu, s'abandonnent sans frein à leurs mauvais désirs! La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse et la garantie contre le mal. C'est pourquoi il est écrit : « Écoutez la fin de tout ce qui a été dit : Craignez Dieu, et gardez ses commandements; car c'est là le tout de l'homme (1). »

SOPHIE. — Mais Éli ignorait-il donc ce que faisaient ses fils?

LA MÈRE. — Non; il l'avait appris. « Il était alors fort âgé, » et combien, dans sa vieillesse, il devait en être affligé! Il n'y a rien qui soit plus douloureux pour le cœur des parents que de voir leurs enfants se mal conduire. Il les exhorta et les réprimanda même très sérieusement. « Vous entraînez à la transgression le peuple de l'Éternel, » leur dit-il. « Si un homme pèche contre l'Éternel, qui priera pour lui? » Il voulait dire que si un homme péchait délibérément, par fierté, la loi le condamnait sans miséricorde (2). Mais la répréhension n'était pas suffisante. Ces méchants fils ne craignaient pas l'Éternel, comment auraient-ils écouté leur père? Éli avait bien un moyen que la loi de Moïse lui indiquait pour mettre un terme au mal que ses fils

(1) Ecclésiaste XII, 13. — (2) Nombres XV, 30, 31.

commettaient. C'était de les signaler au peuple comme désobéissants et rebelles, et alors le peuple devait les lapider (1). Mais il recula devant cette chose terrible ; alors l'Éternel prit lui-même la chose en main, et fit savoir à Éli le jugement qu'il allait exécuter.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Il lui envoya un prophète, qui lui rappela comment Dieu avait choisi Aaron, son ancêtre, pour être sacrificateur et avoir une large part des sacrifices et des offrandes d'Israël. Éli et ses fils, comme descendants d'Aaron, jouissaient de ces privilèges. Ensuite, le prophète lui reprocha les péchés de ses fils qu'il aurait dû arrêter dans leur mauvaise voie ; il lui annonça que la sacrificature serait ôtée de sa maison et donnée à « un sacrificateur fidèle, » et que, quant à ses méchants fils, il aurait la douleur de les voir mourir tous deux le même jour.

SOPHIE. — Oh ! maman, quelles terribles paroles pour Éli, et quel chagrin pour son cœur !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais Dieu veut maintenir sa gloire et la sainteté de sa maison. Son peuple ne pouvait être en relation avec Lui sans une sainte sacrificature. « Ceux qui m'honorent, » dit Dieu, « je les honorerai ; et ceux qui me méprisent seront en petite estime. » Les paroles du prophète s'accomplirent. Nous le verrons dans un autre chapitre pour ce qui concerne Hophni et Phinées ; quant au reste de sa prophétie, il eut son accomplissement au temps de David et de Salomon. Abiathar, l'arrière-petit-fils d'Éli, se mit du parti d'Adonija contre Salomon, le roi choisi de Dieu. Il fut déposé de la sacrificature et remplacé par Tsadok, qui descendait

(1) Deutéronome XXI, 18-21.

d'Éléazar, le fils aîné d'Aaron (1). Lis maintenant le verset 35 de notre chapitre : je voudrais t'en dire quelques mots.

SOPHIE. — « Et je me susciterai un sacrificateur fidèle ; il fera selon ce qui est dans mon cœur et dans mon âme, et je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon oint. » C'est de Tsadok et de Salomon que le prophète parle, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais le roi Salomon n'est pas resté fidèle ; ses successeurs non plus ; la royauté et la sacrificature ont cessé pour Israël à cause de ses péchés, de sorte que Dieu veut parler d'un autre oint devant qui le sacrificateur marchera toujours.

SOPHIE. — Je sais qui tu veux dire, maman. C'est le Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant, il est l'Oint de l'Éternel par excellence, comme nous l'avons vu. Et nous lisons dans le prophète Ézéchiël que, dans le millénium, quand le temple aura été rebâti et que le Seigneur Jésus régnera, c'est la famille de Tsadok qui sera établie dans la sacrificature. Pendant cette époque bienheureuse pour toute la terre, ce sera un prince de la famille de David qui gouvernera sur la terre les enfants d'Israël (2).

SOPHIE. — Je me demande, maman, comment on retrouvera les descendants de David et de Tsadok, maintenant que le peuple d'Israël est dispersé partout.

LA MÈRE. — Dieu saura bien les retrouver, mon enfant, comme il retrouvera aussi les dix tribus dont il semble n'y avoir plus de trace. Toutes les pa-

(1) 1 Rois I, 7 ; II, 26, 27 ; 1 Chroniques VI, 1-8.

(2) Ézéchiël XLIII, 19 ; XLIV, 15.

roles de Dieu s'accompliront sans qu'il en manque une. « Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, » dit le Seigneur, « un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera point de la loi que tout ne soit accompli (1). »

SOPHIE. — Mais le Seigneur Jésus est aussi sacrificateur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il est notre grand souverain sacrificateur dans le ciel, où il paraît pour nous devant Dieu et où il intercède pour nous (2). Mais il sera pour son peuple d'Israël, durant les mille ans de son règne, roi et sacrificateur comme Melchisédec ; « un sacrificateur assis sur son trône (3). »

SOPHIE. — Quel temps bienheureux, maman ; j'aime à y penser. Ce ne sera plus comme aux jours d'Éli. Il n'y aura plus de méchants sacrificateurs.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; tout sera pur, saint et glorieux.

SOPHIE. — Que devenait le petit Samuel à côté de ces méchants fils d'Éli ?

LA MÈRE. — Dieu le gardait, lui, l'enfant de la prière ; il le préparait pour commencer la délivrance de son peuple. Ce devait être une consolation pour le vieil Éli d'avoir auprès de lui cet enfant doux et obéissant. Après avoir parlé du grand péché des fils d'Éli, l'Écriture dit : « Et Samuel servait devant l'Éternel. » Anne n'oubliait pas son cher enfant. Chaque année, à l'époque du sacrifice annuel, elle venait à Silo avec Elkana, et apportait à Samuel une petite robe que, sans doute, elle avait confectionnée avec amour pour son premier-né. Car Dieu avait accordé à Anne une grande grâce. Éli avait béni

(1) Matthieu V, 18 ; XXIV, 34, 35. — (2) Hébreux IX, 24 ; VII, 25. — (3) Zacharie VI, 12, 13.

Elkana et Anne, et dit : « Que l'Éternel te donne des enfants de cette femme pour le prêt que tu as fait à l'Éternel. » Et Anne avait maintenant toute une famille, trois fils et deux filles. Mais je suis sûre que ce qui la rendait surtout heureuse, c'était ce qui est dit : « Le jeune garçon Samuel grandissait devant l'Éternel. »

SOPHIE. — C'est parce qu'il demeurait près du tabernacle que cela est dit, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Ce n'est pas seulement pour cela, Sophie ; mais parce que, dans son cœur, il vivait dans la présence de Dieu et s'abstenait du mal. Et c'est ainsi que toi aussi, et tout autre enfant, tu peux grandir. Lis-moi, maintenant, le verset 26, qui vient après ces terribles paroles prononcées contre les fils d'Éli : « Le bon plaisir de l'Éternel (ce qu'il avait résolu) était de les faire mourir. » Leur péché ne pouvait être pardonné.

SOPHIE. — « Et le jeune garçon Samuel allait grandissant, agréable à l'Éternel et aux hommes. » Cela me rappelle, maman, ce qui est dit du Seigneur Jésus lorsqu'il était enfant. C'est dans l'évangile de Luc : « Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur, auprès de Dieu et des hommes. » Samuel d'avance marchait sur les traces de Jésus. Que je voudrais être comme lui !

LA MÈRE. — Eh bien, ma chère enfant, si tu prends Jésus pour modèle, et que tu demandes à Dieu la grâce de pouvoir l'imiter, il te l'accordera et te rendra capable par son Esprit de croître en sagesse, de jouir de sa faveur, et ainsi d'honorer le Seigneur par ta conduite au milieu de tes compagnes, par ton obéissance envers parents et maîtres, par ta douceur envers tous.

« Je l'ai tué, je l'ai tué ! »

Le petit Johnnie L. était très malade. Depuis plusieurs mois, sa santé était allée en déclinant. Jour après jour, il devenait plus faible, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus d'espoir de guérison.

Aussi longtemps qu'il put sortir, il n'avait pas de plus grand plaisir que d'aller chez une dame chrétienne qui demeurait près de ses parents et qui s'intéressait à lui. Lorsqu'il fut devenu trop malade pour marcher, il pria souvent sa mère de le porter chez elle.

Il restait là des heures, couché sur un banc près de la fenêtre, regardant son amie travailler, et écoutant les douces paroles qu'elle lui disait touchant l'amour du Seigneur Jésus qui est mort pour nous sauver.

Un jour qu'il se trouvait là, il dit : « Madame W., c'est comme le ciel ici ; je voudrais y rester. Je serais bientôt un chrétien, si j'étais toujours avec vous. »

— Comment Johnnie ! répliqua M^{me} W. Je pensais que tu étais un chrétien. Ne te rappelles-tu pas que quand tu chantais avec nous de tout ton cœur :

Oui, je puis croire, oui, je crois
Que Jésus-Christ est mort pour moi ;

je t'ai demandé si tu pouvais vraiment dire : « Jésus est mort pour moi ? » Et tu m'as répondu : « Oui, je puis le dire. » Dans ce cas, Johnnie, tu es un chrétien.

— Ah ! répondit l'enfant avec tristesse, je serais un chrétien si je vivais toujours avec vous.

L'après-midi suivant, on l'apporta de nouveau chez M^{me} W., qui lui lut dans les évangiles ce que

Jésus a souffert et lui dit que c'était parce que nous sommes des pécheurs qu'il a enduré tant de maux. Johnnie écouta très attentivement, puis il dit :

— M^{me} W., puis-je rester ici toute la nuit ? Si je retourne à la maison, je ne pourrai peut-être plus revenir. Laissez-moi rester avec vous.

— Cela n'est pas possible, Johnnie, mais je te dirai ce que nous ferons, dit M^{me} W. avec bonté. C'est demain dimanche ; je n'aurai rien à faire, et tu viendras dès le matin. Nous passerons alors un bon moment ensemble.

Johnnie retourna à la maison tout heureux de cette perspective.

Mais le matin suivant, comme M^{me} W. préparait tout pour recevoir son petit ami, un voisin entra précipitamment et dit : « Oh ! M^{me} W., venez vite ; Johnnie L. est mourant. Il est très agité et ses parents pensent que vous pourrez le calmer. »

Quelques moments après, M^{me} W. était auprès du lit de Johnnie. Elle le trouva s'agitant, en effet, beaucoup et disant : « Oh ! mes péchés, mes péchés ! » Puis ses yeux s'arrêtant sur M^{me} W., il s'écria : « Je ne puis pas vous dire mes péchés. »

— Cela n'importe pas, mon enfant, répondit-elle. Mais dis-les à Jésus. Tu sais que le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché.

Il y eut un moment de silence, puis Johnnie, d'une voix profondément émue, dit : « Je l'ai tué, je l'ai tué ; et vous autres, » ajouta-t-il en mentionnant les noms de quelques-uns de ses compagnons, « vous savez que nous l'avons fait et que nous serons tous jugés pour cela. »

On comprit qu'il voulait parler d'un petit porc que son possesseur avait trouvé tué, deux ans auparavant, sans que l'on eût pu découvrir comment la chose était arrivée,

— Ce n'était pas mauvais, Johnnie, dit son père. Non, mon garçon ; il n'y avait pas de mal à faire cela.

— Taisez-vous ! dit M^{me} W. Ne dites pas à l'enfant que ce n'était pas mal. *C'était mal.*

Se tournant ensuite vers l'enfant mourant, elle lui dit : « Oui, cher Johnnie, ce que tu as fait était mal, mais dis à Jésus tout ce qui s'est passé, et il te pardonnera. »

Il y eut de nouveau un moment de profond silence. Dans la chambre, outre le père et la mère de Johnnie, se trouvaient plusieurs voisins, et un sentiment de grande timidité saisit M^{me} W. Pendant quelques instants, elle hésita, puis se penchant vers le pauvre petit malade, elle dit : « Johnnie, le dirai-je à Jésus ? »

Johnnie fit un signe d'assentiment, et M^{me} W. tomba à genoux près du lit.

En quelques paroles toutes simples, elle confessa la faute de l'enfant et en demanda pour lui le pardon.

Lorsqu'elle se releva, l'expression de trouble qui couvrait la face de Johnnie avait disparu, et avec un heureux sourire, il commença à chanter d'une voix faible :

« Le sang de Jésus purifie
De tout péché. »

Il continua jusqu'à ce qu'épuisé, il dut se taire.

Depuis ce moment, la paix remplit son âme. Il ne dit plus un mot de ses péchés, et cet hymne, avec un autre de ceux qu'il aimait à chanter, fut le sujet constant de ses pensées :

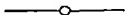
« Et je l'aime,
Lui qui m'aima le premier. »

Ce furent aussi les dernières paroles que l'on put entendre de sa bouche. Dans l'après-midi du lendemain, il s'endormit en Jésus.

Johnnie et ses amis avaient eu peur de confesser leur péché à un homme ; mais le Seigneur ne permit pas que la conscience de son petit agneau fût en repos jusqu'à ce qu'il eût reconnu, non seulement devant les hommes, mais devant Lui-même, ce qu'il avait fait. Et lorsque tout eut été confessé, Jésus, qui a souffert sur la croix pour nos péchés, consola Johnnie, et remplit son cœur de paix et de joie. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. »

Chers jeunes amis, ne laissez aucun péché demeurer caché dans vos cœurs et peser sur votre conscience. Vous ne pourriez être heureux devant Dieu, et à un moment ou l'autre, il se dresserait devant vous et vous troublerait profondément, fût-ce peut-être à votre lit de mort.

« Quand je me suis tu, mes os ont dépéri. Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité. J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché. »



Ici-bas et là-haut.

Ici-bas tout semble un rêve !

Il s'achève

Au matin du jour éternel.

Lorsque réveillés en gloire,

En victoire

Nous entrerons au foyer paternel.

Ici tout s'enfuit, tout passe

Et s'efface

Comme des pas dans le désert.

Là-haut le bonheur durable,

Immuable,

Auprès de Dieu par Christ nous est ouvert.

LA BONNE NOUVELLE.

Ici-bas coulent les larmes :
 Les alarmes
 Constamment assaillent nos cœurs.
 Mais là-haut le Dieu suprême
 Veut lui-même
 Dans son amour essuyer tous nos pleurs.

Bien souvent la vie est sombre ;
 De son ombre
 Le chagrin entoure nos pas.
 Au ciel tout sera lumière :
 Peine amère,
 Soucis cuisants, ne s'y trouveront pas.

Ici-bas la mort cruelle
 De son aile
 Frappe et nous prend parents, amis !
 Mais là-haut, joie infinie !
 Dans la vie,
 Tous avec Christ nous serons réunis.

Lorsqu'un an nouveau commence,
 Moi je pense
 A mes jours que je vois s'enfuir.
 Mais si leur course est rapide,
 Dieu me guide
 Vers le séjour où rien ne peut périr.

Oui, si la vie est un rêve,
 Il s'achève
 Au matin du jour éternel,
 Lorsque réveillés en gloire,
 En victoire
 Nous entrerons au foyer paternel.





Entretiens sur le premier livre de Samuel.

V. — L'APPEL DE SAMUEL.

(Chapitre III.)

LA MÈRE. — Nous voici arrivées à la partie la plus importante de la vie de Samuel, ma chère Sophie. C'est l'appel que Dieu lui adressa.

SOPHIE. — Que veux-tu dire par là, chère maman ?

LA MÈRE. — Jusqu'à ce moment, Samuel avait appris, sous la direction d'Éli, ce qui concernait le service de l'Éternel. « Le jeune garçon Samuel servait l'Éternel devant Éli. » Il avait été un écolier docile, mais Dieu ne lui avait pas parlé directement, et ne l'avait chargé d'aucune mission. C'est en cela que consiste l'appel, et c'est ce que l'Éternel allait faire à l'égard de Samuel. Dès lors, Samuel devait être un prophète de l'Éternel. Il y a, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, bien des exemples d'hommes que Dieu appela à accomplir quelque mission. Peux-tu m'en citer quelques-uns ?

SOPHIE. — Oui, maman. D'abord Moïse. L'Éternel l'appela du milieu du buisson en feu, et l'envoya pour être le libérateur des enfants d'Israël. Et le Seigneur Jésus appela Jacques et Jean et Pierre, pour être ses apôtres et annoncer l'évangile (1). Je comprends maintenant bien ce que tu entends par l'appel. Mais j'aimerais que tu m'expliques ce que c'est qu'un prophète. Tu m'as dit que, dès son appel, Samuel fut un prophète de l'Éternel.

LA MÈRE. — Un prophète était un homme à qui Dieu donnait la charge de communiquer ses pensées qu'il lui révélait. Il était comme la bouche de Dieu (2). Il n'annonçait pas seulement des choses à venir, mais il dévoilait au peuple ce que Dieu pensait de son état et lui adressait des reproches et des exhortations. Les prophètes accomplissaient aussi quelquefois des miracles pour prouver leur mission divine.

SOPHIE. — Mais Samuel n'était-il pas bien jeune pour être un prophète ?

(1) Exode III, 4-10 ; Matthieu IV, 18-22. — (2) Hébreux I, 1 ; Nombres XII, 6 ; comparez Exode IV, 12-16 et VII, 1.

LA MÈRE. — Dieu, mon enfant, choisit les instruments qu'il veut. Il se glorifie toujours dans la faiblesse (1). Moïse avait quatre-vingts ans, quand Dieu l'appela à être le conducteur de son peuple, et Samuel n'était qu'un jeune garçon, quand Dieu le désigna comme prophète pour Israël.

SOPHIE. — J'aimerais encore te demander, chère maman, comment l'Éternel parlait aux prophètes.

LA MÈRE. — Par des songes et des visions (2). A l'époque où vivait Samuel, l'Éternel faisait rarement entendre sa voix par le moyen des prophètes. « La parole de l'Éternel était rare en ces jours-là ; la vision n'était pas répandue, » est-il dit.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi, chère maman ?

LA MÈRE. — C'était à cause du mauvais état du peuple qui, à l'exemple des fils d'Éli, marchait dans le péché et qui joignait l'idolâtrie au culte de l'Éternel (3). Mais Dieu n'oubliait pas ses promesses à l'égard de son peuple, et il appelait Samuel pour être son prophète auprès des enfants d'Israël et les ramener à Lui. Mais avant de les bénir ainsi, Dieu voulait châtier les méchants.

SOPHIE. — Veux-tu me raconter comment l'Éternel appela Samuel ?

LA MÈRE. — Une nuit, Samuel était couché, selon sa coutume, dans le temple de l'Éternel, c'est-à-dire dans le tabernacle, non loin de l'endroit où Éli lui-même reposait. Il était, pour ainsi dire, le gardien de ce saint lieu, où était l'arche de Dieu, son trône. Quel endroit pour la demeure d'un jeune garçon ! C'était vers le matin ; les lampes de Dieu portées sur le chandelier d'or, n'étaient pas encore éteintes, car elles devaient brûler toute la nuit (4). Malgré les

(1) 2 Corinthiens XII, 9. — (2) Nombres XII, 6 ; Ézéchiel I, 1 ; Daniel VII, 1. — (3) Voyez 1 Samuel VII, 3, (4) Lévitique XXIV, 3.

fautes de son peuple, l'Éternel habitait encore au milieu de lui, et il allait faire entendre sa voix, non au vieux sacrificateur, mais au jeune serviteur qui Lui avait été consacré et qu'il avait choisi. Dans le silence profond de la nuit, dans ce lieu où tout parlait de la majesté et de la sainteté de Dieu, une voix se fit soudain entendre : « Samuel ! » disait-elle, et le jeune homme s'éveilla.

SOPHIE. — Combien il dut être étonné !

LA MÈRE. — Il ne connaissait pas encore la voix de l'Éternel et crut qu'Éli l'avait appelé. Éli et lui étaient les seuls êtres mortels demeurant dans le tabernacle. Samuel était un jeune homme obéissant. Il n'était pas comme certains enfants qu'il faut appeler deux ou trois fois avant qu'ils se décident à bouger. Il ne trouvait pas non plus ennuyeux d'être tiré de son sommeil et ne murmurait pas. Aussi, dès qu'il s'entendit appeler : « Me voici, » s'écria-t-il, et il courut promptement vers le vieillard. « Me voici, » répéta-t-il, « car tu m'as appelé. » Éli ne comprenait pas ce que voulait dire Samuel. Peut-être pensait-il qu'il avait rêvé. « Je ne t'ai pas appelé, » dit-il, « retourne, couche-toi. » Le jeune homme docile retourna à sa couche. Mais bientôt la voix se fit entendre de nouveau : « Samuel ! » Il ne se trompait pas ; on l'avait bien appelé, et quel autre qu'Éli cela pouvait-il être ? Aussi accourut-il encore auprès de lui, disant : « Me voici, car tu m'as appelé. » Pour la seconde fois, Éli le renvoya. « Qui donc a pu m'appeler ? » se disait, sans doute, Samuel en regagnant sa couche. C'est qu'il y avait quelqu'un dans le tabernacle que Samuel servait depuis plusieurs années, mais sans connaître cet hôte mystérieux qui habitait dans l'obscurité du sanctuaire. C'était l'Éternel. Il ne le connaissait pas encore, mais son ignorance n'était pas comme celle des fils

d'Éli, une ignorance coupable, qui avait sa source dans leur méchanceté. Samuel craignait l'Éternel et le servait, mais « la parole de l'Éternel ne lui avait pas encore été révélée. » C'est dans ce sens qu'il ne le connaissait pas ; il n'avait pas encore entendu sa voix. Et c'était cette voix qui l'appelait, sans qu'il le sût.

SOPHIE. — Oh ! maman, que Samuel était heureux ! Nous ne pouvons plus jouir d'un semblable bonheur.

LA MÈRE. — Non pas de la même manière que Samuel. Il était appelé à être prophète, et pour cela il devait connaître la voix de l'Éternel pour apprendre ce qu'il aurait à communiquer au peuple. Mais pour nous, nous avons les pensées de Dieu dans sa parole écrite. C'est là que nous entendons sa voix, c'est par elle qu'il nous appelle à venir à Jésus, à le suivre, à vivre pour Lui. Aussi les chrétiens sont-ils nommés « des appelés de Jésus-Christ, » « saints appelés, » et « participants à l'appel céleste (1). » Cela n'est-il pas un aussi grand bonheur que celui de Samuel ?

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Jésus nous dit : « Venez à moi, » c'est son appel. Et quand on l'a écouté, on est de ses brebis, et on connaît sa voix, et on le suit. Il nous dit dans sa parole qu'il nous aime, et cela rend tout heureux (2).

LA MÈRE. — Je suis bien reconnaissante envers Dieu, ma chère enfant, de ce qu'il t'a appris cela pour toi-même. Et je voudrais que tous les enfants qui entendent l'évangile, reconnaissent la voix du Seigneur et répondent aussi à son appel.

SOPHIE. — Mais comment Samuel sut-il que la voix qui l'appelait, était celle de l'Éternel ?

(1) Romains I, 6, 7 ; Hébreux III, 1.

(2) Jean X, 14, 27, 28.

LA MÈRE. — Ce fut par le moyen d'Éli, comme tu vas le voir. Une troisième fois, la voix appela « Samuel ! » Et le jeune garçon, sans se rebuter, s'empressa encore de courir auprès d'Éli, ne voulant pas que le vieillard fût exposé à manquer de ses soins. N'y a-t-il pas là quelque chose de touchant ? Un autre aurait peut-être dit : « Que m'importe ? C'est une imagination. » Mais Samuel avait un cœur dévoué à celui qu'il servait, et dit encore : « Me voici, car tu m'as appelé. » Éli, cette fois, comprit que ce n'était pas une illusion de Samuel et que l'Éternel lui-même appelait son jeune serviteur. « Va, couche-toi, » lui dit-il, « et s'il t'appelle, alors tu diras : Parle, Éternel, car ton serviteur écoute. » C'est ce que fit Samuel. L'Éternel vint comme les autres fois, et appela : « Samuel, Samuel ! » et Samuel dit : « Parle, ton serviteur écoute. »

SOPHIE. — Samuel n'était-il pas effrayé en sachant que l'Éternel était là et lui parlait ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Samuel ne connaissait pas jusqu'alors *la voix* de l'Éternel, mais il savait que l'Éternel était le Dieu du peuple d'Israël, son Dieu à lui aussi, le Dieu qu'il servait. Il était un enfant pieux, vivant dans son sanctuaire ; pourquoi aurait-il eu peur ? As-tu peur de quelqu'un qui t'aime, de ton père quand il te parle ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman.

LA MÈRE. — Nous n'avons pas à avoir peur de Dieu, quand nous sommes simples de cœur, que nous connaissons sa bonté et que nous marchons avec Lui. Abraham, l'ami de Dieu, n'avait pas peur de l'Éternel qui venait le visiter, mais Jacob eut peur quand l'Éternel lui parla, parce que Jacob n'avait pas bonne conscience (1).

(1) Ésaïe XLI, 8 ; Genèse XVIII, 1-5, 16-19 ; Genèse XXVIII, 16, 17.

SOPHIE. — Et qu'est-ce que l'Éternel dit à Samuel après l'avoir appelé ?

LA MÈRE. — Des choses terribles pour Éli et pour Israël, car Dieu ne pouvait pas bénir son peuple avant de lui avoir fait sentir sa verge pour l'amener à se repentir. L'Éternel dit qu'il allait accomplir tout ce qui avait été annoncé à Éli par le prophète venu vers lui.

SOPHIE. — Le pauvre jeune Samuel fut, sans doute, bien affligé en entendant cela.

LA MÈRE. — Certainement. Aussi ne se hâta-t-il pas de rapporter à Éli les paroles de l'Éternel. Il laissa reposer le vieillard jusqu'au matin. Alors, suivant sa coutume, il ouvrit les portes de la maison de l'Éternel. Mais il ne dit encore rien ; il craignait de briser le cœur d'Éli, en lui racontant sa vision. Éli, cependant, désirait savoir ce que l'Éternel avait dit au jeune homme ; car, quelle qu'elle fût, il aimait la parole qui venait de Dieu. « Samuel, mon fils, » lui dit-il. Éli aimait, comme un fils, Samuel, le jeune homme obéissant. Ses propres fils avaient affligé et déshonoré sa vieillesse, mais le fils d'Anne était sa consolation. Comme dans la nuit, Samuel répondit : « Me voici. » Alors Éli lui demanda ce que l'Éternel lui avait révélé, le conjurant de ne lui rien cacher, et Samuel lui rapporta toutes les paroles de l'Éternel. « C'est l'Éternel, » répondit le vieillard, « qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux. »

SOPHIE. — Comme il était soumis ! Il ne lui échappe pas une plainte, pas un murmure, et pourtant comme il devait être triste.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais il reconnaissait que le jugement de Dieu était juste et s'humiliait sous sa main puissante. Tel fut l'appel de Samuel et la première révélation qui lui fut faite. Depuis ce moment, l'Éternel continua d'apparaître à Silo, et de

se révéler à Samuel par sa parole. Et tout Israël, d'un bout à l'autre du pays, sut qu'il était établi prophète de l'Éternel. C'était une grâce que Dieu faisait à son peuple. Et bien que d'abord ce fût pour annoncer le jugement, plus tard il devint le libérateur du peuple.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA FIN DES APÔTRES PAUL ET PIERRE.

Avant de continuer à vous raconter, mes enfants, l'histoire de l'Assemblée de Christ sur la terre, je vous dirai encore quelques mots sur les apôtres que le Seigneur avait choisis et envoyés pour annoncer l'évangile. Nous n'avons plus pour nous guider le récit que Dieu lui-même nous a donné par la plume de Luc dans les Actes, mais ce que nous rapportent des écrivains anciens qui, comme tous les hommes, ont pu parfois se tromper ou être mal renseignés.

Vous vous rappelez que l'apôtre Paul avait été conduit à Rome comme prisonnier pour être jugé par l'empereur auquel il en avait appelé. Il resta là durant deux ans, dans une captivité relativement douce. Il demeurait, gardé par un soldat, dans un logement qu'il avait loué, recevant tous ceux qui venaient vers lui, annonçant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le Seigneur Jésus-Christ, avec hardiesse et sans aucun empêchement, et son ministère porta des fruits. Il était entouré de plusieurs de ses amis et compagnons d'œuvre, tels que Luc, Éphras, Marc, Démas, et d'autres ;

il recevait des envoyés des assemblées lointaines, comme Éphroditte, venu de Philippes pour apporter à l'apôtre des dons de la part des Philippiens, qui avaient à cœur de pourvoir aux besoins de Paul, et il écrivait ses belles et précieuses épîtres aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon, qui resteront pour l'instruction et l'édification de l'Église de Dieu jusqu'à la fin.

Vous voyez que cette captivité de l'apôtre ne ralentissait pas son activité pour le service du Seigneur. Le cœur qui aime Jésus trouve toujours moyen de s'employer pour Lui dans toutes les circonstances, que l'on soit en santé ou en maladie, libre ou captif, pauvre ou riche, jeune ou vieux. Comme Paul le disait : « Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort ; car pour moi vivre c'est Christ. » Et même un enfant qui connaît l'amour de Christ saura bien faire quelque chose pour son Sauveur.

Après ces deux années, Paul fut mis en liberté. Sans doute que les accusations portées contre lui par les Juifs ne furent pas trouvées suffisantes par l'empereur pour motiver une condamnation. Déjà le gouverneur Festus et le roi Agrippa en avaient jugé ainsi. Que lit l'apôtre, une fois libre ? D'après plusieurs passages de ses épîtres, on peut voir qu'il visita les assemblées en Grèce et en Asie, et l'on pense qu'il alla aussi en Espagne, comme il en avait depuis longtemps le désir. C'est pendant cette courte période de liberté qu'il écrivit sa première épître à son cher fils Timothée et celle à Tite, pour leur donner des directions sur la manière « dont il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité. » (1 Timothée III, 14, 15.)

Paul retourna à Rome. Dans quelle occasion et de

quelle manière, nous l'ignorons, mais ce fut pour y retrouver la captivité. Mais cette fois, ce n'était pas comme citoyen romain, en ayant appelé à César, qu'il était en prison. C'était comme chrétien, c'est-à-dire comme faisant partie de cette secte haïe maintenant, non seulement des Juifs, mais des païens. Aussi sa captivité fut-elle autrement étroite et pénible que la première fois. C'est de là qu'il écrivit sa seconde lettre à Timothée, dans laquelle il lui dit : « J'endure des souffrances, jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur. » (2 Timothée II, 9) Être chrétien était alors un crime digne de mort, et Paul ne pouvait échapper à la condamnation. Bien qu'après une première comparution devant César, il eût été, comme il le dit, « délivré de la gueule du lion, » il savait que le temps de son martyre approchait. « Pour moi, » écrivait-il à Timothée, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera en ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » (2 Timothée IV, 6-8.) C'est là tout ce que Paul attendait désormais. Il avait aimé et servi son Sauveur ; il allait jouir du bonheur d'être avec Lui ; cette couronne de justice ne lui manquerait pas. Et vous, mes enfants, êtes-vous de ceux qui aiment et servent Jésus et qui attendent sa venue. N'aimerez-vous pas être avec Paul dans la gloire ?

Paul, comme citoyen romain, fut décapité vers l'an 66 ou 67. La date de son martyre n'est pas exactement connue, non plus que les circonstances dans lesquelles il eut lieu. Nous pouvons croire que ce fut avec joie qu'il livra sa tête au bourreau, car si pour lui, « vivre, c'était Christ ; » pour lui aussi,

« mourir était un gain. » Il aimait mieux être « absent du corps et présent avec le Seigneur. »

Et Pierre, que lui arriva-t-il ? Nous avons encore moins de détails sur lui que sur Paul. Après l'époque où Paul vint à Jérusalem pour que la question fût résolue si les nations devaient ou non garder la loi de Moïse (Actes XV), le livre des Actes ne parle plus de Pierre. Nous savons, par l'épître aux Galates, qu'il alla à Antioche. (Galates II, 11.) Plus tard, nous le trouvons à Babylone qui n'était plus la grande cité dont l'orgueilleux Nébucadnetsar vantait la splendeur, mais elle existait encore et renfermait une grande colonie de Juifs parmi lesquels le christianisme avait pénétré. C'est de là que Pierre écrivit sa première épître aux chrétiens d'entre les Juifs qui étaient dispersés dans les diverses provinces qui composent maintenant l'Asie Mineure. C'était un temps de persécution et de grandes souffrances pour ces fidèles. « Bien-aimés, » leur dit-il, « ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous.... mais en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport. » « Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en n'ait pas honte, mais qu'il glorifie Dieu en ce nom. » (1 Pierre IV, 12, 16.) L'apôtre encourage ses frères souffrants, en leur rappelant l'exemple de Jésus qui a souffert pour nous, lui juste pour des injustes, et il les exhorte à marcher dans l'amour, l'humilité et la sainteté, en attendant la révélation de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa venue en gloire. Nous n'avons pas à souffrir comme ces premiers chrétiens ; le Seigneur nous épargne ces épreuves, mais est-ce une raison pour l'aimer moins et lui être moins fidèles ? Non, mes enfants. Écoulons ce que dit l'apôtre, en parlant de Jésus : « Le-

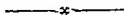
quel, quoique vous ne l'ayez pas vu, *vous aimez* ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse. » (Chapitre I, 8.) Demandons au Seigneur que cela soit vrai de nous, et alors nous serons pressés d'annoncer par notre vie et nos paroles, « les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » (Chapitre II, 9.)

On ne sait pas d'où l'apôtre Pierre écrivit sa seconde épître, mais on voit par son contenu, que, de même que Paul, il s'attendait à être bientôt retiré de ce monde. Comme un berger fidèle à qui le Seigneur avait confié ses brebis (Jean XXI, 15-17), il avertit encore une fois les saints : « J'estime, » dit-il, « qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller, en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître ; mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses. » (2 Pierre I, 13-15.) Et il les met en garde contre les faux docteurs, et contre les incrédules et les moqueurs. Et comme l'apôtre Paul regardait en avant vers le jour de l'avènement de Christ, de même Pierre dirige les regards des chrétiens vers le jour de Dieu auquel la terre et les cieux passeront, où les impies tomberont sous le jugement, mais où les saints auront leur demeure sous des cieux nouveaux et sur une terre nouvelle où la justice habite. Quelle consolation pour les chrétiens persécutés ; quelle espérance pour les croyants en tout temps, mais quel solennel avertissement pour les incrédules !

Il paraît certain que Pierre souffrit le martyre à Rome, dans les persécutions qui eurent lieu sous Néron et dont je vous parlerai plus tard. Un ancien

écrivain, Ambroise de Milan, raconte que les chrétiens de Rome avaient engagé Pierre à fuir de cette ville. L'apôtre se rendait à leur désir, mais comme il atteignait les portes de la ville, il rencontra le Seigneur. « Où vas-tu, Seigneur ? » lui demanda Pierre. « Je vais à Rome, » répondit Jésus, « pour y être crucifié de nouveau. » Pierre vit dans ces paroles un reproche, et retourna sur ses pas. Cela peut avoir été une vision, ou n'être qu'une tradition. Quoiqu'il en soit, nous savons que le Seigneur avait dit à Pierre, après son relèvement : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas. » Et l'évangéliste ajoute : « Or Jésus dit cela pour indiquer de quelle mort Pierre glorifierait Dieu. » (Jean XXI, 18, 19.) Il est généralement admis que Pierre fut crucifié. On raconte que, comme on le conduisait au supplice, il demanda comme une faveur d'être crucifié la tête en bas, ne s'estimant pas digne de souffrir de la même manière que son Seigneur. Sa requête lui fut accordée. La date exacte de sa mort, comme celle de Paul, n'est pas connue ; ce dut être aussi vers l'an 67 ou 68.

Une autre fois, mes enfants, je vous dirai encore quelques mots sur d'autres apôtres.



Le jeune paria sauvé.

On raconte de l'empereur Baber, qui régna sur l'Inde il y a bien longtemps, un trait que je veux vous rapporter.

Baber, quoique juste et bienveillant, était l'objet de la haine d'un grand nombre de ses sujets qui le croyaient injuste et cruel. Il avait fait des lois sévères, et punissait rigoureusement ceux qui les transgressaient.

Un soldat nommé Gohur Kshatriya avait résolu de l'assassiner.

Les occasions d'accomplir son dessein ne manquaient pas, car l'empereur revêtait souvent un costume de simple ouvrier et se mêlait au peuple, pour voir comment il était traité et si ses ordres étaient exécutés.

Toute la ville se trouvait un jour dans le plus grand trouble. Hommes, femmes et enfants fuyaient effarés de tous côtés dans une extrême confusion; l'air était rempli de nuages de poussière et de temps à autre un craquement sinistre se faisait entendre, comme si une maison s'écroulait ou si un arbre se brisait.

Un énorme éléphant, dans un accès de fureur, avait brisé ses liens et parcourait la ville, détruisant tout devant lui. C'était une vue effrayante que celle de cette masse monstrueuse se précipitant avec une force aveugle contre tout ce qu'elle rencontrait, abattant les huttes avec sa trompe formidable, tandis que le peuple épouvanté et poussant des cris de terreur se dispersait devant lui.

Tout à coup, un pauvre petit enfant paria à moitié mort de faim et de misère, trébucha et tomba droit devant les pas de l'éléphant. Un instant de plus et il était écrasé sous les pieds du pesant animal.

Qui exposera sa vie pour sauver un enfant paria ?

Les parias sont le rebut du peuple hindou, hais, méprisés, tenus à l'écart de tous, comme s'ils avaient la peste. Nul Hindou appartenant à une caste ne voudrait toucher un paria du bout du doigt, ou avoir

aucune relation avec lui. Celui qui le ferait serait aussi mal vu qu'un homme qui, dans les contrées d'occident, deviendrait le compagnon d'un voleur ou d'un meurtrier.

Qui prendrait souci d'un enfant paria ?

Quelqu'un dans la foule avait vu le péril que courait le pauvre petit misérable. C'était l'empereur. Vêtu comme un homme du peuple, il se trouvait là. S'élançant devant l'animal furieux, il saisit l'enfant terrifié, et faisant un saut en arrière, échappa juste à temps à l'éléphant qui poursuivait aveuglément sa course vers la rivière.

Dans le mouvement qu'il fit, son turban tomba, et chacun reconnut Baber, qui venait d'exposer sa vie pour sauver un pauvre paria.

Un grand silence se fit dans la foule. Tous se regardaient les uns les autres, comme s'ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

Tout à coup, un homme s'avance et s'agenouille devant l'empereur. C'était Gohur. Lui présentant son arme, il dit : « Prince, je suis ton ennemi. Je voulais te tuer aujourd'hui, mais celui qui sauve la vie est plus grand que celui qui l'ôte. Mes mains sont faibles contre l'homme que Dieu protège. Prends mon glaive, et mets à mort celui qui voulait t'arracher la vie. »

L'empereur étendit sa main, releva le soldat agenouillé à ses pieds, et, avec un bienveillant sourire, lui dit : « Non, il n'en sera pas ainsi. Reprends ton glaive, et que désormais il soit employé à mon service. Dès ce jour, tu seras un des gardes de mon palais. »

Le rigide Hindou baissa la tête et se mit à pleurer comme un enfant. Depuis lors, Gohur fut un des soldats les plus braves et les plus dévoués de l'empereur dont il sauva plus d'une fois la vie dans les

combats. Il ne se lassait pas de raconter comment l'empereur l'avait épargné.

Ce fut le dévouement de l'empereur pour un pauvre enfant paria qui frappa si fortement les esprits de tous dans ce jour, et nous-mêmes en aurions été saisis d'admiration. Mais n'avez-vous pas souvent entendu parler de Celui qui montra pour des misérables, pour des impies, un amour bien plus grand que celui de Baber ? Le Seigneur de gloire, — le Prince de la vie, — Celui qui a créé les mondes et les soutient par la parole de sa puissance, s'est abaissé jusqu'à devenir un homme ; inconnu, sauf d'un petit nombre, il traversa la Palestine, Lui, le Fils de Dieu, comme quelqu'un qui n'a ni forme, ni apparence ; il poursuivit ainsi son chemin jusqu'à la croix, et là il donna sa vie pour des rebelles, pour des pécheurs, et de cette manière manifesta l'amour divin qui était dans son cœur.

Tout du long de son chemin ici-bas, il montra sa tendre compassion pour ceux que le monde religieux des pharisiens traitait comme des parias. On le lui reprochait. « Cet homme, » disait-on de Lui, « reçoit des pécheurs et mange avec eux. » Il était appelé « l'ami des publicains et des pécheurs. » « Pourquoi votre Maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » demandait-on à ses disciples. Pourquoi, pourquoi ? N'est-ce pas parce qu'il était venu appeler les pécheurs à la repentance ; chercher et sauver ce qui était perdu ; arracher les hommes à la puissance destructive de Satan ?

Ses souffrances et sa mort, ses douleurs, l'opprobre dont il s'est laissé couvrir, nous disent son immense amour. Enfants, vous êtes misérables comme ce pauvre paria, car vous gisez dans vos péchés ; vous êtes exposés à un plus grand danger, car c'est Satan qui menace de vous entraîner dans

la destruction, mais c'est pour vous que Jésus a donné sa vie. Il est maintenant en haut dans la gloire, mais il reçoit encore les pécheurs, car il est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

Ah ! si le soldat Gohur eut le cœur saisi en voyant l'empereur s'exposer à la mort pour un misérable enfant, si dès lors il se donna tout à lui, que ferez-vous pour Jésus ? Ne vous livrez-vous pas tout entier à Celui qui vous a aimés jusqu'à la mort ?



Jeanne, la jeune martyre aveugle.

Il y a bien des années, quand les sombres nuages de la superstition papiste couvraient encore l'Angleterre, vivait une pauvre jeune fille nommée Jeanne Waste, aveugle de naissance. Vous pouvez bien penser qu'à une pauvre fille aveugle manquaient beaucoup de choses dont nous jouissons par la bonté de Dieu. Elle aurait, sans doute, aimé voir les visages de ceux qu'elle aimait, contempler la verdure des arbres et des prés dont elle avait seulement entendu parler, et aurait été bien reconnaissante de recouvrer le sens de la vue. Mais un désir bien plus grand que tous les autres remplissait son cœur. Elle aurait voulu avoir *une Bible*. « Oh ! » direz-vous, « mais tout le monde a une Bible. » Oui, grâce à Dieu, *maintenant* un très grand nombre de personnes ont une Bible, et chacun de ceux qui le désirent peut aisément s'en procurer une, mais en ce temps-là les Bibles étaient rares, et plus que cela, on n'en possédait une qu'au péril de sa vie.

La reine Marie qui régnait alors sur l'Angleterre, avait défendu à ses sujets de lire la Bible, d'écouter

l'histoire merveilleuse de l'amour de Dieu, ou de se confier au Seigneur Jésus *seul* pour le salut. Elle leur ordonnait de croire que des cérémonies, des pénitences et des prières adressées aux saints, pourraient leur procurer le pardon de leurs péchés, et s'ils refusaient d'obéir, savez-vous ce qui les attendait ? *La mort sur un bûcher.*

En dépit de tout cela, Jeanne voulait avoir un Nouveau Testament. Avec soin et patience, elle épargna donc sou après sou, jusqu'à ce qu'elle eût assez pour acheter ce trésor longtemps désiré, et qui devait lui coûter la vie. Ah ! mon cher jeune lecteur, comment appréciez-vous et révérez-vous votre Bible ? Quoiqu'on puisse si aisément l'obtenir maintenant et la posséder sans danger, elle n'en est pas moins toujours la parole de Dieu, et elle s'adresse à vous aussi réellement qu'à la pauvre jeune aveugle, il y a plus de trois cents ans.

Mais de quelle utilité pouvait être le Nouveau Testament à une aveugle ? C'était une difficulté, sans doute, mais Jeanne sut aussi la surmonter. En continuant à économiser son argent, elle fut en état de payer de temps en temps quelqu'un pour lui lire quelques chapitres. Quelquefois elle préférait qu'on lui lût plusieurs fois le même, jusqu'à qu'il fût gravé dans sa mémoire et dans son cœur. Ainsi, bien qu'entourée de tant de difficultés et de si grands dangers, elle s'abreuvait de cette parole qui dit que Dieu est *lumière* et qu'il hait le péché ; qu'il est *amour* et qu'il a donné son Fils pour sauver les pécheurs ; cette parole qui nous apprend que Jésus, le Fils de Dieu, est descendu ici-bas et a donné sa précieuse vie pour ôter les péchés de tous ceux qui croient en Lui. C'est une histoire bien connue *maintenant*, et qui, hélas ! pour plusieurs a perdu sa saveur ; mais pour la pauvre jeune aveugle, elle

avait une telle fraîcheur, un si grand prix, qu'elle pouvait bien risquer sa vie pour elle.

Jeanne n'échappa pas longtemps aux yeux d'aigle des cruels ministres de Marie. Elle n'avait que vingt-deux ans, lorsqu'elle fut condamnée à être brûlée vive à Derby.

Oui, en ces jours-là, c'était une chose réelle que d'être chrétien. Maintenant, les temps ont changé. Nous pouvons lire nos Bibles et entendre l'évangile sans craindre d'être brûlés. Mais notre état comme pécheurs, le besoin que nous avons de salut, cela n'a pas changé. Et Christ non plus n'a pas changé. Lui qui avait parlé au cœur de la jeune martyre avec tant de puissance que, pour l'amour de Lui, elle put endurer une mort affreuse, le même Jésus vous invite aussi à venir à Lui. Écoutez ses accents pleins de grâce et d'amour : « Venez à moi, » dit-il. « Je suis le bon Berger : le bon Berger met sa vie pour ses brebis. » Et il l'a fait. Il a donné sa vie pour vous. N'est-il pas digne que vous donniez la vôtre pour Lui?

« Il me verrait trop bien. »

Une maîtresse d'école répétait une après-midi à sa petite classe le texte bien connu : « Tu es le Dieu qui me voit, » lorsqu'un petit garçon s'écria : « Oui, mademoiselle, Dieu peut nous voir tous. »

— Certainement, Alfred ; mais notre texte dit : « Tu es le Dieu qui ME voit, » et nous chantons souvent le verset de cantique :

Dieu dans le ciel peut-il connaître
Quand je commets quelque péché ?
Oui, Dieu te voit : son œil pénètre
Partout ; rien pour Lui n'est caché.

— Je sais bien, mademoiselle, mais il nous regarde tous.

Le petit garçon ayant répété plusieurs fois les mêmes paroles, la maîtresse pensa qu'il devait avoir une raison pour persister à dire que Dieu peut voir tout le monde, et elle lui demanda pourquoi il ne voulait pas dire : « Dieu ME voit. » Après un moment d'hésitation, Alfred répondit à voix basse : « C'est parce que si Dieu me regardait tout seul, il me verrait trop bien. »

C'était ce qui le gênait. Alfred était un aimable et gentil petit garçon, le meilleur de toute la classe, mais il ne pouvait pas supporter la pensée de cet œil pénétrant de Dieu arrêté sur lui.

Il savait qu'il était un enfant pécheur, impropre à se trouver en la présence du Dieu saint, mais, hélas ! il n'avait pas encore appris à se confier en Jésus comme au Sauveur qui seul nous purifie de nos péchés.

Eh bien, vous, enfants qui lisez ces lignes, quand vous pensez que Dieu voit tout, avez-vous peur de dire : « Il me voit ? » Craignez-vous ce regard qui, comme une flamme de feu, va sonder tous les recoins de votre âme et tous les secrets de votre vie ? S'il en est ainsi, cela prouve que, de même qu'Alfred, vous n'avez pas encore pris Jésus pour votre Sauveur. Faites-le donc sans tarder, et alors, au lieu de redouter la présence de Dieu, vous serez heureux de savoir qu'il vous voit et vous suit partout de ses yeux, pour vous bénir et vous garder.

« Les yeux du Seigneur sont sur les justes. »





Les étoiles.

Lorsque la nuit étend son ombre,
J'aime à voir l'imposant décor
Du ciel, où, sur un azur sombre,
Étincellent mille astres d'or.

Qu'êtes-vous, brillantes étoiles ?
Mon esprit cherche à le savoir.
Êtes-vous l'ornement des voiles
Dont vient s'envelopper le soir ?

Êtes-vous, dans la voûte immense,
Des ouvertures où nos yeux
Voient briller la toute-puissance
Et la gloire du Dieu des cieux ?

Ou bien, éclairant d'autres mondes,
Êtes-vous d'immenses soleils
Qui dissipez les nuits profondes
De leurs cieux aux nôtres pareils ?

Oui, ce qu'ici ma plume trace,
Étoiles d'or aux feux si purs,
Vous l'êtes. Vous ornez l'espace,
Illuminant ses champs obscurs.

Du Dieu Fort vous dites la gloire
Dans vos silencieux chemins,
Et vous rappelez la mémoire
De la puissance de ses mains.

Autour de vos feux innombrables,
Circulent dans l'immensité
Des terres aux nôtres semblables
Que vous inondez de clarté.

Et j'admire la main puissante
Du Dieu très haut qui vous forma,
Et qui, poussière étincelante,
Dans les vastes cieux vous sema.

Mais bien plus haut que vos lumières,
Et bien plus pur que tous vos feux,
Je vois au delà de vos sphères
Un astre aux rayons glorieux.

C'est près de Dieu, Celui qui m'aime,
Brillante étoile du matin,
Levée en mon cœur déjà même,
Pour m'éclairer jusqu'à la fin.

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

VI. — DÉFAITE D'ISRAËL. PRISE DE L'ARCHE.

(1 *Samuel IV.*)

LA MÈRE. — L'Éternel avait donc appelé le jeune Samuel à être prophète au vu et au su de tout le peuple. Le premier message dont il fut chargé était bien pénible, comme nous l'avons vu, mais l'Éternel avait parlé, et « ce que Samuel avait dit arriva à tout Israël. »

SOPHIE. — Comment cela eut-il lieu, chère maman ?

LA MÈRE. — Les Israélites se rassemblèrent pour combattre les Philistins, et l'armée de ceux-ci vint à leur rencontre.

SOPHIE. — Pour quelle raison, maman, les Israélites firent-ils cela ? Dieu le leur avait-il commandé ?

LA MÈRE. — Non ; ils le firent de leur propre chef. Ils voulaient, sans doute, secouer le joug des Philistins, et pensaient être assez forts pour cela. Mais que pouvaient-ils si Dieu n'était pas avec eux, et s'ils agissaient sans son ordre ? Nous aussi, nous ne pouvons vaincre nos ennemis que si Christ est avec nous. D'ailleurs, les Israélites toléraient le péché des fils d'Éli au milieu d'eux, ils péchaient eux-mêmes, et Dieu ne pouvait être avec eux. Ils furent battus et perdirent quatre mille hommes. Te rappelles-tu une autre occasion où les Israélites subirent une défaite, parce qu'il y avait au milieu d'eux quelqu'un qui avait péché ?

SOPHIE. — N'est-ce pas quand Acan avait pris de l'interdit (1) ? Mais Josué ne le savait pas.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais cela nous montre que Dieu ne peut tolérer le mal, connu ou non, au milieu de son peuple, et que, si ce mal n'est pas

(1) Josué VII, 1,

ôté, il ne peut le bénir. C'est pourquoi David disait : « Purifie-moi de mes fautes cachées (1). » Et nous devons faire comme lui, car notre Dieu est saint et nous appelle à la sainteté (2). Mais au temps de notre histoire, ce n'était pas un mal caché ; il était évident à tous les yeux. Chacun connaissait l'horrible conduite des fils d'Éli, et chacun savait bien ce que le prophète et Samuel avaient dit de la part de l'Éternel à ce sujet. Et tel était cependant l'aveuglement des anciens d'Israël, qu'au lieu de voir dans leur défaite une marque de la désapprobation de Dieu et un appel à se repentir et à se détourner de leur mauvaise voie, ils dirent : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins ? » Rien de plus dangereux pour une âme que de ne pas voir son mauvais état. Mais qu'avaient fait autrefois Josué et les anciens d'Israël après que le peuple avait été battu ?

SOPHIE. — Oh ! maman, ils s'étaient humiliés la face contre terre, et dès qu'ils avaient connu le méchant, ils s'étaient dépêchés de le punir comme Dieu l'avait dit (3).

LA MÈRE. — C'est ce que ne firent pas les anciens au temps d'Éli. Au contraire, ils dirent : « Prenons à nous, de Silo, l'arche de l'alliance de l'Éternel, et qu'elle vienne au milieu de nous, et nous sauve de la main de nos ennemis. » Ils se rappelaient, sans doute, que leurs pères avaient passé le Jourdain à pied sec, l'arche y étant descendue avant eux, et que les murs de Jéricho étaient tombés après les solennelles processions faites autour de la ville avec l'arche. Mais leur cas était bien différent. L'Éternel était alors avec son peuple ; il marchait à leur tête et eux suivaient ses ordres (4), tandis que mainte-

(1) Psaume XIX, 12. — (2) 1 Pierre I, 15, 16.

(3) Josué VII, 6, 25. — (4) Josué III et VI.

nant, il n'avait rien commandé. « Prenons à nous, » avaient dit les anciens. C'était leur volonté et non celle de Dieu qu'ils suivaient, et Dieu ne pouvait pas être avec eux. Mais penses-tu, Sophie, que faire venir l'arche, c'était faire venir l'Éternel ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman ; apporter le trône d'un roi, ce n'est pas amener le roi.

LA MÈRE. — Et surtout, quand ce sont des rebelles qui le prennent au milieu d'eux. Au lieu d'avoir l'Éternel avec eux, je vais te dire qui ils eurent. « Et le peuple envoya à Silo, et on apporta de là l'arche de l'alliance de l'Éternel des armées, qui siège entre les chérubins ; et les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas, étaient là avec l'arche de l'alliance de Dieu. » L'Éternel des armées qui siège entre les chérubins ne vint pas avec l'arche, pour faire triompher un peuple rebelle. Sans Lui, l'arche n'était rien. Ceux qui l'accompagnaient, étaient au contraire les méchants fils d'Éli qui appelaient sur eux le jugement du Dieu saint. Extérieurement, il y avait au milieu des Israélites ce qui y était quand les murs de Jéricho tombèrent, c'est-à-dire l'arche et les sacrificateurs ; mais Dieu n'y était pas et ne pouvait y être, parce qu'il ne peut s'associer au péché. Par conséquent, il manquait aux Israélites la puissance contre leurs ennemis. Cela nous apprend une grande leçon.

SOPHIE. — Laquelle, chère maman.

LA MÈRE. — C'est que les formes religieuses ne sont rien, si le cœur n'est pas humble et pur devant Dieu. C'est au cœur que Dieu regarde (1). On peut avoir « la forme de la piété, mais en en ayant renié la puissance (2). »

SOPHIE. — Que firent les Israélites quand ils virent l'arche entrer dans leur camp ? Ils auraient dû avoir peur de ce Dieu si saint.

(1) 1 Samuel XVI, 7. — (2) 2 Timothée III, 5.

LA MÈRE. — Loin de là. Leur conscience était endurcie. Quand l'arche entra dans le camp, les Israélites, ne se souvenant que des victoires de leurs pères, et ne pensant pas à leurs péchés et à ceux des fils d'Éli, qui les rendaient anathème (1), crurent qu'ils allaient être victorieux des Philistins. Ils se mirent à pousser de grands cris de joie, tellement que la terre en frémit. Ils ne pensaient pas que le jugement de Dieu allait les atteindre.

SOPHIE. — Les Philistins durent être bien surpris. Ne se demandèrent-ils pas ce que cela signifiait ?

LA MÈRE. — Sans doute, et en apprenant que l'arche était venue dans le camp d'Israël, ils furent saisis de frayeur. Quoique ignorants à bien des égards, ils avaient entendu parler de la puissance du Dieu d'Israël. « Dieu est venu dans le camp. Malheur à nous, » dirent-ils, « car il n'en a jamais été ainsi auparavant. Malheur à nous ! Qui nous délivrera de la main de ces dieux puissants ? Ce sont là les dieux qui ont frappé les Égyptiens de toutes sortes de plaies au désert. » Ils ignoraient, sans doute, que ce Dieu puissant n'était pas venu avec l'arche, que les Israélites coupables n'avaient aucune force et qu'eux, Philistins, allaient être l'instrument de Dieu pour les châtier. Toutefois au lieu de se laisser abattre, ils prirent courage et se dirent les uns aux autres : « Philistins, fortifiez-vous et soyez hommes, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux, comme ils vous ont été asservis. Soyez hommes et combattez. » C'est ce qu'ils firent, et Dieu leur donna de remporter une grande victoire. Les malheureux Israélites éprouvèrent que, sans l'Éternel avec eux, ils étaient les plus faibles d'entre les hommes, et que leur apparence religieuse ne les garantissait pas.

(1) Josué VII, 11, 12.

Leur défaite fut terrible. Trente mille hommes furent tués, et avec eux les deux fils d'Éli; et l'arche fut prise.

SOPHIE. — Quelle humiliation pour eux, chère maman !

LA MÈRE. — Oui, tout cela était bien triste. Le peuple de Dieu battu, les sacrificateurs de Dieu tués, l'arche de Dieu prise par des païens et devenant un trophée de leur victoire; il semblait que l'Éternel lui-même fût vaincu. C'est ainsi que les péchés des chrétiens déshonorent leur Dieu devant le monde. Mais l'Éternel est au-dessus de tout. Si son peuple ne sait pas maintenir sa gloire, Lui la maintient. Les Philistins apprirent, comme tu le verras, à faire la différence entre Israël et le Dieu d'Israël, comme aussi entre ce Dieu et leurs idoles.

SOPHIE. — Et le pauvre Éli? Combien il dut être affligé en apprenant ces tristes nouvelles, et surtout la mort de ses fils !

LA MÈRE. — Il y avait quelque chose à quoi Éli tenait encore plus qu'à ses fils. Le pauvre vieillard aveugle « était assis sur un siège, aux aguets, à côté du chemin. » Pourquoi aux aguets? Il cherchait à entendre le moindre bruit qui lui ferait connaître l'issue de la bataille. Pourquoi? Est-ce à cause des Israélites ou de ses fils? Non, Sophie; mais « son cœur tremblait à cause de l'arche de Dieu. » Ce qu'Éli avait à cœur avant tout, c'était la gloire de l'Éternel. Et en cela, nous avons à imiter le pieux vieillard.

SOPHIE. — Et comment les nouvelles lui parvinrent-elles ?

LA MÈRE. — Il entendit des cris dans la ville. Un homme de Benjamin, qui s'était enfui de la bataille et qui était venu à Silo le même jour, ayant ses vêtements déchirés en signe de deuil, avait annoncé

ce qui était arrivé, et toute la ville jeta des cris. Éli s'informa de ce que c'était, et l'homme vint et lui dit : « Je me suis enfui de la bataille aujourd'hui. » « Qu'est-il arrivé, mon fils ? » lui demanda le vieillard tremblant. « Israël a fui devant les Philistins, » répondit le messager ; « et même il y a eu une grande défaite du peuple, et aussi les deux fils, Hophni et Phinées, sont morts, et l'arche de Dieu est prise. »

SOPHIE. — Quelles choses douloureuses pour Éli !

LA MÈRE. — Oui ; tout se réunissait pour accabler le cœur du vieillard. Il avait vécu quatre-vingt-dix-huit ans, près d'un siècle, et au lieu de s'endormir en paix, il voyait la ruine de tout ce qui lui était le plus cher. « L'arche de Dieu prise ; » c'était pour lui le dernier coup ; il ne put le supporter. « Lorsque le messager mentionna l'arche de Dieu, Éli tomba à la renverse de dessus son siège, et se brisa la nuque et il mourut. »

SOPHIE. — Ainsi le pauvre peuple d'Israël n'avait plus rien, ni l'arche, ni sacrificateurs, ni juge.

LA MÈRE. — Non, rien, et ses ennemis dominaient sur lui, et tout cela à cause de ses péchés. Mais, Sophie, c'est une figure de l'état bien plus triste encore où les Juifs se trouvent aujourd'hui, et que le prophète Osée décrit ainsi : « Les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim (1). » Ils sont dispersés partout, assujettis aux nations, et sans être idolâtres, ils ne peuvent cependant offrir leurs sacrifices, ni rendre leur culte à Dieu.

SOPHIE. — Oui, maman, mais Dieu les ramènera.

LA MÈRE. — Sans doute ; comme aussi l'Éternel délivra les Israélites d'autrefois, ainsi que nous le verrons.

(1) Osée III, 4.

SOPHIE. — Je pense que tout le peuple fut affligé par ces tristes événements.

LA MÈRE. — On n'en saurait douter. Au lieu d'avoir secoué le joug des Philistins, les malheureux Israélites leur étaient asservis plus que jamais. Mais il y eut une personne en particulier, qui ressentit profondément, comme Éli, la prise de l'arche.

SOPHIE. — Qui donc, maman ?

LA MÈRE. — Ce fut la belle-fille d'Éli, femme de Phinée. Elle mit au monde un fils dans ces circonstances affligeantes, puis elle mourut de douleur. Comme elle se mourait, on voulait la consoler en lui disant qu'elle avait un fils, le grand désir de toutes les femmes d'Israël. Mais elle n'y fit pas attention. Son cœur n'était occupé que d'une chose — le dés-honneur jeté sur le nom de l'Éternel par la prise de l'arche. Elle nomma son fils « I-Cahod, » ce qui veut dire « privé de gloire, » car, disait-elle, « la gloire s'en est allée d'Israël, car l'arche de Dieu est prise. »

SOPHIE. — C'est une douloureuse histoire, chère maman. Mais, comme tu le disais, on voit combien Éli et sa belle-fille étaient attachés à l'Éternel. Cela nous apprend, n'est-ce pas, que nous devrions être aussi attachés au Seigneur Jésus et tenir à ce qu'il soit honoré, et être attristés quand il ne l'est pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu regarde au cœur fidèle.

SOPHIE. — Et Samuel, que faisait-il en ces tristes temps ?

LA MÈRE. — Il n'est pas parlé de lui. Nous pouvons bien penser qu'il ressentait aussi vivement ce qui se passait et qu'il criait à Dieu pour ce pauvre peuple. Nous le retrouverons plus tard, lors de la restauration d'Israël.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA PREMIÈRE PERSÉCUTION GÉNÉRALE DES CHRÉTIENS.

Quand le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, plein de grâce et de vérité, vint sur la terre, vous savez, mes enfants, qu'il ne rencontra de la part des hommes en général, que mépris et haine. A la fin de sa vie sainte et pure, il disait avec douleur : « Ils ont, et vu et haï, et moi et mon Père... Ils m'ont haï sans cause. » Et cette haine ne fut assouvie que lorsqu'ils l'eurent cloué sur la croix.

Les disciples du Seigneur, ceux qui croiraient en son nom et s'attacheraient à sa personne, devaient-ils être mieux traités que leur Maître? Non, mes enfants. Le Sauveur leur avait dit : « Parce que je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le monde vous hait. L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi... Vous serez haïs de tous à cause de mon nom. » Et les disciples en firent bientôt l'expérience. Vous vous rappelez comment, dès le commencement de la prédication de l'évangile, les apôtres furent jetés en prison et fouettés, comment Étienne fut mis à mort, et comment une grande persécution sévit contre les saints à Jérusalem et les dispersa. Vous vous souvenez de l'apôtre Paul qui, persécuté d'abord, fut ensuite si ardemment poursuivi par la haine des Juifs, lorsqu'il fut devenu serviteur de Jésus-Christ.

Mais ces persécutions avaient été jusqu'alors une chose locale. Le pouvoir civil, celui des Romains, ne s'en était pas mêlé. Au contraire, Paul, par

exemple, avait pu en appeler à lui pour échapper aux Juifs. Mais les choses changèrent de face, et la puissance redoutable de l'empire qui s'étendait sur tant de peuples et de nations, s'éleva contre les chrétiens et les déclara partout ennemis de l'état. Durant de longues années, avec quelques courts intervalles de répit, les disciples du Seigneur réalisèrent cette parole de leur Maître : « Ils mettront les mains sur vous et vous persécuteront. Vous serez menés devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Et vous serez aussi livrés par des parents et par des frères, et par des proches et par des amis, et on fera mourir quelques-uns d'entre vous. »

Qu'est-ce qui excitait ainsi les hommes contre les chrétiens? Pourquoi le gouvernement, au lieu de les protéger, les persécutait-il? La réponse est claire et simple, mes enfants. La vie pure et sainte des chrétiens était une condamnation perpétuelle des vices et des mauvaises mœurs des païens, des abominations auxquelles ils se livraient, même sous un prétexte religieux. Les disciples de Jésus mettaient en pratique l'exhortation de l'apôtre : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les, » et les hommes s'irritaient contre eux, comme autrefois Caïn contre Abel. Caïn tua son frère, parce que ses œuvres à lui étaient mauvaises et celles de son frère justes. La raison des persécutions a toujours été l'inimitié du cœur contre Dieu, contre Christ qui révèle Dieu, et contre les chrétiens qui manifestent Christ.

Quant au gouvernement romain, il croyait avoir de bonnes raisons pour sévir contre les chrétiens, et je vais essayer de vous en dire quelques-unes.

Rome, la grande ville, qui avait « la royauté sur les rois de la terre, » avait ses dieux particuliers,

auxquels elle pensait devoir sa grandeur et son pouvoir. Aucun autre dieu n'était toléré, à moins d'être reconnu légalement. Un des grands écrivains romains dit : « Personne ne doit avoir de dieux particuliers, ni adorer des dieux nouveaux et étrangers, à moins qu'ils ne soient reconnus par les lois publiques. » Or pour les Romains, Jésus était un dieu étranger non reconnu. C'est ce que disaient déjà les philosophes athéniens, après avoir entendu Paul. « Il semble annoncer des dieux étrangers, » se répétaient-ils, en l'entendant parler de Jésus et de la résurrection.

Il est vrai que les Romains avaient aussi pour principe de laisser à chaque nation qu'ils avaient soumise, ses coutumes particulières et sa religion. Quand Démétrius et les ouvriers qui étaient avec lui, criaient : « Grande est la Diane des Éphésiens ! » on ne leur en faisait pas un crime, mais bien de troubler l'ordre. Cela vous explique pourquoi les Juifs étaient tolérés et non les chrétiens. Les Juifs formaient un peuple distinct qui avait son Dieu. C'est ce qu'écrivait un philosophe grec du second siècle, grand ennemi des chrétiens : « Les Juifs sont une nation ; ils gardent les institutions sacrées de leur pays, quelles qu'elles puissent être, et, en le faisant, ils agissent comme les autres hommes. Il est juste pour chaque peuple de révéler ses anciennes lois ; mais les abandonner est un crime. » Or les chrétiens n'étaient pas une nation ; ils étaient tirés de toutes les nations, et parmi eux se trouvaient même beaucoup de Romains ; en devenant disciples de Christ, ils abandonnaient les dieux particuliers de leur nation et ceux de Rome. Aux yeux de tous et du gouvernement, c'était un crime.

L'État, chez les Romains, était pour ainsi dire fondé sur leur religion. Elle se trouvait mêlée à toutes les circonstances de la vie civile et politique.

Ne pas reconnaître les dieux, parler contre eux, faire abandonner les temples et les sacrifices, c'était renverser les bases de l'empire. Les images de l'empereur, dressées en divers lieux, devaient être révérencées. Refuser de brûler de l'encens en leur honneur, était un crime de lèse-majesté. Or un chrétien ne pouvait s'associer à de tels actes (1), qui étaient l'adoration d'un homme.

Une multitude de personnes, sans compter les prêtres, vivaient de la religion, d'une manière ou d'une autre, comme nous en avons vu un exemple à Éphèse dans l'histoire de Démétrius. A mesure que les chrétiens se multipliaient, la source des gains de ces personnes diminuait, et surtout celle des prêtres des innombrables temples et sanctuaires (2); de là une raison de plus pour détester les chrétiens.

Le culte des disciples du Seigneur formait aussi un contraste complet avec celui des fausses divinités. Aux jours de fêtes de celles-ci, de nombreuses et imposantes processions composées de vieillards vénérables, de jeunes gens dans la force de l'âge, de jeunes filles vêtues de blanc, d'enfants, se formaient et traversaient la ville pour se rendre aux temples des dieux. Là étaient offerts en grande pompe des sacrifices, et l'encens brûlé sur le feu des autels, remplissait les airs de doux parfums. Les chrétiens n'avaient ni temples, ni sacrifices. Ils se réunissaient dans quelque chambre haute pour adorer Dieu en esprit et en vérité; ils s'exhortaient à l'amour et aux bonnes œuvres, et rompaient le pain entre eux

(1) Le temps viendra où, d'une manière encore plus formelle, un homme réclamera l'adoration de ceux qui lui seront assujettis. (Voyez Apocalypse XIII, 12-17.)

(2) Rome seule comptait sept cents temples et des autels sans nombre.

en souvenir de la mort de Christ. En se séparant, ils se donnaient le baiser de paix. Comme ils se rassemblaient d'une manière privée, leurs ennemis en vinrent à prétendre que, dans leurs réunions, ils s'adonnaient à des pratiques abominables, et c'était un nouveau sujet de haine contre eux. Mais un de ceux qui les persécutaient, Pline le jeune, écrivain romain distingué et gouverneur d'une province, est forcé, dans une lettre qu'il écrivait à l'empereur Trajan, de rendre témoignage à la pureté de leurs mœurs.

En même temps que les chrétiens s'abstenaient de participer aux fêtes religieuses païennes, ils évitaient aussi les jeux et les représentations théâtrales qui les accompagnaient d'habitude. A cet égard encore, ils étaient la condamnation vivante de ce qui se pratiquait autour d'eux et qui n'était que la manifestation de ce que l'apôtre Jean nomme « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. » Quel effet produisait cette séparation si entière ? D'abord, on prit les chrétiens en pitié, puis on les méprisa, et enfin on en vint à les haïr comme des gens qui troublaient les autres dans leurs jouissances.

Ce qui les faisait encore considérer comme ennemis de l'état, c'est que plusieurs répugnaient à être soldats. A ce propos, un de leurs adversaires écrivait : « L'empereur ne vous punit-il pas avec justice ? En effet, si tous étaient comme vous, qui resterait pour le défendre ? Les barbares se rendraient maîtres du monde, et toute trace, et de votre propre religion même, et de la vraie sagesse, disparaîtrait du milieu des hommes ; car ne croyez pas que votre Dieu suprême descendrait du ciel et combattrait pour vous. »

Une dernière chose qui excitait les esprits contre les chrétiens, c'est que ceux-ci ne pouvaient garder

secrètes les saintes vérités qu'ils avaient appris à connaître et qui remplissaient leurs cœurs de paix et de joie. « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création, » leur avait dit le Seigneur. « Nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues, » disaient les apôtres. « L'amour de Christ nous étreint, » disait Paul ; « nous sommes donc des ambassadeurs pour Christ. » Ainsi, ils rendaient témoignage à Dieu et à son amour au milieu d'un monde perdu, et annonçaient « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » Mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises, » et ont de tout temps, d'une manière ou d'une autre, cherché à se débarrasser de ceux qui faisaient briller cette lumière importune.

Je viens de vous dire les motifs qui agissaient dans les cœurs des hommes pour les porter à persécuter les témoins de Christ, et ces motifs sont souvent allégués aussi de nos jours, pour jeter le blâme sur eux. Mais il ne faut pas que vous oubliiez, mes enfants, qu'il y avait quelqu'un qui poussait les persécuteurs contre les chrétiens. C'est Satan, l'adversaire, le grand ennemi de Dieu et des hommes. Il se servait de toutes les passions, de tous les mauvais sentiments, de tout ce qui se trouve dans le méchant cœur de l'homme, pour chercher, en détruisant les chrétiens, à anéantir la vérité qui sauve. Il est « l'esprit qui opère dans les fils de la désobéissance, » le « lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. » Et il s'empara de l'esprit du méchant empereur Néron, dont je vous ai déjà parlé, pour le pousser à persécuter les disciples de Christ (1). Comment cela arriva-t-il ? Je vais vous le dire.

(1) Dans les derniers et terribles temps qui suivront l'enlèvement des saints pour être avec le Seigneur, Satan

Une nuit du mois de juillet de l'an 64, éclata dans Rome un incendie terrible. Commencé près du cirque, il étendit bientôt ses ravages de toutes parts, et rien ne put l'arrêter. Excitées par un vent violent, les flammes s'élançèrent dans toutes les directions avec une rapidité inouïe, et bientôt la grande ville ne fut plus qu'une mer de feu. Durant six jours et sept nuits, l'incendie sévit avec fureur. Temples, palais et maisons, furent réduits en cendres ; une multitude de personnes perdirent la vie, quantité d'autres restèrent sans asile, après avoir perdu leurs biens. Des quatorze quartiers que comprenait Rome, quatre seulement restèrent intacts ; trois furent absolument détruits ; les sept autres ne présentaient qu'un amas de ruines. Le feu ne s'arrêta que faute d'aliments, après que l'on fut parvenu à abattre toute une rangée de maisons pour former un vide que les flammes ne purent franchir.

La première stupeur passée, on se demanda quel pouvait être l'auteur ou les auteurs d'un si terrible désastre. Les soupçons du peuple se portèrent sur Néron devenu odieux par ses vices abominables et sa cruauté, lui, meurtrier de sa mère, de son frère et de sa femme. On prétendait l'avoir vu contemplant, du haut d'une tour élevée, l'incendie en chantant sur sa lyre les vers d'Homère qui décrivent la conflagration de Troie. On alla jusqu'à dire que le feu avait été mis par son ordre, afin qu'il pût jouir de cette vue, et afin d'avoir la gloire de rebâtir la ville sur un nouveau plan et d'y ériger pour lui-même un magnifique palais.

chassé du ciel, donnera au chef de l'empire latin qui sera alors rétabli, « sa puissance, son trône et un grand pouvoir, » et il fera « la guerre aux saints. » (Voyez Apocalypse XII, 7-9 ; XIII, 1-7.) Néron et ceux qui le suivirent en furent comme les précurseurs,

Pour détourner de lui l'indignation publique, Néron, connaissant la haine du peuple contre les chrétiens, accusa ceux-ci du crime qu'on lui imputait, et les condamna aux plus affreux supplices. L'historien romain Tacite qui, à cette époque, était un enfant, nous en parle. « Néron, » dit-il, « chercha des coupables et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux que le peuple nommait chrétiens, nom qui leur venait de Christ, condamné à la mort sous Tibère, par Ponce Pilate.... On commença par saisir ceux qui s'avouaient chrétiens, puis sur leur déposition, une multitude d'autres. A leur supplice on ajoutait l'outrage ; on les enveloppait de peaux de bêtes et on les faisait déchirer et dévorer par des chiens ; d'autres étaient crucifiés ; d'autres encore, attachés à des pieux, les vêtements et le corps enduits de résine, servaient comme de flambeaux pour éclairer la nuit. Néron avait donné ses propres jardins pour ce spectacle. » L'excès de ces supplices fit que le peuple « se sentit ému de compassion pour ces victimes qui semblaient moins être mises à mort pour le bien public, que pour satisfaire la cruauté d'un homme. »

Comment ces martyrs supportèrent-ils ces cruels tourments ? Aucun récit ne le rapporte, non plus que leurs noms que Dieu seul connaît ; mais nous pouvons être sûrs que Celui pour le nom duquel ils souffraient, les soutint par sa grâce, afin qu'ils fussent « fidèles jusqu'à la mort. » Ils auraient pu racheter leur vie et éviter ces souffrances en reniant Christ, mais ils le confessèrent, préférant souffrir pour Lui pour un peu de temps et régner bientôt avec Lui. Il n'y avait pas longtemps que Paul les avait quittés, et ils avaient la lettre qu'auparavant il leur avait adressée. Ils pouvaient se rappeler, dans leurs tourments, et les exhortations, et ces

paroles du bienheureux apôtre : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée ; » ils étaient ainsi soutenus et élevés au-dessus de tout ce que la rage des hommes inventait, et pouvaient s'écrier en triomphe : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Selon qu'il est écrit : Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour ; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie. Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré... qu'aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Romains VIII, 18, 35-39.)

Cette première persécution dura, avec plus ou moins de violence, jusqu'à la mort de Néron, qui périt de ses propres mains en l'an 68, haï de tous, poursuivi par ses soldats et le sénat révoltés. C'est de lui que Paul parle en disant : « J'ai été délivré de la gueule du lion. » Il avait donc entendu l'évangile, mais il ne le reçut pas et mourut misérablement et accablé de terreurs. C'est dans la persécution suscitée par lui que Paul et Pierre subirent le martyre et allèrent vers le Seigneur. Quel contraste !

Telle fut la première persécution générale ordonnée contre les chrétiens, par la puissance impériale. Nous vivons dans des temps paisibles, mes enfants. Nous pouvons rendre grâce à Dieu de ce qu'il retient la méchanceté de Satan, et nous permet de rendre notre culte sans empêchement. Mais rappelons-nous que quand le diable n'use pas de violence, il se sert de la ruse et cherche à endormir les âmes dans une fausse sécurité, en faisant croire à plusieurs qu'ils sont chrétiens, alors qu'ils ne font pas reposer leur espé-

rance sur Christ. On voit des foules remplir chapelles, temples, et lieux de réunions, mais si des soldats étaient postés aux portes pour traîner en prison ceux qui sortent, les auditeurs seraient-ils aussi nombreux? Dieu veuille que nos cœurs soient attachés à Christ, de telle sorte que rien ne puisse nous séparer de Lui.

« Je puis bien me confier en Lui. »

Il y a un grand événement qui aura lieu bientôt, mes enfants, et que tous les vrais chrétiens attendent avec joie : c'est la venue du Seigneur Jésus-Christ. Mais cet événement qui introduira le croyant dans le bonheur éternel, sera l'avant-coureur du jugement pour tous ceux, jeunes ou vieux, qui auront refusé de recevoir Christ comme Sauveur.

L'enfant dont je veux vous parler, était prêt à rencontrer le Seigneur à sa venue, car il disait : « Je puis bien me confier en Lui maintenant, et je soupire après le moment où je serai avec Lui. »

Albert avait souvent pensé quelle belle chose ce serait pour lui d'être au nombre de ceux qui seront vivants quand le Seigneur viendra. Il l'aurait beaucoup désiré. Mais c'était le bon plaisir du Seigneur que d'abord il passât par la mort, et cela à travers de grandes souffrances.

Dans ces souffrances, Dieu lui fit la grâce d'être patient et de ne pas murmurer, parce que son âme était en paix. Il disait une fois à sa mère qui lui rappelait les souffrances de Christ : « Ah ! les miennes ne sont rien à côté des siennes, et je puis bien les supporter patiemment pour lui. »

Ce n'est pas seulement lorsqu'Albert fut malade, qu'il rendit ainsi témoignage au Seigneur ; avant sa maladie, sa conduite journalière montrait déjà qu'il

était passé de « la mort à la vie. » Ce n'est pas qu'il fût triste et sombre. Non ; comme tous les enfants, il était gai et joyeux ; mais il avait trouvé un bonheur au-dessus de tout ce que la terre peut donner et pouvait dire : « La vie est douce, mais Jésus est *beaucoup plus précieux*. » Nul doute que vous ne disiez : « La vie est douce ; » mais pouvez-vous ajouter : « Jésus est bien plus précieux ? » Connaître et aimer Jésus ne rendra pas votre vie moins heureuse ; au contraire, elle sera illuminée d'une clarté qui durera jusque dans l'éternité.

Un jour, Albert demanda à sa mère de lui chanter un cantique commençant par ces paroles :

Rien, ô Jésus, sur la terre
Ne peut contenter mon cœur...

Il accompagna le chant de sa faible voix, jusqu'à ce que la douleur le forçât de s'arrêter, mais il pria sa mère de continuer. Elle lui chanta aussi l'hymne :

Christ, le Sauveur, va venir pour nous prendre,
Du ciel bientôt nous le verrons descendre,
Oh ! quel heureux moment !

— Oui, dit Albert, lorsqu'elle eut fini, ce sera un heureux moment. Et je suis prêt à aller avec Lui.

Êtes-vous prêts, mes chers enfants ? Albert est maintenant avec le Seigneur, et ses parents attendent le jour où ils le retrouveront en sa présence, où il y aura abondance de joie. Serez-vous là ? Le Seigneur va venir ; êtes-vous prêts à le rencontrer ? Ah ! venez à Lui maintenant et vous serez prêts. « Ceux qui me cherchent de bonne heure me trouveront, » est-il écrit, et Jésus a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. »



« Mon message n'est pas pour un ange. »

Benjamin B. avait été connu pour être un jeune homme extrêmement léger. Mais, depuis un certain temps, un grand changement s'était opéré en lui. Il était devenu très rangé dans sa conduite, et, bien qu'évidemment heureux, toute sa frivolité avait pris fin. Quel était le secret de ce changement ? Il avait été converti, il était né de nouveau, et était devenu un enfant de Dieu.

Une jeune personne qui le connaissait, était dangereusement malade. Elle demanda à sa mère de faire venir Benjamin B., afin de voir par elle-même s'il était réellement devenu tel qu'on le disait. Arrivé à la maison et introduit auprès de la malade, il lui dit : « Je suis bien fâché, Élise, de vous voir aussi malade ; mais j'ai de bonnes nouvelles pour vous, si

vous savez que vous êtes une pauvre pécheresse perdue. »

— Que dites-vous, Benjamin ? dit la mère. Mon Élise est aussi bonne qu'un ange.

— Dans ce cas, madame, je n'ai qu'à m'en retourner, répondit le jeune homme. Mon message n'est pas pour un ange.

Et se tournant vers la malade, il dit : « Adieu, Élise ; je m'en vais, mais à quelque moment que ce soit, fût-ce au milieu de la nuit, si vous sentez que vous êtes *une pauvre pécheresse perdue*, faites-moi chercher, et je vous dirai les bonnes nouvelles que j'aurai pour vous. »

Il quitta tranquillement la chambre et retourna chez lui, demandant à Dieu, tout en allant, de toucher, par la puissance de son Esprit, le cœur de la jeune fille, et de la convaincre de son état de péché.

Vers minuit, il fut tiré de son sommeil par un messager qui lui dit avec instance : « Venez immédiatement chez mademoiselle Élise. Elle est presque mourante et désire vous voir. »

Il se rendit tout de suite à l'invitation qui lui était adressée et, s'approchant du lit de la malade, il la trouva dans une grande détresse d'âme. Dès qu'elle le vit, elle s'écria : « Oh ! Benjamin, je suis perdue, je suis perdue ! »

— Eh bien, Élise, répliqua-t-il, j'ai de bonnes nouvelles pour vous : « Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché. »

Et, ouvrant sa Bible, il lut ces paroles sorties de la bouche du Sauveur : « Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

Comme « de l'eau fraîche pour une âme altérée, » le message de la grâce coula dans la conscience et

le cœur de la jeune malade accablée sous le poids de ses péchés. La parole de Dieu reçue par elle avec simplicité la remplit de paix, et elle s'écria : « J'entends ! Je crois ! Merci, Benjamin ! »

Peu après, elle quitta tranquillement ce monde.

Avant les funérailles, la mère fit encore chercher Benjamin B. et lui dit : « Aimerez-vous voir Élise dans son cercueil ? »

— Non, madame, je vous remercie, répondit-il. Élise n'est pas là. Ce n'est que la cage où son esprit habitait. Quant à elle, elle est pour toujours avec le Seigneur.

En effet, l'oiseau s'était envolé et était en repos en la présence de Celui qui avait parlé de paix à la pauvre âme abattue.

L'hymne que l'on chanta aux funérailles commençait ainsi :

« Tes jours, âme heureuse, ont pris fin. »

« Ah ! » dit Benjamin, « on devrait plutôt dire : *Ton jour*, âme heureuse, commence enfin. »

« Certainement, » disait, quelques jours après, la mère affligée à une amie, « Benjamin B. est un garçon tout à fait changé. »

Savez-vous, mes jeunes lecteurs, le secret de ce changement ? Le voici : il avait appris qu'aux yeux de Dieu, « il n'y a pas de différence, » que tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, et il avait reconnu pour lui-même la vérité de ces paroles. Mais il avait aussi reçu et cru les bonnes nouvelles de « la grâce qui apporte le salut » au pécheur perdu.

Christ est mort pour des pécheurs, mes jeunes amis, et non pour des anges ; pour des pécheurs perdus, et non pour des justes. Vous n'êtes ni des anges, ni des justes, mais des pécheurs, et comme

Benjamin B., vous avez besoin du salut. Le possédez-vous ?

Benjamin B., avec le salut, avait reçu la vie éternelle. Tout était changé pour lui. La puissance du Saint-Esprit agissait dans son âme et sa vie le manifestait. Il cherchait à « orner en toutes choses la doctrine de Dieu, son Sauveur, » et s'appliquait avec ardeur à Lui être agréable. (Tite II, 10 ; 2 Corinthiens V, 9.)

Chers jeunes amis chrétiens, faites-vous comme lui ?



Entretiens sur le premier livre de Samuel.

VII. -- L'ARCHE DE L'ÉTERNEL CHEZ LES PHILISTINS.

(1 *Samuel V, VI.*)

LA MÈRE. — Nous sommes restées, ma chère Sophie, à ce triste moment de l'histoire d'Israël, où le peuple a été vaincu et l'arche de l'alliance de l'Éternel prise par les Philistins.

SOPHIE. — Qu'en firent-ils, maman ?

LA MÈRE. — Ils l'emportèrent comme un trophée de leur victoire et la transportèrent à Asdod, l'une des cinq villes principales de leur territoire. Là se trouvait un temple consacré à leur faux dieu Dagon, dont nous avons vu le nom dans l'histoire de Samson (1), et c'est dans ce temple, à côté de l'idole, qu'ils placèrent l'arche sainte de Dieu.

SOPHIE. — Quelle triste place pour l'arche, maman ! Au lieu du sanctuaire, elle a pour abri le temple d'un faux dieu.

(1) Juges XVI, 23.

LA MÈRE. — C'était une chose humiliante pour Israël, mais non pour Dieu. L'Éternel ne pouvait rester associé à une idole, et il allait bientôt le montrer. Les Philistins attribuaient, sans doute, leur victoire à Dagon, leur dieu, comme lorsqu'ils eurent pris Samson et qu'ils disaient : « Notre dieu a livré entre nos mains Samson, notre ennemi (1). » Ils placèrent donc l'arche à côté de leur idole, comme un hommage qu'ils rendaient à sa puissance sur le Dieu d'Israël.

SOPHIE. — Ils auraient dû se souvenir de ce qui était arrivé quand Samson, après avoir invoqué l'Éternel, fit tomber la maison sur ceux qui étaient rassemblés pour célébrer leur dieu.

LA MÈRE. — Sans doute. Ils avaient vaincu Israël, parce que l'Éternel avait châtié son peuple à cause de ses péchés, mais eux, ni leur dieu, n'avaient vaincu l'Éternel. Il le leur montra en prenant lui-même sa cause en main, comme il le dit dans Ésaïe : « Je regardai, et il n'y avait point de secours... et mon bras m'a sauvé (2). » Sans le secours d'aucun bras d'homme, il fit tomber l'idole des Philistins.

SOPHIE. — Sait-on comment était cette idole ?

LA MÈRE. — Oui ; elle avait une tête et des bras d'homme et se terminait en forme de poisson. Les Grecs avaient aussi de ces sortes de divinités qu'ils disaient habiter la mer.

SOPHIE. — Quelle folie, chère maman, d'adorer de telles choses qui n'existent même pas !

LA MÈRE. — C'est bien vrai, mon enfant. L'apôtre Paul nous dit la raison de cette folie des hommes : « Ce qui se peut connaître de Dieu, » dit-il, « est manifeste parmi les hommes, car Dieu le leur a manifesté. » C'est « sa puissance éternelle et sa divi-

(1) Juges XVI, 23, 24. — (2) Ésaïe LXIII, 5.

nité, qui se discernent par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, » c'est-à-dire les œuvres de la création. Mais les hommes « ayant connu Dieu, ne le glorifièrent pas comme Dieu, ni ne lui rendirent grâces ; mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres. Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles (1). » Mais, chère Sophie, à côté de la folie des idolâtres, il y a celle de ceux qui disent : « Il n'y a pas de Dieu (2), » et de ceux qui, connaissant les paroles du Seigneur, ne les mettent pas en pratique (3). Tous ceux-là sont nombreux autour de nous. Mais continuons notre histoire. Lorsqu'au matin les sacrificateurs de Dagon entrèrent dans la maison de leur dieu, ils trouvèrent leur idole abattue la face contre terre devant l'arche de l'Éternel.

SOPHIE. — Ils durent être bien frappés de cela ?

LA MÈRE. — En effet, ils auraient dû l'être, selon ce que le roi David dit plus tard : « Que tous ceux qui servent une image taillée, qui se vantent des idoles, soient honteux. Vous, tous les dieux, prosternez-vous devant lui (4). » Mais le cœur de l'homme cherche toujours à se séduire ; il tient à l'œuvre de ses mains, et les sacrificateurs de Dagon s'imaginèrent peut-être que c'était un fait accidentel. Ils tenaient, sans doute aussi, à leur idole à cause du profit

(1) Romains I, 18-23. Que mes jeunes lecteurs lisent aussi Ésaïe XL, 19-20 ; XLIV, 9-20, pour voir la folie de l'homme qui remplace Dieu par des idoles.

(2) Psaume XIV, 1. — (3) Matthieu VII, 26, 27.

(4) Psaume XCVII, 7.

qu'ils en retiraient. Ils la relevèrent donc et la remirent en place.

SOPHIE. — Quel pauvre dieu que celui qui ne peut pas même se relever !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Cela me rappelle un beau passage du psaume CXXXV, versets 15 à 18. Lis-les.

SOPHIE (*lit*). — « Les idoles des nations sont de l'argent et de l'or, ouvrage de mains d'homme : elles ont une bouche, et ne parlent pas ; elles ont des yeux et ne voient pas ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; il n'y a pas non plus de respiration dans leur bouche. Ceux qui les ont faites, tous ceux qui se confient en elles, sont comme elles. » Mais qu'arriva-t-il ensuite à l'idole des Philistins ?

LA MÈRE. — Le lendemain, de bonne heure, les sacrificateurs revinrent. Cette fois, ce ne pouvait plus être un fait accidentel. Non seulement l'idole était abattue devant l'arche de l'Éternel, mais sa tête et ses mains détachées du tronc, gisaient sur le seuil.

SOPHIE. — Combien ils durent être saisis !

LA MÈRE. — Ils le furent, sans doute, car le souvenir de ce fait se conserva dans leurs rites religieux. Depuis ce jour, les serviteurs de Dagon ne marchèrent plus sur le seuil de leur temple. Ils pensaient, sans doute, que cela aurait été une profanation. Ils le franchissaient sans y toucher. Mais est-ce là tout ce qu'ils auraient eu à faire ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Ils auraient dû abandonner leur idole et reconnaître l'Éternel comme seul Dieu.

LA MÈRE. — C'est ce qu'ils ne firent pas. Alors l'Éternel leur fit sentir sa puissance d'une autre manière bien plus sensible. Il avait abattu leur dieu,

il frappa leurs personnes. Ces fiers Philistins qui avaient mis en déroute les Israélites, se virent atteints d'une maladie à la fois honteuse et douloureuse qui en fit mourir plusieurs. De plus, des souris, en nombre considérable, se répandirent dans leurs champs et détruisirent leurs récoltes. La ville d'Asdod et tout son territoire étaient désolés. Ils virent dans ces deux fléaux la main du Dieu d'Israël et dirent : « L'arche du Dieu d'Israël ne restera pas avec nous ; car sa main pèse durement sur nous et sur Dagon, notre dieu. » Ils rassemblèrent tous les princes des Philistins et leur demandèrent : « Que ferons-nous de l'arche du Dieu d'Israël ? » Et ils répondirent : « Qu'on dirige l'arche du Dieu d'Israël vers Gath. » Gath était une autre ville du pays des Philistins.

SOPHIE. — N'est-ce pas étrange, maman ? Voulaien-ils donc envoyer la maladie et la désolation à Gath ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que dans leurs raisonnements, ils se disaient : « Peut-être ces fléaux qui frappent Asdod, sont-ils dus à une cause accidentelle. Nous saurons bien, en envoyant l'arche autre part, si le mal est dû à sa présence. » Ils ne voulaient pas si facilement s'avouer vaincus. L'homme résiste à Dieu tant qu'il peut. Mais dès que l'arche de l'Éternel fut à Gath, « la main de l'Éternel fut sur la ville : et il y eut un très grand trouble, et il frappa les hommes de la ville, depuis le petit jusqu'au grand. » Il était évident que le mal venait directement de Dieu, dont l'arche, qui était son trône, ne pouvait être comme un trophée de victoire chez les ennemis de son peuple, ni être associée à des idoles. Il a dit : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange à des images taillées (1). »

(1) Ésaïe XLII, 8.

SOPHIE. — Que firent alors les habitants de Gath ?

LA MÈRE. — « Ils envoyèrent l'arche de Dieu à Èkron, » une autre ville du pays des Philistins. « Et il arriva, comme l'arche de Dieu entra à Èkron, que les Èkroniens poussèrent des cris, disant : Ils ont dirigé vers nous l'arche du Dieu d'Israël, pour nous faire mourir, nous et notre peuple. » Et, en effet, « la main de Dieu s'appesantissait sur la ville, » remplie d'une « consternation mortelle, » à cause de la maladie qui sévissait et de la mortalité qui régnait. Que faire dans ces terribles circonstances ? Les Èkroniens le comprirent. Ils firent assembler tous les princes des Philistins, et dirent : « Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, et qu'elle retourne en son lieu, afin qu'elle ne nous fasse pas mourir, nous et notre peuple. » C'était tout ce qu'il y avait à faire. Le lieu de l'arche n'était pas le temple de Dagon, ni le pays des Philistins, mais le tabernacle au pays d'Israël. C'est là que devait être le trône de l'Éternel, au milieu de son peuple, quand bien même celui-ci pouvait se montrer infidèle.

SOPHIE. — Chère maman, cette frayeur des Philistins me rappelle celle des Égyptiens, quand Dieu les eut frappés de plaies, et qu'enfin il eut fait mourir leurs premiers-nés, parce que le Pharaon ne voulait pas laisser partir les Israélites. Ils pressaient le peuple de s'en aller, car ils disaient : « Nous sommes tous morts (1). »

LA MÈRE. — En effet, cela nous le rappelle. Et, chose très remarquable, comme nous le verrons la prochaine fois, le souvenir de ces jugements terribles dont Dieu avait frappé les Égyptiens, s'était conservé, après plus de trois siècles, chez les Philistins. Ils en avaient ouï parler, car nous lisons

(1) Exode XII, 31-33.

dans le cantique d'Israël, après le passage de la mer Rouge : « Les peuples l'ont entendu, ils ont tremblé ; l'effroi a saisi les habitants de la Philistie (1). » Israël était et sera toujours, malgré tous ses égarements, « un peuple merveilleux (2). »

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

Ce grand événement et la dispersion finale des Juifs qui en est la conséquence, ne fait pas partie, à proprement parler, de l'histoire de l'Église. Cependant, mes enfants, il s'y rattache d'une manière très intime ; aussi veux-je vous le raconter maintenant, parce qu'il suivit de très près la première persécution des chrétiens.

Le siège et la prise de Jérusalem, avec toutes les souffrances inouïes qu'y endurèrent les malheureux Juifs, furent la consommation des jugements dont Dieu frappa, après sa longue patience, le peuple qu'il avait choisi pour le bénir, mais qui s'était toujours montré ingrat et rebelle. Le Seigneur Jésus retrace la conduite des Juifs, dans la parabole des vigneron. Après les fréquents avertissements des prophètes, qu'ils n'avaient pas voulu écouter, Dieu avait dit : « J'enverrai mon Fils bien-aimé ; peut-être que, quand ils le verront, ils le respecteront. » Mais qu'arriva-t-il ? Le Seigneur Jésus nous le dit : « Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père. » Bien loin de le

(1) Exode XV, 14. — (2) Ésaïe XVIII, 2.

respecter, les chefs de la nation se dirent : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous, » et c'est ce qu'ils firent. Que restait-il, sinon le jugement que d'ailleurs ils avaient prononcé eux-mêmes : « Le maître de la vigne fera périr misérablement ces méchants (1) ? »

Bien des fois le Seigneur avait averti les Juifs du sort qui les attendait, s'ils le rejetaient. Mais ils ne voulurent pas venir à Lui pour avoir la vie. Ils refusèrent la grâce qu'il leur offrait. Le Sauveur voyait avec une profonde douleur leur endurcissement et les châtements terribles qui en seraient la conséquence et qui allaient fondre sur le peuple et la cité qu'il aimait. Écoutez, mes enfants, ses accents si tendres. « Jérusalem, Jérusalem, » disait-il, « la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu. » Que devait-il résulter de ce refus de venir à Christ ? Le Seigneur le dit : « Voici, votre maison vous est laissée déserte. » Quelle était cette maison ? Le temple qui allait cesser d'être la maison de Dieu et n'être plus que la maison d'un peuple rejeté de Dieu, maison vide de la présence de Celui qui en faisait la gloire. En effet, aussitôt après ces paroles, Jésus, qui était le Seigneur du temple, « sortit et s'en alla du temple » pour n'y plus rentrer (2). C'en était fait ; le jugement allait être prononcé.

Les disciples du Seigneur n'avaient pas compris

(1) Matthieu XXI, 37, 38 ; Jean XV, 24. Nos jeunes lecteurs sont instamment priés de lire avec soin toutes les citations des Écritures. Le récit que nous leur présentons éclaircira pour eux les paroles prophétiques du Seigneur.

(2) Matthieu XXIII, 37, 38 ; XXIV, 1.

ses paroles. Ils étaient toujours remplis des pensées d'une gloire et d'une grandeur terrestres pour leur nation. Ils s'attendaient à ce que Jésus montât sur son trône comme Fils de David et établît son royaume. En sortant du temple, ils voulaient lui en faire admirer les magnifiques constructions et leur solidité. Mais le Seigneur leur répond : « Ne voyez-vous pas toutes ces choses ? En vérité, je vous dis : Il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas (1). »

Les malheureux Juifs consommèrent leur crime inouï. Ils firent crucifier Celui qui était venu leur apporter le salut. Le jugement de Dieu tomba-t-il sur eux immédiatement ? Non, mes enfants. Tandis qu'eux avaient crié contre Jésus : « Ôte, ôte ! Crucifie-le ! » Jésus, pendant qu'on le crucifiait, avait prié pour eux et dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (2). » Et à la prière de son Fils bien-aimé, Dieu avait prolongé le temps de sa patience.

Quarante années furent encore laissées à ce pauvre peuple pour se repentir. Le Seigneur leur envoya des messagers pour leur dire : « Tout est prêt ; venez aux noces (3). » C'étaient les apôtres et les évangélistes comme Étienne, qui à Jérusalem même, annoncèrent cette bonne nouvelle du pardon que Dieu voulait bien leur accorder pour l'amour de son Fils. « Je sais, » leur disait Pierre, « que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés (4). »

(1) Matthieu XXIV, 2. — (2) Jean XIX, 15 ; Luc XXIII, 34.

(3) Matthieu XXII, 4. — (4) Actes III, 17-19.

Que firent-ils devant ces appels si pressants ? Quelques-uns crurent et furent sauvés, il est vrai, mais quant à la masse de la nation, ses chefs en tête, le Seigneur nous dit, dans la parabole des noces, comment ils accueillirent son invitation : « Eux, n'en ayant pas tenu compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic ; et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent (1). » Nous avons vu ensemble, mes enfants, en nous occupant des premiers temps de l'Assemblée, comment ces paroles se réalisèrent. Les apôtres battus et jetés en prison, Étienne lapidé, Jacques décapité, Paul persécuté avec acharnement, montrent l'incrédulité des Juifs et leur haine contre le nom de Jésus. « La colère de Dieu était venue sur eux au dernier terme (2), » et la sentence allait être exécutée : « Le roi fut irrité, et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville (3). » Jésus, étant proche de la ville, et la voyant, avait pleuré sur elle, disant : « Oh ! si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix ; mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux ! Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au dedans de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la visitation (4). » Tout cela s'accomplit, mes enfants, et vous verrez avec quelle exactitude. Car la parole de Dieu est ferme, elle « demeure à toujours ; » et le Seigneur Jésus a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (5). »

(1) Matthieu XXII, 5, 6. — (2) 1 Thessaloniens II, 16.

(3) Matthieu XXII, 7. — (4) Luc XIX, 42-44.

(5) Luc XXI, 33.

Je vous raconterai maintenant comment le jugement de Dieu sur les Juifs s'exécuta. Des historiens romains, et en particulier Tacite, nous ont laissé quelques détails sur la guerre de Judée, mais celui qui nous rapporte le plus complètement les événements de cette période de douleurs et de calamités sans égales, est l'historien juif Josèphe qui en fut le témoin oculaire. Nommé gouverneur de la Galilée par les Juifs révoltés contre les Romains, il avait soutenu un long siège dans la ville de Jotopata, avait été fait prisonnier et se trouvait avec le général romain qui assiégeait Jérusalem, lui servant d'intermédiaire et d'interprète auprès de ses malheureux compatriotes.

Les Juifs avaient toujours supporté avec impatience la domination des Romains. Ils ne voulaient pas comprendre qu'ils leur étaient assujettis à cause de leurs péchés, dont ils auraient dû s'humilier, et ne rêvaient qu'un Messie guerrier et conquérant. C'est ce qui les fit mépriser et rejeter un Sauveur humble et débonnaire, qui leur prêchait la repentance, et écouter des imposteurs qui les conduisirent à la ruine.

Bien des fois il y avait eu des révoltes partielles (1). De faux messies s'étaient élevés et avaient entraîné après eux des partisans. Les Romains avaient étouffé dans le sang ces tentatives d'insurrection. Nous allons voir ce qui amena la révolte générale et finale, pour l'exécution du jugement de Dieu et l'accomplissement des paroles du Seigneur.

Des troubles et des rixes sanglantes avaient eu lieu à Césarée entre les Grecs et les Juifs. Ces derniers en avaient appelé à Gessius Florus, procureur de Judée, et lui avaient envoyé une somme de huit

(1) Actes V, 36, 37 ; XXI, 38.

talents, afin de se le rendre favorable. Florus garda l'argent, mais ne fit rien pour les Juifs. Au contraire, il traita avec le plus grand mépris et fit jeter en prison plusieurs des principaux Juifs de Césarée, venus auprès de lui pour revendiquer leurs droits. En même temps, il exigeait des habitants de Jérusalem une somme considérable, sous prétexte que l'empereur en avait besoin.

Ses demandes furent repoussées avec dédain par les Juifs de Jérusalem qui avaient appris le traitement dont avaient été victimes ceux de Césarée. Le nom de Florus fut couvert d'insultes. Irrité, il marcha contre la ville avec des troupes, et le peuple effrayé se soumit aussitôt. Mais Florus semblait décidé à pousser à bout les Juifs et à les forcer à la révolte. Il donna ordre à ses soldats de piller la ville et de tuer quiconque résisterait. Plusieurs Juifs, même d'entre ceux qui ne firent point de résistance, furent ainsi mis à mort. Alors l'avidé procureur, ayant fait entrer dans Jérusalem un plus grand nombre de troupes, se mit en devoir de piller le trésor du temple. Pour empêcher cette profanation et arrêter les soldats dans leur tentative, le peuple, soulevé, fit pleuvoir sur eux, des fenêtres et du haut des maisons, une grêle de pierres. Florus, devant cette résistance, abandonna son entreprise et se retira avec le butin qu'il avait fait.

Les chefs du peuple juif se trouvant ainsi accablés sous la tyrannie de cet homme dur et injuste, en appelèrent au gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, sous les ordres duquel se trouvait Florus. Mais sur ces entrefaites, un événement eut lieu qui alluma définitivement la guerre entre les Romains et les Juifs. Comme nous lisons au chapitre V des Actes, Gamaliel, prenant la défense des apôtres devant le sanhédrin, parle d'un certain Judas le

Galiléen, qui avait entraîné à la révolte un grand peuple. Ce Judas prêchait la guerre contre les Romains et déclarait qu'on ne devait plus leur payer d'impôts. Il fut tué dans un combat, mais son parti, dispersé pour un temps, releva la tête sous les ordres de son fils et poussa le peuple à résister aux Romains par les armes. Il y avait bien aussi un parti qui aurait voulu la paix, mais le parti de la guerre prévalut et commença ses hostilités par un acte de trahison insigne. Florus, en quittant Jérusalem, y avait laissé une garnison. Attaqués par les Juifs, les soldats romains, après une vigoureuse résistance, furent forcés de se rendre. Ils le firent, sous la promesse solennelle de la part des Juifs, qu'ayant déposé leurs armes, ils pourraient quitter Jérusalem. Mais à peine désarmés, au mépris de la foi jurée, les Juifs se jetèrent sur eux et les tuèrent tous, sauf un seul qui demanda grâce. Cette perfidie détruisit toute espérance de paix. En même temps, les païens à Césarée se ruèrent sur les Juifs et en tuèrent vingt mille. De toutes parts, on prit les armes et la révolte devint générale.

Pour la réprimer Cestius Gallus s'avança avec une armée. Je vous dirai une prochaine fois ce qui arriva dans cette première partie de la guerre. Mais vous pouvez déjà voir, mes enfants, l'aveuglement terrible auquel Dieu abandonnait ce malheureux peuple et qui le précipitait vers sa ruine, en appelant sur lui les coups de ces redoutables Romains, maîtres alors du monde. Sans le savoir, ceux-ci étaient les armées du grand Roi qui allait venger l'insulte faite à son Fils bien-aimé (1).

(1) Matthieu XXI, 38, 39; XXII, 7.



« Désires-tu aller au ciel ? »

Un petit garçon, d'environ quatre ans, s'amusait un jour dans la chambre d'une amie malade. Elle avait une petite table munie de tiroirs, où se trouvaient divers objets qu'il lui convenait d'avoir sous la main. Ouvrir ces tiroirs et en examiner le contenu, était pour le petit Harry un divertissement toujours nouveau.

Le jour dont je parle, après être resté assez longtemps assis à terre, jouant avec quelques objets sortis des tiroirs, il se mit à faire des questions à son amie. « Pourquoi ne sors-tu pas pour te promener ? » « Depuis combien de temps es-tu malade ? » « Quand est-ce que tu iras mieux ? »

À cette dernière question, elle répondit : « Quand il plaira à Dieu. »

— Et quand est-ce que cela plaira à Dieu ? dit l'enfant.

Cela, elle ne pouvait le savoir, mais comme le petit questionneur la pressait de répondre, elle dit : Je ne pense pas que je sois jamais *tout à fait* bien avant que j'aille au ciel.

— Et quand iras-tu ? continua Harry.

— Quand Dieu voudra.

— Et qu'est-ce que tu emporteras avec toi ?

— Oh ! rien.

— Rien ? Mais tu voudras pourtant prendre ta petite table. Tu ne veux pas la laisser !

— Je la laisserai. Je n'en aurai pas besoin.

— Pourquoi n'en auras-tu pas besoin ?

— Parce que Jésus est là, et qu'il me donnera tout ce qu'il me faut. Je n'aurai rien à prendre avec moi.

Le petit homme poussa un profond soupir, puis il dit : « Je suis sûr que maman voudra prendre sa caisse où sont ses habits. »

Son amie lui répéta que là où est Jésus on n'a besoin de rien, qu'on trouvera tout auprès de Lui et que l'on y sera toujours heureux.

— *Désires-tu aller au ciel ?* dit Harry. Pas moi.

Là-dessus il se leva et retourna à ses jeux. La conversation finit là et la malade se mit à réfléchir sur la manière dont le petit Harry avait exprimé le sentiment caché de plus d'un cœur.

N'en est-il pas ainsi ? Combien y en a-t-il d'entre vous qui sont *prêts* à partir ? Je ne parle pas ici de savoir que vos péchés sont ôtés, que vous avez été lavés dans le sang de Jésus. Il faut que d'abord nous soyons assurés de cela, sans quoi la pensée de quitter ce monde remplirait nos cœurs de crainte. Mais êtes-vous prêts *dans vos âmes*, à aller avec le Seigneur quand il viendra ? Jésus est-il tellement *tout* pour vos cœurs, qu'il n'y a rien que vous ne laissiez volontiers en arrière, et que la pensée de son appel à monter vers Lui remplisse votre âme d'une joie sans mélange ?

Laissez-moi maintenant vous dire quelques mots d'un autre petit garçon à peu près du même âge, un heureux et joyeux enfant, dont vous auriez pu entendre la voix claire et douce retentir dans la maison, quand il allait et venait, chantant comme un petit oiseau. Il aimait surtout le cantique qui commence ainsi :

« Il est un pays magnifique, »

et parlait souvent du « petit frère » qui était allé dans ce beau pays, près du Seigneur Jésus.

Moins d'un an après la mort du petit frère, lui-même tomba malade.

Un jour que sa mère était près de son lit, l'entourant de ses tendres soins, il lui dit : « Maman, y aura-t-il beaucoup de personnes dans le ciel ? »

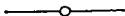
— Oui, Alfred ; une grande multitude.

— Penses-tu qu'il y aura aussi *de la place* pour Alfred ?

La tendre mère qui jusqu'alors n'avait pas pensé qu'elle dût se séparer de son enfant chéri, se rappela les paroles du Seigneur : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; » et bien qu'avec un cœur brisé, elle répondit : « Oui, il y aura aussi de la place pour Alfred. »

— Alors, maman, reprit l'enfant, je *désire* m'en aller auprès de Dieu. — Et très peu de temps après, Dieu le prit dans les demeures d'en haut.

Cher jeune lecteur, duquel de ces deux petits garçons les paroles expriment-elles le sentiment de *votre* cœur ? L'enfant qui est à l'école jouit de ses jeux, de ses camarades, de ses leçons, et cela est bien ; mais si on lui offre de retourner à *la maison*, ne sera-t-il pas tout heureux de laisser tout pour y aller ? Eh bien, en est-il de même pour vous de « la maison du Père, » la maison céleste où est le Sauveur ?



L'école de la vie.

Nous sommes à l'école
 Pour un bien court moment ;
 Croyons à la Parole
 Beaucoup plus simplement.

L'erreur, les fautes même,
 De la vie ici-bas
 Servent l'amour suprême
 Qui ne se trompe pas.

Souvent notre cœur pense :
 « Oh ! tout est contre moi ! »
 Est-ce là l'assurance
 De l'enfantine foi ?

Dieu doit bien nous apprendre
 Ce que valent nos cœurs,
 Et pour cela suspendre
 Le cours de ses faveurs.

Mais s'il faut qu'il nous brise,
 Ce n'est pas pour punir ;
 Quoi que le cœur en dise,
 Sachons qu'il veut bénir.

Ce que je ne sais faire
 Dans mon infirmité,
 Lui le fera : j'espère
 En sa fidélité.

« Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. »
 (Psaume CXIX, 9.)

« Mon fils, n'oublie pas mon enseignement, et que ton cœur garde mes commandements. »

« Que la bonté et la vérité ne t'abandonnent pas ; lie-les à ton cou, écris-les sur la tablette de ton cœur. »

« Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence. »

« Ne sois pas sage à tes propres yeux ; crains l'Éternel et éloigne-toi du mal. »

« Mon fils, donne-moi ton cœur, et que tes yeux se plaisent à mes voies. »

(Proverbes III, 1, 3, 5, 7 ; XXIII, 26.)



Le danger pour les petits oiseaux.

Voyez les petits oiseaux ;
Qu'ils sont gais et qu'ils sont beaux,
Vifs, heureux, jouant des ailes.
Écoutez leurs chants joyeux,
Quand le soleil brille aux cieux
Et que les fleurs sont nouvelles.

Leur babil n'a point de fin :
Il commence le matin,
Toute la journée il dure,
Tandis qu'ils se font des nids
Pour abriter leurs petits ;
Puis s'étend la nuit obscure.

Lors, dans le feuillage épais,
 Ils vont reposer en paix
 Sans souci d'aucune sorte.
 Mais, dans la tranquille nuit,
 Se glisse auprès d'eux sans bruit
 L'ennemi qui les emporte.

Pauvre oiseau ! il se débat
 Bien en vain, et le combat
 Finit sous des dents cruelles.
 Contre l'ennemi puissant,
 Il est sans force, et dormant,
 Qu'ont pu lui servir ses ailes ?

Enfant, souvent sans souci,
 Autour de toi rôde aussi
 L'ennemi pour te surprendre ;
 Comment n'être pas confus ?
 Veille et vole vers Jésus :
 Là Satan ne peut te prendre.

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

VIII. — LE RETOUR DE L'ARCHE

(1 Samuel VI.)

LA MÈRE. — Nous verrons aujourd'hui, Sophie, comment l'arche revint au pays d'Israël.

SOPHIE. — Était-elle restée longtemps chez les Philistins ?

LA MÈRE. — Pendant sept mois. Et durant ce temps, les pauvres Philistins avaient été cruellement frappés dans leurs personnes et leurs biens. Le saint Dieu d'Israël ne pouvait demeurer au milieu des païens sans leur faire sentir sa puissance, et sans leur montrer l'impuissance de leur dieu Dagon pour les délivrer. Que faire ? se demandaient les Phi-

listins dans leur anxiété. Comment nous débarrasser de cette arche ? Alors ils s'adressèrent à leurs sacrificateurs et à leurs devins, comme étant les seuls capables de leur donner un bon conseil.

SOPHIE. — Mais ne pouvaient-ils pas reporter l'arche tout simplement dans le pays d'Israël ?

LA MÈRE. — Bien qu'ils ne connussent pas le vrai Dieu, ils regardaient son arche comme un objet sacré et craignaient, s'ils ne la renvoyaient pas d'une manière convenable, d'attirer encore plus sur eux la colère de ce Dieu redoutable. « Que ferons-nous de l'arche de l'Éternel ? » dirent-ils donc aux sacrificateurs et aux devins ; « faites-nous savoir comment nous la renverrons en son lieu. » Les sacrificateurs et les devins leur dirent : « Vous ne la renverrez pas à vide, mais vous offrirez un sacrifice pour le délit. » « Quel sacrifice ? » demandèrent les princes des Philistins, n'osant rien faire par eux-mêmes. Et ils répondirent : « Vous ferez cinq figures en or des plaies qui vous ont frappés, et cinq figures en or des souris qui détruisent le pays, et vous les offrirez au Dieu d'Israël, et ainsi vous lui rendrez gloire. » Les sacrificateurs et les devins dirent qu'il devait y avoir cinq offrandes de chaque sorte, parce qu'il y avait cinq princes qui régnaient sur les Philistins. Mais ils ajoutèrent quelque chose de très frappant. « Peut-être le Dieu d'Israël allégera-t-il sa main de dessus vous, vos dieux et votre pays. Pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme les Égyptiens et le Pharaon l'ont fait ? Dieu opéra puissamment parmi eux, et ils furent obligés de laisser aller les Israélites. » Ainsi, comme je te l'ai dit, après plus de trois cent cinquante ans, le souvenir des merveilles que l'Éternel avait opérées en faveur de son peuple en Égypte, était encore vivant chez ces peuples idolâtres,

SOPHIE. — Les princes des Philistins se hâtèrent, je pense, de ramener l'arche.

LA MÈRE. — Oui, et leurs sacrificateurs et leurs devins leur dirent aussi comment ils devaient la renvoyer. « Vous ferez un chariot neuf, et vous y attellerez deux jeunes vaches qui allaitent, et qui n'ont jamais porté le joug ; » ils voulaient dire qui n'ont jamais rien traîné. Le joug, comme tu le sais, est la pièce de bois que l'on met par-dessus la tête des bœufs ou des vaches et à laquelle on attache les cordes qui servent à tirer. « Ensuite, » dirent les sacrificateurs et les devins, « vous ramènerez à la maison les petits des vaches. »

SOPHIE. — Pourquoi donc voulaient-ils que l'on prit toutes ces précautions ?

LA MÈRE. — Le chariot neuf était, je pense, une marque d'honneur rendue au Dieu d'Israël. Quant au choix des jeunes vaches qui n'avaient pas porté le joug et que l'on éloigne de leurs petits, tu en verras la raison. Et pour cela, il faut te rappeler que quand les vaches allaitent, elles ne veulent pas être séparées de leurs veaux et, si elles le peuvent, retournent toujours auprès d'eux quand on les en a séparées. Les sacrificateurs et les devins dirent encore aux princes des Philistins : « Vous mettrez l'arche de l'Éternel sur le chariot et, à côté, dans un coffret, les figures d'or que vous offrez pour le délit. Puis vous la renverrez, et elle s'en ira. »

SOPHIE. — Comment, maman, sans conducteur !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'était là l'épreuve que voulaient faire ces hommes qui ne manquaient pas de sagesse humaine. « Et vous verrez, » dirent-ils. « Si elle monte par le chemin de sa frontière, vers Beth-Shémesh (1), c'est l'Éternel qui nous a fait ce

(1) Beth-Shémesh était une ville de la tribu de Juda. C'était une de celles données aux Lévites. (Josué XV, 10; XX, 16.)

grand mal ; sinon, nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que c'est une chose accidentelle qui nous est arrivée. » Comprends-tu maintenant pourquoi ils voulaient qu'on prit deux jeunes vaches et qu'on enfermât leurs veaux loin d'elles ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman ; à moins que Dieu ne l'empêchât, les jeunes vaches seraient vite retournées vers leurs petits.

LA MÈRE. — Sans doute. Les princes des Philistins firent comme leurs sacrificateurs et leurs devins leur avaient dit. Comme ils devaient attendre avec anxiété le résultat ! Et qu'arriva-t-il ? Dieu prit soin de sa gloire ; il montra qu'il gouverne toutes choses et que, malgré leurs fautes, les Israélites étaient le peuple de son choix. Les jeunes vaches, sans hésiter, se dirigèrent tout droit du côté de Beth-Shémesh. « Elles marchèrent par une seule route, allant et mugissant, et elles ne se détournèrent ni à droite, ni à gauche. » Tout étonnés, les princes des Philistins suivaient et allèrent après elles jusqu'à la frontière de Beth-Shémesh.

SOPHIE. — Est-ce que les plaies des Philistins cessèrent alors ?

LA MÈRE. — L'Écriture ne nous en dit rien, mais nous pouvons bien le penser, sans cela ces pauvres idolâtres auraient cru que c'était une chose accidentelle. Ils avaient fait ce qu'ils pouvaient pour honorer le Dieu d'Israël, et Dieu accepta avec bonté leur offrande, et les délivra de leurs fléaux.

SOPHIE. — Ne craignirent-ils pas, dès ce moment, d'attaquer encore les Israélites ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; nous verrons qu'ils restèrent toujours leurs ennemis.

SOPHIE. — Les Israélites durent être bien heureux de voir l'arche revenue dans leur pays.

LA MÈRE. — Sans doute. C'était Dieu lui-même qui ramenait son trône chez le peuple dont il était le Roi. Il n'avait eu besoin d'aucun bras d'homme, d'aucune armée. Les habitants de Beth-Shémesh étaient alors occupés à moissonner leurs blés dans la vallée. Quel dut être leur étonnement en voyant ce chariot qui s'avancait seul, sans conducteur pour aiguillonner les bêtes, et à une certaine distance ce groupe d'hommes qui suivaient ! Qu'y a-t-il sur ce chariot ? Il approche, et les premiers près desquels il se trouve, reconnaissent l'arche. Peut-être quelques-uns avaient-ils assisté à cette funeste bataille où elle avait été prise ? Ils la croyaient perdue pour toujours ; mais c'est bien elle qui revient. Voilà son couvercle en or, voilà les chérubins de gloire qui étendent leurs ailes, voilà ses barres. La nouvelle se répand et tous viennent contempler l'arche, et une grande joie remplit leurs cœurs. Et ce sont les princes des Philistins qui l'accompagnent humblement ! Quelle merveille l'Éternel avait accomplie en faveur de son pauvre peuple. Le chariot s'arrêta dans un champ où se trouvait une grande pierre. En signe de gratitude, les Beth-Shémithes fendirent le bois du chariot et offrirent les deux jeunes vaches en holocauste à l'Éternel. Ensuite, les Lévites qui demeuraient à Beth-Shémesh prirent l'arche, la descendirent de dessus le chariot et la placèrent sur la grande pierre, avec le coffret qui renfermait l'offrande des Philistins. Ces Lévites étaient justement de la famille de Kéath (1), et c'est à eux que Moïse avait donné la charge de porter les choses saintes qui étaient dans le tabernacle et particulièrement l'arche (1). Puis les gens de Beth-Shémesh offrirent encore des holocaustes et sacrifièrent des sacri-

(1) Voyez Josué XX, 16. — (2) Voyez Nombres IV, 4-6, 15.

nces de prospérité en signe de joie. Les princes des Philistins contemplèrent toute cette scène, virent comment les Israélites honoraient leur Dieu, puis s'en retournèrent à Èkron, dans leur pays.

SOPHIE. — Je suis étonnée qu'ils ne fussent pas convertis à l'Éternel.

LA MÈRE. — Ils regardaient le Dieu des Israélites comme un dieu plus puissant que le leur, voilà tout ; et ils étaient bien contents d'être débarrassés de Lui. Il n'y avait point chez eux de vraie crainte de Dieu, mais une crainte superstitieuse.

SOPHIE. — Est-ce que l'on reporta l'arche à Silo ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; mais elle ne resta pas non plus à Beth-Shémesh. Il se passa là un fait qui montre la sainteté de l'Éternel. Il y eut des habitants de cette ville qui ne comprirent pas tout l'honneur que l'Éternel leur faisait et le saint respect qui convient à sa présence. Poussés par une curiosité profane, ils regardèrent dans l'arche comme pour pénétrer les choses secrètes de Dieu. Nous ne pouvons savoir des secrets de Dieu que ce qu'il veut bien nous faire connaître (1). Et qu'arriva-t-il ? L'Éternel avait frappé de plaies les Philistins qui se glorifiaient de leur victoire et avaient conduit l'arche en triomphe dans le temple de leur dieu, et il frappa de mort ces profanes Beth-Shémites qui avaient osé porter les yeux dans son arche sainte. Soixante-dix hommes moururent et ne purent aller dire aux autres ce qu'ils avaient vu.

SOPHIE. — Quelle frayeur dut saisir les autres !

LA MÈRE. — Oui ; et ils agirent comme les Philistins. Ils dirent : « Qui peut tenir devant l'Éternel, ce Dieu saint ? » Et au lieu de s'humilier, ils préférèrent se débarrasser de l'arche. C'est une chose bien

(1) Lisez Deutéronome XXIX, 29.

triste, quand, au lieu de reconnaître ses péchés et de les abandonner, on aime mieux éloigner Dieu de sa pensée. Le Seigneur Jésus disait : « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises (1). » Et il nous est dit aussi de servir Dieu « d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte, car aussi notre Dieu est un feu consumant (2). »

SOPHIE. — Et que fit-on de l'arche ?

LA MÈRE. — Sans rien faire savoir, semble-t-il, de ce qui leur était arrivé, les Beth-Shémites envoyèrent des messagers dans une ville nommée Kiriath-Jéarim, pour dire aux habitants : « Les Philistins ont ramené l'arche de l'Éternel : descendez, faites-la monter vers vous. » Les hommes de Kiriath-Jéarim furent tout heureux d'apprendre cette nouvelle et d'avoir l'arche chez eux. Ils vinrent la chercher, la mirent dans la maison d'un homme nommé Abinadab, sans doute un Lévite, et sanctifièrent, c'est-à-dire mirent à part, Éléazar, son fils, pour la garder. Elle ne retourna point à Silo, mais resta là durant environ soixante-dix ans. Et nous ne pouvons douter, ma chère enfant, que cela fut une bénédiction pour Abinadab et toute sa famille (3).

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM (suite).

Nous avons vu comment Cestius Gallus, après s'être emparé de plusieurs villes de la Palestine

(1) Jean III, 19. Voyez aussi Marc V, 17. — (2) Hébreux XII, 28, 29. — (3) Comparez 2 Samuel VI, 11, 12.

révoltées, marcha enfin contre Jérusalem. L'attaque commença, et les Romains se rendirent bientôt maîtres d'une partie de la ville. Ils se mettaient en devoir de battre la seconde muraille, et les assiégés, pressés de si près, étaient dans la plus grande consternation, lorsque, sans raison apparente, Cestius Gallus fit retirer ses troupes. Cette retraite devint pour les Romains, un véritable désastre. Les Juifs enhardis se précipitèrent hors de la ville à leur poursuite. Les Romains, obligés de passer dans le défilé étroit de Beth-Horon, y furent écrasés sous une grêle de pierres par les Juifs qui occupaient les hauteurs. Près de 6000 hommes périrent, et Cestius lui-même n'échappa qu'à grand'peine. Les Juifs rentrèrent à Jérusalem en triomphe et chargés de butin.

Comment expliquer ce fait ? Nous y avons encore, mes enfants, l'accomplissement d'une parole du Sauveur. Il avait dit à ses disciples : « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes ; et que ceux qui sont à Jérusalem s'en retirent ; et que ceux qui sont dans les campagnes n'entrent pas en elle. Car ce sont les jours de la vengeance ; afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. » (Luc XXI, 21, 22.) Obéissant à ces paroles, les chrétiens, grâce au répit que leur donna la retraite de Cestius, sortirent de Jérusalem et se retirèrent à Pella, de l'autre côté du Jourdain. Rien ne restait donc à Jérusalem qui pût arrêter le jugement de Dieu suspendu depuis si longtemps sur un peuple coupable.

Les Romains ne pouvaient laisser les Juifs se glorifier de leur victoire ; leur révolte devait être réprimée. L'empereur Néron envoya contre eux une armée de 60,000 hommes, commandée par Vespasien, le plus

habile de ses généraux. Les Juifs, dans l'intervalle, s'étaient fortifiés, avaient amassé des provisions, forgé des armes, et se préparaient à une résistance désespérée. Les paroles du Seigneur devaient s'accomplir. « Si tu eusses connu, » disait-il en pleurant sur Jérusalem, « toi aussi, au moins en cette lieue journée, les choses qui appartiennent à la paix ; mais maintenant, elles sont cachées devant les yeux ! Car des jours viendront sur toi, où les ennemis l'entoureront de tranchées, et l'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au dedans de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation. » (Luc XIX, 42-44.)

Ces jours dont Jésus parle, étaient venus. Mais avant de vous raconter l'histoire du siège de Jérusalem, je veux encore vous citer une autre partie des paroles prophétiques du Seigneur relatives à ces grands événements. Il disait aux apôtres : « Nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume ; et il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des famines et des pestes, et il y aura des sujets d'épouvantement et de grands signes du ciel. » (Luc XXI, 10, 11.) Il avait dit aussi : « Avant toutes ces choses, ils mettront les mains sur vous et vous persécuteront.... et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. » (Luc XXI, 12-17.) Nous avons vu précédemment qu'en effet, soit par les Juifs d'abord, puis à la fin du règne de Néron, les chrétiens furent horriblement persécutés.

Quant aux autres parties de la prophétie, les historiens anciens rapportent qu'à cette époque, des guerres civiles et étrangères sévirent partout. En moins de deux ans, quatre empereurs se succédèrent. Néron se tua ; son successeur Galba fut mis à

mort par les légions révoltées ; Othon, qui suivit, se donna la mort, et Vitellius fut déchiré par la populace de Rome. Ces changements n'avaient pas lieu sans des luttes sanglantes. En même temps, les armées romaines combattaient les peuples de la Germanie. En Italie, en Crète et en Asie mineure, de violents tremblements de terre renversèrent des villes. Des famines sévirent en divers lieux sous l'empereur Claude. (Voyez Actes XI, 28.) Des pestes désolèrent plusieurs contrées et particulièrement la Judée. Nous savons, mes enfants, que du moment que le Seigneur l'avait dit, la chose devait avoir lieu, car « le ciel et la terre passeront, » dit-il, « mais mes paroles ne passeront point. » (Luc XXI, 33.) Mais il est frappant de voir ces historiens anciens, ennemis des chrétiens et ne connaissant rien de ce que Christ avait annoncé, rendre ainsi hommage à ses paroles.

Il en est de même pour ces « sujets d'épouvantement et les grands signes du ciel. » L'historien Josèphe rapporte qu'une étoile ou comète, avec une longue queue en forme de glaive, resta durant une année au-dessus de la cité. On vit dans le ciel, dit-il encore, des chariots et des troupes de soldats qui s'entre-choquaient et des armes étincelantes. Dans une autre occasion, l'autel parut durant une demi-heure enveloppé d'une grande lumière qui, ensuite, s'éteignit. Les portes d'airain de la cour intérieure du temple, si pesantes qu'il fallait vingt hommes pour les mouvoir, s'ouvrirent d'elles-mêmes, ce que l'on regarda comme un signe que le temple ne serait plus protégé contre l'ennemi.

Tacite, l'historien romain, confirme ces faits. Il dit qu'un embrasement subit de nuages couvrit tout le temple de feux, et ajoute qu'une voix surnaturelle se fit entendre quand les portes s'ouvrirent et prononça ces paroles : « Les dieux s'en vont. » Un

païen pouvait parler des dieux, mais, en effet, le peuple juif avait comblé la mesure de ses crimes, et Dieu l'avait abandonné. L'apôtre disait des Juifs : « Ils ont mis à mort et le Seigneur Jésus et les prophètes, ils nous ont chassés par la persécution, nous empêchant de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés ; mais la colère est venue sur eux au dernier terme. » (I Thessaloniens II, 15, 16.)

Dieu donnait ainsi par des signes manifestes, des avertissements à ce pauvre peuple. Il y en eut un surtout qui fit une profonde impression. Un homme nommé Jésus, fils d'Ananus, se mit à parcourir les rues de Jérusalem en criant : « Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et la sainte maison, voix contre tout ce peuple ! Malheur, malheur à Jérusalem ! » On se saisit de lui et on le battit pour le faire taire ; mais il ne cessa de crier : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Il fut amené devant le gouverneur romain qui lui demanda qui il était, d'où il venait, et pourquoi il proférait ces paroles ; mais on n'obtint de lui aucune autre réponse que ces paroles : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Il fut cruellement frappé de verges sans que l'on pût tirer rien d'autre de lui. Enfin on le relâcha, le regardant comme un fou. Il avait commencé avant la révolte, alors que tout était en paix, et continua pendant quatre années. Pendant le siège, il ne cessa de faire entendre son cri, faisant le tour des murailles, insensible au danger, lorsqu'à un certain moment, après avoir dit : « Malheur à Jérusalem ! » il s'écria : « Malheur, malheur à moi ! » et il tomba mort, frappé d'une pierre lancée par les assiégeants. Mais tous les avertissements furent vains. S'il y avait dans Jérusalem des habitants qui auraient préféré se soumettre aux

Romains, ceux qui voulaient la guerre à outrance les firent taire et précipitèrent le peuple dans la ruine prédite.

Vespasien et son fils Titus, après avoir pris et détruit les villes les plus importantes de la Judée, et passé au fil de l'épée ou vendu comme esclaves les habitants, se dirigèrent vers Jérusalem.

Trois partis se divisaient la ville. Ils se haïssaient d'une haine mortelle, et, avant l'arrivée des Romains, avaient rempli Jérusalem de sang. Les plus cruels, nommés les Zélotes, qui avaient pour chef Jean de Giscala, avaient fait périr 12,000 des plus riches habitants de la ville, et, pour s'emparer du temple, avaient égorgé la garde qui occupait l'édifice sacré. Sans les Romains, la cité aurait péri des mains de ses enfants qui se dévoraient entre eux comme des bêtes féroces. Mais à l'approche des Romains, ils se réunirent contre l'ennemi commun.

Vespasien, ayant été nommé empereur, laissa le commandement à Titus qui commença le siège de la ville, dans le mois d'avril de l'an 70.

Les Romains s'occupaient à établir leurs retranchements, lorsque tout à coup les Juifs firent une sortie et les attaquèrent avec fureur. Les Romains surpris, furent mis en désordre ; plusieurs furent tués et Titus lui-même échappa à grand'peine. Il rallia cependant ses soldats, et, après un combat d'une journée, repoussa les Juifs dans la ville.

Titus continua les travaux de siège et résolut d'attaquer la partie septentrionale de la ville, nommée Bézetha, comme étant la moins fortifiée. Mais avant de vous raconter quelques particularités de ce siège mémorable, je dois vous dire un mot des moyens qu'employaient les Romains pour s'emparer de la ville, et comment les assiégés repoussaient leurs attaques.

Pour ébranler et renverser les murs, les Romains faisaient usage de machines nommées *béliers*. Elles se composaient d'une énorme poutre terminée à un bout par une puissante pièce en fer de la forme d'une tête de bélier. Cette poutre était suspendue par des cordes à une sorte d'échafaudage, assez semblable à un portique de gymnastique, de manière à pouvoir être mise en mouvement. On la retirait en arrière au moyen de cordages, puis on la laissait aller, et elle frappait de tout son poids, augmenté de la vitesse de sa course, contre les murs que l'on voulait renverser. Les hommes qui faisaient mouvoir le bélier, étaient abrités par une construction en planches, semblable à un hangar.

Indépendamment de ces machines de guerre, les Romains en avaient d'autres destinées à lancer contre les assiégés de grosses pierres et d'énormes flèches. Ils construisaient aussi des tours en bois recouvert de fer ou de peau, et qui s'élevaient à une hauteur supérieure à celle des murailles. Ces tours étaient mobiles sur des roues, de sorte qu'on pouvait les faire avancer ou reculer et les porter du côté que l'on voulait. Des archers et des frondeurs en occupaient la plate-forme supérieure et de là, avec leurs traits, cherchaient à chasser les défenseurs des murailles et à protéger ceux des leurs qui manœuvraient les machines de guerre. La partie inférieure renfermait souvent un bélier, et des autres étages on pouvait lancer des ponts volants pour descendre sur les murs de la ville assiégée.

Vous voyez, mes enfants, que si l'on ne connaissait pas les puissants et meurtriers engins de guerre que l'on emploie maintenant, le génie inventif de l'homme s'était déjà déployé dans ce champ terrible des luttes sanglantes qui ne prouvent que trop que le monde est sous la puissance de celui qui est

meurtrier dès le commencement. (Jean VIII, 44.)

Comment les Juifs se défendaient-ils ? demanderez-vous. Du haut des murailles, ils lançaient aussi des traits et des pierres pour écarter les assiégeants. Mais leur ressource était de chercher à détruire les redoutables machines de guerre de leurs ennemis. Pour cela, tantôt ils creusaient des mines qui allaient jusqu'au-dessous du sol où reposaient les machines ; ils soutenaient la voûte de ces galeries souterraines avec des étais en bois, auxquels, avant de se retirer, ils mettaient le feu. Le sol s'effondrait quand les supports étaient consumés et entraînait les machines. D'autres fois, par des portes cachées, ils faisaient une sortie avec des torches allumées et des matières inflammables, et cherchaient à incendier les machines et les tours. Alors Titus lançait sur eux sa cavalerie et les refoulait dans leurs murs.

Après ces explications nécessaires, je continuerai une autre fois, mes enfants, à vous dire les principaux événements du siège de Jérusalem.

« Toi, ô Dieu, tu me vois. »

Une après-midi de dimanche, une mère était assise auprès de la cheminée, ayant sur ses genoux sa petite fille âgée de trois ans. Elle lui faisait apprendre ces paroles : « Toi, ô Dieu, tu me vois. »

L'enfant semblait prendre plaisir à la petite leçon et répétait bien distinctement les paroles. Après cela, la mère essaya de lui en expliquer la signification, et chercha à faire comprendre à la petite que Dieu faisait attention à elle, et voyait tout ce qu'elle faisait. Mais l'enfant bientôt commença à s'agiter, se laissa glisser des genoux de sa

mère et s'en alla vers une des fenêtres d'où elle se mit à regarder le ciel. C'était un jour d'hiver, et la nuit arrivait. Une domestique entra, alluma la lampe et ferma les volets.

La petite Marie trotta après elle jusqu'à ce que le dernier volet fût fixé et que les rideaux eussent été tirés. Alors se tournant d'un air tout à fait satisfait vers sa mère, elle dit : « Maintenant, maman, Dieu ne peut plus me voir. »

Elle fut toute déconcertée lorsque sa mère lui dit que Dieu la voyait tout aussi bien qu'auparavant.

Pourquoi pensez-vous que la petite Marie n'aimât pas que Dieu fit attention à elle ? Je crois que c'était à cause de sa conscience. Elle avait au dedans d'elle le sentiment qu'elle n'était pas bonne, ni telle que Dieu pût la voir. Plus que cela, elle était souvent méchante. Elle avait l'habitude de crier et de résister quand elle ne pouvait pas faire sa volonté, et elle désirait être hors de la vue de Dieu, afin de pouvoir faire ce qui lui plaisait.

C'est une chose certaine, mes enfants, que l'œil de Dieu nous suit partout, et qu'il connaît toutes nos pensées, aussi bien que toutes nos paroles et tous nos actes. Il est bon que cette vérité ait son effet sur la conscience. Une autre histoire vous éclaircira ce que je viens de dire.

Un petit garçon de quatre ou cinq ans se glissa un jour sous le sofa où sa mère se reposait, et resta là pendant quelque temps tout à fait tranquille.

À la fin, sa mère, s'étonnant de ce que son garçon, d'habitude turbulent, restait si tranquille, lui dit :

— Georgie, que fais-tu là-dessous ?

— Je m'amuse, maman, répondit-il.

La mère reprit sa lecture ; mais tout à coup Georgie dit : « Maman, Dieu peut-il me voir, *ici*, où je suis ? »

— Certainement, Georgie ; Dieu voit partout.

— Mais, maman, il fait tout à fait noir sous le sofa. Il ne peut assurément pas me voir.

— Oui, Il te voit ; pour Lui, l'obscurité et la lumière sont la même chose.

Après quelques minutes de silence, Georgie avança la tête, puis sortit lentement de dessous le sofa et se tint devant sa mère en lui présentant sa petite main bien fermée. « Alors, maman, » dit-il, « Dieu a vu que j'ai été un méchant garçon, » et, ouvrant sa main, il la montra pleine d'allumettes.

Son père lui avait formellement défendu de jouer avec des allumettes, et il l'avait fait en secret et dans l'obscurité, jusqu'à ce que la pensée que Dieu le voyait l'eût troublé et l'eût empêché de trouver du plaisir à la chose défendue, et l'eût amené à la seule bonne chose — la confession de sa désobéissance.

Mais si c'est une chose solennelle de savoir que nous sommes sous les yeux de Dieu, cependant pour l'enfant qui connaît Dieu comme son Père, il y a joie et paix en y pensant. Un tel enfant désire que Dieu sonde ses voies ; il ne voudrait pas que quelque chose lui fût caché ; il aime aussi à se rappeler que l'œil de Dieu qui connaît tout ce qu'il fait, voit aussi toutes les circonstances par lesquelles il passe, n'ignore aucun de ses troubles et de ses soucis, et veille en tout sur lui.

Je termine, mes enfants, en vous citant deux versets, l'un pour la conscience, pour vous sonder ; l'autre pour le cœur, afin de vous encourager.

« SES YEUX SONT SUR LES VOIES DE L'HOMME, ET IL VOIT TOUS SES PAS. » (Job XXXIV, 21.)

« LES YEUX DE L'ÉTERNEL PARCOURENT TOUTE LA TERRE, AFIN QU'IL SE MONTRE FORT EN FAVEUR DE CEUX QUI SONT D'UN CŒUR PARFAIT ENVERS LUI. » (2 Chroniques XVI, 9.)

Le petit Charles et les pommes.

Le petit Charles avait un grand défaut qui affligeait beaucoup son père. Celui-ci lui avait souvent défendu de rechercher dans les récréations ou en revenant de l'école, certains camarades dont la conduite n'était pas bonne. Mais Charles aimait leurs jeux et leurs plaisanteries, et ne faisait pas attention à cette parole du livre de Dieu : « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »

Une après-midi qu'il avait encore désobéi, son père, au lieu de le punir, l'envoya au jardin cueillir les trois meilleures pommes qu'il pourrait trouver. C'était une commission dont s'acquitterait volontiers tout jeune garçon ; aussi Charles revint-il bientôt avec trois belles pommes rouges.

— Pose-les sur la table, lui dit son père, et va me chercher la plus mauvaise et la plus pourrie que tu trouveras.

Charles courut au jardin et en rapporta la pomme pourrie, se demandant ce que son père voulait faire.

— Maintenant, prends les trois belles pommes et place-les avec la mauvaise sur la même tablette de l'armoire, dit le père.

— Non, papa, s'écria Charles ; la mauvaise gâtera les autres. Il lui faisait de la peine de penser que les belles pommes si savoureuses seraient perdues.

— Fais ce que je te dis, mon garçon, ordonna le père, et l'enfant obéit.

Quelques jours après, le père dit à Charles de regarder dans l'armoire, et voici, comme le jeune garçon l'avait pensé, toutes les pommes étaient gâtées. On n'aurait pu reconnaître les trois beaux fruits que Charles avait cueillis.

Avant que son garçon eût eu le temps de lui dire : « Je l'avais bien dit, » le père lui expliqua ce qu'il avait voulu lui apprendre par cette petite expérience.

— Tu vois, lui dit-il, que la mauvaise pomme placée près des autres les a d'abord infectées, puis entièrement gâtées. Les trois bonnes pommes n'ont pas rendu bonne celle qui était pourrie ; non, elles ont pris sa pourriture et lui sont devenues semblables. Et si une seule mauvaise pomme en gâte plus d'une, que ne fera pas à mon fils la société de plusieurs mauvais garçons.

De fait, s'il n'y avait pas eu dans le cœur de Charles quelque chose de mal, il n'aurait jamais voulu jouer avec des enfants qui ne plaisaient pas à son père.

Le bon père tira encore d'autres leçons de ce fait. Il montra à son garçon que c'était l'orgueil qui lui faisait dire que les méchants garçons ne pouvaient lui faire aucun mal. Il lui dit aussi qu'il y a dans nos cœurs quelque chose qui nous rend bientôt aussi mauvais que les plus méchants, quand nous allons dans leur société, de même qu'il y a quelque chose dans une bonne pomme qui la gâte, quand elle est près d'une mauvaise.

Pouvez-vous me dire, enfants, ce qu'est ce quelque chose ? Il y eut un enfant, un seul, qui naquit sans l'avoir en lui. C'était un enfant saint — vous savez son nom — c'est JÉSUS. Ce quelque chose est le péché. Il y a du péché dans nos cœurs, et ce péché aime celui qui est dans le cœur des autres.

Pouvez-vous me dire comment nous pouvons devenir bons, oui, bons aux yeux de Dieu qui lit dans nos cœurs ?

Les trois bonnes pommes ne pouvaient rendre bonne la mauvaise. Ainsi, toutes les plus excellentes personnes qui sont dans le monde ne peuvent rendre bons ni vous, ni moi. Dieu seul peut le faire. Il ôte notre péché et nous rend saints devant Lui. Mais comment ? C'est quand nous croyons et nous

confions de cœur au Seigneur Jésus-Christ, dont le sang nous purifie de tout péché.

Le petit Charles écouta les paroles de son père, et l'on m'a dit qu'il en sentit tellement la force qu'il n'eut pas de repos avant de savoir que ses péchés avaient été lavés dans le précieux sang de Christ. Il devint ainsi un garçon obéissant, ne chercha plus les mauvaises compagnies, et n'oublia jamais la leçon que son père lui avait donnée à propos des pommes.

« Je suis venu. »

— Sais-tu, maman, ce que je dirai quand je serai dans le ciel ? disait un enfant mourant à sa mère chérie.

— Non, mon enfant ; que diras-tu ?

— Je dirai : « Maman m'a appris que Jésus disait : Laissez venir à moi les petits enfants ; et maintenant, je suis venu. »

Ne voulez-vous pas, mon cher jeune lecteur, écouter et croire cette gracieuse invitation que Jésus vous adresse aussi, et dire comme ce jeune ami : « Je suis venu ? »

Ce cher petit avait entendu de la bouche de sa mère ce précieux message. Sans hésiter, il avait cru la parole du Seigneur Jésus, et en présence de la mort et de l'éternité, il n'avait aucune crainte, car il se confiait en Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, » et qui les prenait dans ses bras et les bénissait.

Ne voulez-vous pas faire comme lui ?

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM (fin).

Je vous ai dit que Titus attaqua d'abord la partie de la ville nommée Bezétha. Il mit en action trois béliers pour battre la muraille. En même temps, il fit avancer des tours, du haut desquelles des archers et des frondeurs accablaient de traits les défenseurs de la ville qui s'efforçaient d'entraver ses manœuvres. Sous les coups incessants des béliers, les murailles, bien que formées de pierres de onze mètres de longueur sur cinq et demi d'épaisseur, commencèrent à chanceler.

Enfin une brèche fut faite. Les Romains entrèrent, mais ne trouvèrent personne. Les Juifs s'étaient retirés derrière l'enceinte fortifiée qui fermait la seconde partie de la ville, ou ville basse.

Les machines de guerre furent amenées, et, en peu de jours, une brèche ayant été pratiquée, les Romains entrèrent dans cette seconde partie de la ville. Titus ne voulut pas d'abord en détruire les maisons, espérant toujours que les Juifs renonceraient à se défendre. Mais cette clémence faillit coûter cher à ses troupes. Les Romains, ayant pénétré dans les rues étroites et tortueuses de la ville, se virent assaillis par les Juifs qui en connaissaient tous les détours. Titus prit des mesures pour empêcher le retour de semblables attaques et refoula les Juifs dans la troisième partie de la ville, ou ville haute.

C'est là que se trouvait le temple. En contemplant sa magnificence, Titus aurait voulu l'épargner ainsi que le reste de la cité. Il tenta d'engager les Juifs à se rendre, mais ses offres furent rejetées avec mépris. Il dut poursuivre le siège.

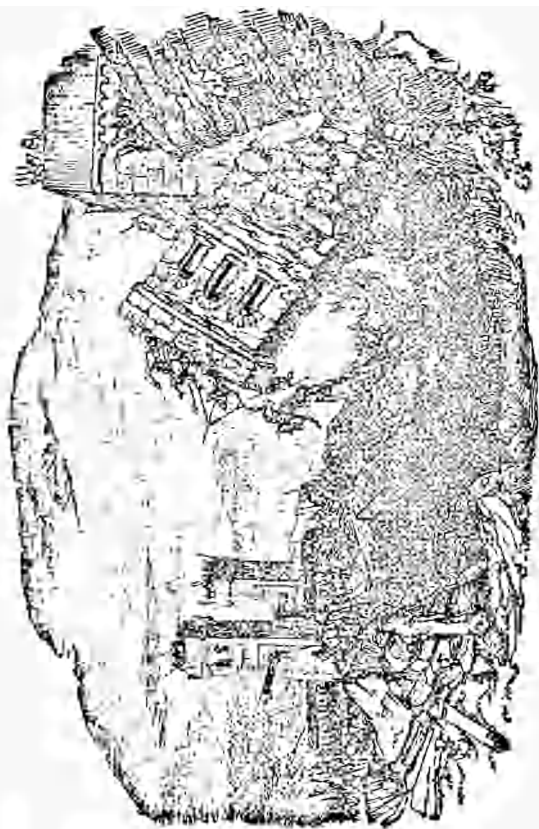
Tout ce qui restait des habitants de la ville se trouvait renfermé dans la ville haute. Bientôt la famine commença à se faire sentir. Des personnes riches donnaient tout ce qu'elles possédaient pour un peu de nourriture, et plusieurs moururent de faim. A cela vinrent s'ajouter les violences des brigands qui occupaient le temple et ses alentours. Ils s'étaient pourvus de vivres, mais quand ils virent leurs ressources leur manquer, ils se répandirent dans la ville pour enlever de force tout ce qu'ils pouvaient trouver. Quelqu'un était-il soupçonné de cacher des provisions, ils le mettaient à la torture jusqu'à ce qu'il les leur eût découvertes.

Toutes les affections naturelles disparaissaient dans cette misère horrible. Les parents arrachaient la nourriture à leurs enfants, et les enfants à leurs parents ; les maris l'enlevaient à leurs femmes, et les femmes à leurs maris. Une bande d'hommes armés qui parcouraient les rues de la ville, en quête d'aliments, furent attirés par l'odeur d'un mets que l'on faisait cuire. C'était dans la maison d'une dame riche, de haute naissance, Marie, femme d'Éléazar. Ils entrent et exigent qu'on leur apporte cette nourriture qu'ils ont sentie. Marie s'avance vers eux, la tenant dans ses mains, mais ces hommes endurcis au mal défontent en voyant les restes de son propre enfant dont elle avait mangé elle-même une partie. « Mangez, » s'écria-t-elle, « puisque moi j'ai mangé : ne soyez pas plus délicats qu'une mère. Mais si vous êtes trop religieux pour toucher un tel mets, laissez-m'en le reste. » Saisis d'horreur, ils s'enfuirent.

Quel accomplissement terrible, mes enfants, de ce que la parole de Dieu avait prononcé contre Israël, s'il était rebelle ! Écoutez ce que disait Moïse, plus de quinze cents ans auparavant : « L'Éternel amènera contre toi, de loin, du bout de la terre,

une nation semblable au gypaète qui vole, une nation dont tu n'entends pas la langue, une nation au visage dur.... Et elle l'assiégera dans toutes les portes, jusqu'à ce que s'écroulent, dans tout ton pays, les hautes et fortes murailles en lesquelles tu te confiais ; et elle l'assiégera dans toutes les portes, dans tout ton pays que l'Éternel ton Dieu t'a donné. » Combien tous les traits de cette prophétie sont frappants, quand on les compare avec ce qui se passait alors. Comme les Romains sont bien décrits, cette nation venue « de loin, » dont la langue n'était pas « entendue » des Juifs, et dont « la dureté » envers leurs ennemis était bien connue. Mais écoutez la suite : « Et dans le siège et dans la détresse dont ton ennemi t'enserrera, tu *mangeras* la chair de tes fils et de tes filles. L'homme tendre et très délicat au milieu de toi regardera d'un œil méchant son frère et la femme de son cœur, et le reste de ses fils qu'il a conservés, pour ne donner à aucun d'eux de la chair de ses fils qu'il mangera.... La femme tendre et délicate au milieu de toi, qui, par délicatesse et par mollesse, n'aurait pas tenté de poser la plante de son pied sur la terre,... *mangera ses fils en secret.* » (Deutéronome XXVIII, 49-57.) Combien se trouvaient justifiées les paroles que Jésus, marchant à la croix, disait avec douleur aux femmes qui le suivaient : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici, des jours viennent, dans lesquels on dira : Bienheureuses celles qui n'ont point eu d'enfants ! » (Luc XXIII, 27-29.) Peut-être y avait-il dans Jérusalem des femmes qui avaient entendu ces paroles et qui pouvaient s'en souvenir. « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » (Hébreux X, 31.)

Plusieurs des malheureux habitants de Jérusalem



sortaient de la ville pour chercher quelque nourriture ; mais, saisis par les soldats de Titus, ils étaient crucifiés en vue des murs pour frapper de terreur les assiégés et les amener à capituler. Plus de cinq cents de ces misérables furent crucifiés en un seul jour. Si grand fut le nombre de ceux qui, poussés par la famine, bravaient le danger et furent pris, que le bois vint à manquer pour cette œuvre de mort. Mais loin d'amener les Juifs à se rendre, ces rigueurs ne faisaient que les exaspérer davantage, et s'il y en avait qui faiblissaient, on les traînait sur les murs et on leur montrait ce qu'il fallait attendre de la miséricorde romaine.

Titus était donc arrivé à la troisième enceinte, à un angle de laquelle s'élevait la tour Antonia qui défendait le temple. Il fit avancer ses machines de guerre et les plaça en quatre points différents. Tout était prêt pour une vigoureuse attaque, qu'on espérait être la dernière. Les soldats n'attendaient que le signal du général, lorsque tout à coup le sol s'ébranla comme sous l'effet d'un tremblement de terre, puis s'enfonça en entraînant les machines de guerre. Le terrain avait été miné par les Juifs qui, voyant tomber les tours et les béliers, se précipitèrent en masse hors des portes avec des torches allumées pour brûler tout ce qu'ils pourraient. Ils attaquèrent les Romains avec une telle furie, que ceux-ci commencèrent à lâcher pied. Titus accourut, rallia ses troupes et repoussa les Juifs dans la ville. Mais les Romains furent très découragés par cet échec.

Le général romain convoqua un conseil de guerre dans lequel on résolut de réduire les Juifs par la famine. Toute l'armée se mit à l'œuvre, et, en trois jours, un mur de circonvallation de six kilomètres et demi, avec treize tours, fut élevé. « Des jours viendront sur toi, où les ennemis t'entoureront de

tranchées, et l'environneront, et te serreront de tous côtés, » avait dit le Seigneur Jésus. (Luc XIX, 43.)

Aussitôt après ce grand travail, le général romain fit construire de nouvelles machines. Les Juifs ayant encore tenté de les détruire par des travaux souterrains, une partie du mur de la ville que ces travaux avaient ébranlée, s'éroula, ouvrant une large brèche par laquelle les Romains se précipitèrent. Ils se trouvèrent en face d'une autre muraille, mais ayant été construite à la hâte, elle céda bientôt, et, de cette manière, les Romains se rendirent maîtres de la tour Antonia.

Titus voulait conserver le temple. Il fit demander aux Juifs de l'évacuer, promettant solennellement que ses troupes ne le souilleraient pas. Mais les chefs avaient déjà mis à mort les sacrificateurs, bu le vin consacré et consommé les aliments que renfermait l'édifice sacré dont ils ne se souciaient pas. Titus et Josèphe firent un dernier appel aux Juifs, tous, *sauf ceux-ci*, désiraient épargner le temple. Titus s'écria : « J'en prends à témoins vos dieux, toute mon armée, les Juifs qui sont avec moi et vous-mêmes, que je ne vous oblige pas à ce crime. » Tout fut inutile. Et comment en aurait-il été autrement ? La parole du Seigneur devait s'accomplir : « Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas. » (Luc XXI, 6.)

Les cours et les portiques du temple furent attaqués et brûlés ; mais Titus était décidé à épargner le temple même. Le 10 août était arrivé, anniversaire du jour où, environ 650 ans auparavant, le premier temple avait été détruit par le roi de Babylone. Titus avait établi son quartier général dans la tour Antonia et prenait quelque repos, remettant le dernier assaut au lendemain, lorsqu'un cri se fit entendre : un soldat se précipite dans la chambre du gé-

néral et lui annonce que le temple est en feu. Après le départ de Titus, quelques soldats avaient attaqué des Juifs qui se défendaient encore dans les parvis, et l'un d'eux, monté sur les épaules d'un camarade, avait atteint une des fenêtres du temple et avait jeté dans l'intérieur une torche allumée. Bientôt l'édifice entier fut en flammes.

Titus se hâta d'accourir. Il commanda à ses soldats d'éteindre l'incendie, mais, ou ils ne l'entendirent pas au milieu du bruit et de la confusion, ou ils refusèrent de l'écouter. Un grand nombre de Juifs s'étaient réfugiés dans le temple comme dans une retraite sacrée. Tous furent égorgés. Des ruisseaux de sang coulaient dans l'édifice saint. Titus y pénétra et fut ébloui par la magnificence de l'intérieur. L'or dont étaient faits les ustensiles et qui couvrait les murs, reflétait les flammes et ajoutait à la grandeur et à l'horreur du spectacle. Le lieu saint était encore intact. Titus fit un dernier effort pour le sauver, mais en vain. Les soldats n'écoutèrent pas sa voix. Un plus grand que Titus, Dieu lui-même, *devait être obéi*. Le lieu saint fut aussi la proie des flammes. Les saints ustensiles, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, en furent emportés. On les voit, portés par les soldats, dans les bas-reliefs qui ornent l'arc de triomphe élevé à Rome en l'honneur de Titus, et qui représentent son entrée dans la ville au retour de sa victorieuse expédition. Après tant de siècles, ce monument, resté debout, rappelle non seulement la gloire du général romain, mais, par-dessus tout, la fermeté des jugements de Dieu.

Il restait cependant encore une partie des bâtiments qui attaient au temple. Environ 6000 Juifs s'y étaient amassés, séduits par un faux prophète qui leur avait assuré qu'au dernier moment Dieu

interviendrait. Mais Christ, le vrai prophète, que la nation avait rejeté (1), avait annoncé que tout serait renversé. Sa parole fut accomplie, ainsi que celle de Moïse. Tous périrent. Sur les ruines du temple, l'armée romaine offrit des sacrifices à ses dieux et salua Titus empereur, c'est-à-dire général victorieux.

Le ville haute, protégée par une enceinte munie de trois tours très fortes, restait au pouvoir des Juifs, commandés par Jean et Simon. Ce ne fut que le 7 septembre, près d'un mois après la destruction du temple, que cette dernière partie de Jérusalem tomba entre les mains des Romains. Les deux chefs des Juifs s'enfuirent par des passages souterrains, dans l'espoir de sauver leurs vies ; les autres, découragés et mourant de faim, n'offrirent qu'une faible résistance. Les vainqueurs tuèrent d'abord tous ceux qu'ils trouvèrent, jusqu'à ce que leurs bras furent lassés du carnage ; ensuite, ils ne mirent à mort que les infirmes et épargnèrent les autres. La ville fut rasée, à l'exception de trois fortes tours qu'on laissa debout comme monuments des difficultés du siège et de la valeur des assiégeants.

Ceux des Juifs qui restaient en vie, furent triés comme du bétail. Les principaux furent mis à mort ; les plus beaux hommes furent réservés pour orner le triomphe de Titus, quand il entrerait à Rome ; plusieurs furent destinés aux travaux des mines, d'autres à combattre dans les provinces comme gladiateurs contre les bêtes féroces, pour l'amusement du peuple. En l'honneur de la fête de l'empereur Domitien, deux mille cinq cents périrent ainsi. Enfin, un grand nombre furent vendus comme esclaves ; mais on les haïssait et on les méprisait tellement,

(1) Comparez Deutéronome XVIII, 18, 19, et Actes III, 22, 23.

que beaucoup d'entre eux ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Un million cent mille Juifs perdirent la vie dans le siège de Jérusalem, par les armes, la famine et les maladies. Ce nombre considérable vient de ce que beaucoup de gens des campagnes s'étaient réfugiés dans la ville, qui, d'un autre côté, était remplie de ceux que la fête de Pâque y avait amenés et qui ne purent retourner chez eux. On estime que, durant cette effroyable guerre — guerre sans merci — treize cent mille Juifs périrent. Quatre-vingt-dix-sept mille furent faits captifs et traités comme je vous l'ai dit.

Ainsi périt, au milieu de calamités sans exemple dans l'histoire, la cité chérie, la ville du grand Roi, vouée à la destruction à cause de ses péchés et pour n'avoir pas connu le temps de sa visitation, quand son Messie, Christ, vint chez elle. Les Juifs le rejetèrent et le mirent à mort. Et maintenant, ce qu'il avait dit s'était accompli : « Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations. » (Luc XXI, 24.) Moïse aussi, quinze siècles auparavant, avait annoncé leur triste sort. Lisez avec attention ses paroles, mes enfants : « Vous resterez un petit nombre d'hommes, au lieu que vous étiez comme les étoiles des cieux en multitude ; parce que tu n'as pas écouté la voix de l'Éternel, ton Dieu... Vous serez arrachés de dessus la terre où tu vas entrer pour la posséder. Et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, d'un bout de la terre jusqu'à l'autre bout de la terre... Et parmi ces nations tu n'auras pas de tranquillité. » (Deutéronome XXVIII, 62-65.) Avec quelle merveilleuse exactitude toutes les paroles de Dieu ne se sont-elles pas accomplies, et ne s'accomplissent-elles pas encore aujourd'hui !

Mais les paroles mêmes du Seigneur laissent une

porte ouverte à l'espérance. « Jérusalem, » dit-il, « sera foulée aux pieds par les nations, *jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.* » C'est ce qui a lieu maintenant. Mais le jour viendra où Dieu se retournera en faveur de son peuple qu'il ne saurait oublier. Les temps où les nations ont l'empire auront fini leur cours, et la prophétie de Jérémie s'accomplira : « L'Éternel m'est apparu de loin : Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'attire avec bonté. Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël... Car il y a un jour auquel les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm : Levez-vous, et nous monterons à Sion, vers l'Éternel, notre Dieu... Faites éclater la louange, et dites : Éternel, sauve ton peuple, le reste d'Israël. Voici, je les fais venir du pays du nord, et je les rassemble des extrémités de la terre... tous ensemble, une grande congrégation : ils retourneront ici. Ils viendront avec des larmes, et je les conduirai avec des supplications ; je les ferai marcher vers des torrents d'eaux par un chemin droit ; ils n'y trébucheront pas... Nations, écoutez la parole de l'Éternel, et annoncez-la aux îles éloignées, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme un berger son troupeau... Et ils viendront et exulteront avec chant de triomphe sur les hauteurs de Sion, et ils afflueront vers les biens de l'Éternel, au blé, et au mout, et à l'huile, et au fruit du menu et du gros bétail... Mon peuple sera rassasié de mes biens. » (Jérémie XXXI, 1-14.) Vous voyez, mes enfants, les merveilleuses promesses que Dieu a en réserve pour son peuple. « Il y a espoir pour la fin, » dit-il. (Verset 17.)

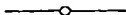
Et sur quoi l'Éternel établira-t-il ces bénédictions ? Ce sera en vertu du sang de Christ, que ces pauvres Juifs aveuglés ont versé. C'est « le sang de la nouvelle

alliance. » (Matthieu XXVI, 28.) Et voici quelle sera cette nouvelle alliance que Dieu traitera avec son peuple : « Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue... Car c'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant : Connaissez l'Éternel ; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel ; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché. » (Jérémie XXXI, 31-34.)

Voilà, mes enfants, ce que l'Éternel réserve à son peuple d'Israël qu'il n'a pas rejeté pour toujours. (Romains XI, 1, 2.) « Les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours. » (Osée III, 5.) Vous comprenez sans peine de qui parle le prophète, en disant David, leur Roi. C'est de Jésus, de Celui qu'ils ont percé, ainsi que Dieu le dit par Zacharie : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications ; et ils regarderont vers moi, Celui qu'ils ont percé. » (Zacharie XII, 10.)

En ce temps-là, « la ville sera bâtie à l'Éternel... elle ne sera plus arrachée, ni renversée, à jamais. » « Tu appelleras tes murs Salut, et tes portes Louange. » « Et le nom de la ville, dès ce jour-là, sera : L'ÉTERNEL EST LA. » (Jérémie XXXI, 38, 40 ; Ésaïe LX, 18 ; Ézéchiel XLVIII, 35.)

Voilà, mes enfants, ce qui n'a pas encore été accompli, car les Juifs sont encore dispersés, et Jérusalem est toujours foulée aux pieds par les nations. Mais toutes les paroles de Dieu auront leur réalisation : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas, » a dit le Seigneur.



Entretiens sur le premier livre de Samuel.

IX. — SAMUEL, JUGE D'ISRAËL.

(1 Samuel VII.)

LA MÈRE. — L'arche de l'Éternel était revenue au pays d'Israël. Dieu lui-même l'y avait ramenée, par sa force, sans le secours d'aucun homme. On aurait pu croire que tout Israël serait heureux d'avoir de nouveau le trône de Dieu au milieu d'eux, et que, dans leur reconnaissance, ils rapporteraient l'arche à Silo, et serviraient ce Dieu si fidèle qui n'abandonnait pas son peuple malgré ses fautes. Mais non ; ils laissèrent l'arche à Kiriath-Jéharim, continuèrent à servir des idoles et, par conséquent, demeurèrent sous la domination des Philistins.

Un long temps s'écoula ainsi ; vingt années.

SOPHIE. — Mais est-ce que Samuel ne faisait rien pour le peuple pendant ce temps ?

LA MÈRE. — Il ne nous en est rien dit, mais nous pouvons bien penser qu'il priait l'Éternel pour ce pauvre peuple. C'est Dieu qui agit enfin dans les cœurs des Israélites, de sorte qu'après ces vingt années de sommeil, d'indifférence et d'infidélité, ils se réveillèrent, et « toute la maison d'Israël se lamenta après l'Éternel. » Ils n'avaient trouvé loin de Lui, ni bonheur, ni bénédiction.

SOPHIE. — Cela me rappelle l'histoire du fils prodigue. Il revint enfin à lui-même et pensa à la maison de son père (1).

LA MÈRE. — C'est juste. Et c'est alors que Samuel reparait et vient dire aux Israélites : « Si de tout votre cœur vous retournez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, et les Ashtoreths (2), et attachez fermement vos cœurs à l'Éternel, et servez-le lui seul ; et il vous délivrera de la main des Philistins. » Remarque avec soin ces paroles du prophète, mon enfant. Retourner à l'Éternel, c'est la conversion, comme Paul le disait aux Thessaloniens : « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu (3). » Mais la conversion doit être réelle, du cœur, du cœur tout entier. Et quelle en est la preuve ? C'est qu'on abandonne le mal, le péché, et qu'on recherche le bien, c'est-à-dire Dieu. « Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux le mal de vos actions ; cessez de mal faire, apprenez à bien faire (4) ; » voilà ce qu'Ésaïe dit. Se dire converti quand il n'y a pas de changement de vie, n'est pas vrai. Ensuite, Dieu veut un cœur décidé : « Attachez fermement votre cœur à l'Éternel. » C'est ce à quoi Barnabas exhortait les nouveaux convertis à Antioche : « Il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur (5). » C'est une pauvre conversion que celle qui ne lie pas le cœur au Seigneur, de sorte qu'il devienne tout pour nous. Et enfin, le Seigneur ne veut pas un cœur partagé : « Servez-le lui seul. » Il demande que le cœur et par conséquent la vie, soit pour Lui seul. Il a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres (6). » Les Israélites avaient essayé de mêler le culte de l'Éternel à

(1) Luc XV, 17, 18. — (2) Fausses divinités féminines.

(3) 1 Thessaloniens I, 9.

(4) Ésaïe I, 16. — (5) Actes XI, 23. — (6) Luc XVI, 13.

celui des idoles ; c'était une abomination. L'Éternel ne souffre pas de partage. De même, mon enfant, le chrétien ne peut associer le monde à sa vie, qui doit être pour Dieu seul (1). » Mais, dans les paroles de Samuel, il y a une promesse. As-tu remarqué laquelle ?

SOPHIE. — Il dit : « Il vous délivrera de la main des Philistins. »

LA MÈRE. — Une fois que les Israélites s'étaient purifiés de leurs souillures, avaient abandonné le culte des idoles avec leurs fêtes, et montré en cela la réalité de leur conversion, Dieu pouvait être de nouveau en relation avec eux et les bénir. Et c'est ce qu'ils firent à la voix de Samuel : « Et les fils d'Israël ôtèrent les Baals et les Ashtoreths, et servirent l'Éternel seul. » Samuel voulut ensuite qu'il y eût un témoignage public du retour d'Israël à son Dieu, de même que, maintenant aussi, une âme convertie ne doit pas cacher ce que Dieu a fait pour elle (2). Samuel fit donc assembler tout le peuple dans un endroit nommé Mitspa, et dit : « Je prierai l'Éternel pour vous. » Les Israélites se rassemblèrent au lieu indiqué, puisèrent de l'eau et la répandirent devant l'Éternel en signe de repentance, puis ils jeûnèrent et confessèrent leur péché. Ainsi fut rétablie la relation entre l'Éternel et son peuple, et la bénédiction ne tarda pas à se montrer. Depuis ce moment, Samuel jugea, c'est-à-dire gouverna Israël.

SOPHIE. — Comment l'Éternel délivra-t-il les Israélites de la domination des Philistins ?

LA MÈRE. — D'une manière très remarquable. Les Philistins apprirent ce grand rassemblement du peu-

(1) Voyez 2 Corinthiens VI, 14-18; Jacques IV, 4.

(2) Lisez Marc V, 19; Luc VIII, 45-48.

ple à Mitspa. Ils pensèrent, sans doute, que c'était pour venir leur faire la guerre, et marchèrent les premiers en armes, leurs princes à leur tête, contre les Israélites. Ceux-ci, qui connaissaient la valeur des Philistins, eurent peur ; ils se rappelaient leurs dernières défaites. Mais ils savaient maintenant à qui s'adresser pour être secourus. Ils ne se confiaient pas en leur force, mais en Dieu, et dirent à Samuel : « Ne cesse pas de crier pour nous à l'Éternel, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. » Alors « Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier à l'Éternel en holocauste ; et Samuel cria à l'Éternel pour Israël, et l'Éternel l'exauça. »

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire pourquoi Samuel offrit cet agneau ?

LA MÈRE. — Lorsque nous nous approchons de Dieu, mon enfant, nous avons à nous souvenir que nous sommes des pécheurs, et que nous ne pouvons avoir accès auprès de Lui, qu'en vertu d'un sacrifice agréable à Dieu. Tel était l'holocauste, où l'animal était offert tout entier, en signe de dévouement complet à Dieu. Et celui qui offrait l'holocauste était agréé de Dieu à cause du sacrifice (1). Voilà pourquoi Samuel offre d'abord un holocauste. Ensuite, il pria et fut exaucé. Tu sais, n'est-ce pas, qui est pour nous l'holocauste ? Avons-nous encore à offrir des agneaux ?

SOPHIE. — Non, maman. C'est le Seigneur Jésus qui est notre holocauste, notre sacrifice, et il a été offert une fois pour toutes. Et c'est par Lui que nous approchons de Dieu (2).

LA MÈRE. — Tu as bien dit, mon enfant. C'est Lui

(1) Lévitique I, 2-4. Lisez aussi ce que dit la Parole : Genèse IV, 4 ; VIII, 20, 21.

(2) Éphésiens V, 2 ; Hébreux IX, 12 ; X, 10 ; XIII, 15.

qui nous rend agréables à Dieu, et c'est par Lui que nos prières montent à Dieu (1). L'Éternel exauça Samuel qui intercédait pour le peuple, et Dieu exauce aussi Jésus qui intercède pour nous (2), afin que nous soyons soutenus dans notre faiblesse. Au moment où Samuel s'occupait ainsi d'Israël devant l'Éternel, les Philistins s'approchèrent pour livrer bataille aux Israélites. Mais Dieu prit en mains la cause de son peuple. Comme autrefois, aux jours de Josué et de Débora (3), il combattit des cieux contre ses ennemis, fit retentir sa voix puissante, un grand tonnerre, sur les Philistins, et les mit en déroute, et les Israélites n'eurent qu'à les poursuivre et les frapper. Depuis ce jour, et durant tout le temps où Samuel jugea, les Philistins ne rentrèrent plus sur le territoire d'Israël. Les villes qu'ils avaient prises furent recouvrées, et le peuple fut en paix. Ainsi, mon enfant, Dieu accomplit sa promesse. Et quand nous aussi, nous marchons fidèlement, Dieu nous exauce, Dieu nous garde, Dieu nous délivre, et nous n'avons plus qu'à rendre grâces. C'est ce que fit Samuel. Il voulut qu'il y eût un monument public de la délivrance que Dieu avait accordée à son peuple. Il dressa une pierre à l'endroit où avait cessé la poursuite des Philistins et la nomma Ében-Ézer, ce qui veut dire *la pierre de secours*, parce que, dit-il, « l'Éternel nous a secourus jusqu'ici. » Et nous pouvons de jour en jour, chère Sophie, dresser aussi notre Ében-Ézer, et chaque soir dire avec reconnaissance : « Dieu m'a secouru jusqu'ici ; il est un Dieu fidèle ; il me gardera jusqu'au bout. »

(1) Jean XV, 16 ; XVI, 23, 24. — (2) Hébreux VII, 25 ; Romains VIII, 34. — (3) Josué X, 7-11 ; Juges IV, 15 ; V, 20-21.



Ében-Ézer.

Ében-Ézer ! O Dieu fidèle !
Je puis poursuivre mon chemin,
Abrité sous ton aile
Et ma main dans ta main.

Ében-Ézer ! Dans la détresse
Toi seul as été mon secours ;
Dans ma grande faiblesse
Tu m'as gardé toujours.

Ében-Ézer ! Quand la nuit sombre
Remplissait mon âme d'effroi,
Tu resplendis dans l'ombre
Et tu me dis : C'est moi !

Ében-Ézer ! Quand la souffrance
M'enlevait et force et vertu,
Tu parlais d'espérance
A mon cœur abattu.

Ében-Ézer ! Car, dans mes luttes
Avec un ennemi puissant,
Tu m'as gardé de chutes
Et rendu triomphant.

Ében-Ézer ! O tendre Père !
Tu m'as secouru jour par jour,
Durant ma vie entière,
Objet de ton amour.

Ainsi chaque instant dans ma voie,
A travers l'aride désert,
Je pourrai, plein de joie,
Redire Ében-Ézer !



Trop tard, ou la fête des enfants.

C'était par une belle matinée d'été. Un soleil radieux brillait au ciel, les oiseaux chantaient gaiment et les petites fleurs se montraient de toutes parts au milieu des haies. Un jeune garçon marchait aussi vite qu'il le pouvait sur la route poussiéreuse. Ses pieds nus étaient couverts de poussière et son visage rouge de chaleur. Il portait des vêtements sales et déchirés ; sa tête était nue sous l'ardent soleil, mais il ne semblait pas s'en apercevoir. Un grand chêne qui étendait au loin ses rameaux, semblait l'inviter à venir se reposer sous son ombre, mais quoique fatigué et hors d'haleine, l'enfant ne songeait qu'à poursuivre son chemin.

Pourquoi se hâtait-il ainsi, et ne s'arrêtait-il pas pour se reposer un moment ? Je vais vous le dire.

Un monsieur très riche et que je nommerai Mr A., demeurait à environ trois quarts de lieue du village où notre jeune garçon vivait. Un jour, ce monsieur avait envoyé son domestique au village pour inviter tous les enfants à venir passer le lendemain dans son beau jardin et son magnifique parc. Ils devaient arriver à dix heures du matin, et aucun d'eux ne serait admis passé dix heures et demie. Les parents devaient d'abord conduire leurs enfants à la maison de Mr A. Là, on leur donnerait à chacun un vêtement neuf complet, afin qu'ils fussent tous bien propres, ensuite ils pourraient aller s'amuser sous les arbres toute la journée, et enfin Mr A. leur promettait de leur donner un thé avant leur départ.

Le domestique fit ce que son maître lui avait dit, et invita tous les enfants. Or il y avait un garçon qui n'avait plus de parents, et qui jouait au milieu du chemin avec quelques mauvais garnements. Le domestique leur adressa son message, mais comment

pensez-vous qu'ils l'accueillirent? Vous croyez peut-être qu'ils dirent : « Merci, monsieur, nous viendrons certainement à l'heure. » Non ; ils se mirent à rire et à se moquer, en disant que cet homme leur contait des histoires, qu'ils n'étaient pas assez sots pour courir si loin pour rien, et ils continuèrent leurs jeux.

Le domestique retourna à la maison. Il avait fait son devoir et invité tous les enfants.

Le lendemain, une quantité d'enfants partirent de bonne heure pour se rendre chez M^r A., mais le garçon dont je vous ai parlé et qui se nommait Tom, dormait profondément. Il n'avait pas cru les bonnes nouvelles, et, par conséquent, ne s'était pas mis en peine de s'éveiller tôt. A la fin, il fut tiré de son sommeil en entendant quelques personnes parler avec vivacité de la belle fête que l'on donnait aux enfants. Elles avaient passé auprès du parc et vu les heureux groupes à travers les haies.

Tom s'habilla à la hâte, et quelques minutes après, il arpentait la route comme nous l'avons vu.

Bientôt il aperçut les grandes grilles qui s'ouvraient sur le parc ; il entendit les sons de la musique ; il vit flotter les drapeaux, et, de temps en temps, de joyeux éclats de rire venaient frapper ses oreilles.

Tom s'approcha de la porte, sonna, et bientôt le portier se présenta. Notre garçon savait alors parler poliment ; il dit : « Pardon, monsieur, puis-je entrer et jouer avec ces enfants ? »

— Vous arrivez trop tard, répondit le portier ; vous auriez dû être ici il y a deux heures. N'avez-vous pas entendu hier l'invitation de M^r A.

— Oui, répondit le garçon en baissant la tête et rougissant jusqu'au blanc des yeux ; mais je ne savais pas si c'était vrai.

Le portier le regarda d'un air très fâché.

— Ne pas croire la parole de mon maître, dit-il. Alors je suis sûr que vous ne méritez pas d'entrer. Lorsqu'il a été si bon que d'envoyer quelqu'un vous inviter à votre porte même, vous n'aviez rien autre à faire que de le croire et de venir chez lui.

— Peut-être que, si vous le lui demandez, il me laissera entrer maintenant, dit le garçon.

— Non, certes, répondit le portier. Il aurait été bien content de vous voir à l'heure indiquée, mais maintenant c'est TROP TARD. Et puis regardez vos habits ; ils ne sont pas faits pour entrer ici. Mon bon maître vous aurait donné un vêtement neuf, si vous étiez seulement venu quand il vous a invité. Mais c'est assez parlé. Allez-vous-en.

Pauvre Tom ! Quel désappointement ! Il se retourna encore une fois pour jeter un dernier regard sur les heureux enfants. Quelques-uns entouraient leur bienveillant ami ; d'autres se balançaient dans les branches des arbres ; d'autres encore s'amusaient à jeter du pain aux cygnes de l'étang. Tom se jeta de désespoir par terre sur un des côtés gazonnés de la route et pleura amèrement ; mais c'était TROP TARD.

(A suivre.)

« L'époux vint ; et les vierges qui étaient PRÊTES entrèrent avec lui aux noces ; et LA PORTE FUT FERMÉE. »



Il crut ce qui était écrit.

Il y a quelque temps, un chrétien, dont la femme était d'une santé délicate, quitta son pays avec elle et leur enfant pour passer quelques semaines dans les montagnes de la Suisse allemande. Il espérait qu'un changement d'air et de contrée aurait une influence salutaire sur la malade.

Un jour brûlant du mois d'août, ils étaient allés, avec un officier suisse et sa femme, faire une promenade dans un bois voisin, afin d'y trouver un peu d'ombre et de fraîcheur. Après une assez longue course, étant arrivés dans un endroit propre à prendre quelque repos, le mari fit asseoir sa femme sur un pliant, tandis que lui et les autres s'étendaient

sur la mousse. Ils avaient causé depuis quelque temps ensemble, quand tout à coup l'un d'eux remarqua que l'enfant n'était plus là. Ils l'appelèrent plusieurs fois, pensant qu'il ne pouvait être bien loin, mais ne reçurent aucune réponse.

Tous étaient remplis d'anxiété, mais surtout la pauvre mère. On appela encore, mais les voix étaient couvertes par le bruit d'un torrent qui coulait avec impétuosité sur des rochers. Ils se mirent à chercher çà et là dans toutes les directions pour trouver l'enfant, mais en vain. Alors le pauvre père tout accablé quitta sa femme, pâle d'angoisse, et s'enfonça plus avant dans la forêt, montant et descendant avec peine à travers les rochers et les arbres, s'arrêtant de temps à autre pour appeler le plus fort possible. A chaque pas le bois devenait plus sauvage et plus épais, et le chemin plus rude. La sueur décollait de son front et couvrait son corps, et ses genoux commençaient à trembler sous lui à cause des grands efforts qu'il avait faits et de l'inquiétude intense qui remplissait son cœur. Il cria à Dieu pour son enfant, mais il lui semblait que le ciel fût fermé. Une heure s'était passée en recherches inutiles ; un profond silence régnait partout ; jugeant superflu d'aller plus loin, il retourna sur ses pas, le cœur serré de douleur.

Il voulait aller chercher de l'aide ; les gens du village lui prêteraient sans doute leur concours ; il *fallait* retrouver l'enfant. Alors toutes sortes de pensées sinistres surgissaient dans son esprit. L'enfant avait-il été entraîné par le torrent ? Était-il tombé du haut d'un rocher ? Était-il vivant ou mort ? Et son cœur tremblait à la pensée de l'effet que produirait sur sa pauvre femme déjà malade, l'annonce d'un accident. Puis venait une lueur d'espoir : peut-être avait-on retrouvé l'enfant durant son ab-

sence? A cette pensée, rappelant le peu de forces qui lui restaient, il pressa le pas vers l'endroit où l'enfant avait été perdu. Mais ce n'était pas chose facile de retrouver cet endroit. Il demanda au Seigneur de le conduire, et bientôt se trouva au lieu qu'il cherchait. Mais personne n'y était. Le pliant était là, c'était tout. Où étaient donc les autres? Étaient-ils encore dans le bois, ou avaient-ils été chercher du secours au village? Ou bien avaient-ils ramené sa femme à l'hôtel? Épuisé de fatigue, il s'était laissé tomber sur le pliant. Mais qu'est-ce? Sa main a saisi un morceau de papier qui s'y trouve attaché et sur lequel sont écrits au crayon ces mots : « *Rodolphe est retrouvé ; nous sommes retournés à l'hôtel et nous vous attendons,* » avec la signature de l'officier.

Retrouvé, sauvé! En un instant, toutes ses craintes s'étaient évanouies, son anxiété avait disparu. *Il crut ce qui était écrit*, et tombant à genoux, il rendit grâces à Dieu à haute voix. Il pouvait maintenant retourner chez lui dans un parfait repos d'esprit. Il reprit le chemin de l'hôtel, relisant de temps en temps le précieux message qui lui disait que son enfant était sain et sauf, et quelques moments plus tard, il se réjouissait avec sa femme d'avoir retrouvé leur cher trésor. Dans son anxiété, la mère oubliant sa faiblesse, s'était mise à chercher avec les autres, et l'avait trouvé jouant près du torrent, dont le bruit avait étouffé leurs voix et empêché l'enfant d'entendre. Ils étaient revenus à l'hôtel, après que l'officier eut fixé au pliant l'heureux message.

Pourquoi, mon jeune lecteur, ai-je placé sous vos yeux cette simple histoire d'un enfant perdu et retrouvé? Parce que j'ai pour vous un merveilleux message venu du ciel — la bonne nouvelle concernant Jésus, le Fils de Dieu descendu ici-bas pour

chercher et sauver ce qui est perdu, ce que ma petite histoire fait bien ressortir.

Ne savez-vous pas que vous êtes un pécheur égaré, loin de Dieu, sans moyen de délivrance et de retour vers Lui, sans réponse quand la voix de votre conscience vous accuse, sans paix pour votre cœur, sans salut pour votre âme immortelle? Et alors n'est-ce pas une bonne nouvelle *pour vous* que de savoir que Dieu vous a donné son Fils pour vous sauver, afin qu'en croyant en Lui vous ayez la vie éternelle? C'est le témoignage rendu dans sa parole, dans les Saintes Écritures. Croyez-le. Croyez au Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour tous, dont le sang nous purifie de tout péché, dont l'œuvre accomplie sur la croix nous apporte le salut et la vie éternelle. *Croyez seulement* la bonne nouvelle, et vous pourrez vous écrier avec joie : « Trouvé, trouvé! Sauvé, sauvé! »

Est-ce que ce n'aurait pas été insensé de la part du père de douter que son enfant fût retrouvé ou de douter que la bonne nouvelle fût pour lui? *Les lignes écrites étaient suffisantes* pour ôter tout doute et lui donner une entière certitude. *Il les crut* sans hésiter. Il retourna à la maison sans plus une crainte, avec actions de grâce, sachant pour certain qu'il allait y retrouver son enfant.

Pourquoi donc, mon jeune lecteur, douteriez-vous que le message de Dieu soit pour vous, et ne le croiriez-vous pas? Écoutez :

« Si nous recevons le témoignage des hommes, *le témoignage de Dieu est plus grand*; car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils... Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 9-11.)

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

X. — LES FILS DE SAMUEL.

LES ISRAÉLITES DEMANDENT UN ROI.

(1 *Samuel VIII.*)

LA MÈRE. — Tu te souviens, Sophie, de la merveilleuse victoire que Dieu donna aux Israélites en réponse aux prières de Samuel. Ils furent ainsi délivrés pour un temps de ces ennemis acharnés. « La main de l'Éternel fut sur les Philistins durant tous les jours de Samuel. » Israël était aussi en paix avec les autres peuples, et goûtait ainsi des jours heureux après tant de troubles. Pendant ce temps de tranquillité, Samuel jugeait le peuple, c'est-à-dire rendait la justice. Pour cela, chaque année, il se rendait successivement à Béthel, à Guilgal et à Mitspa, puis il retournait à Rama, où était sa maison et où il bâtit un autel.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, Samuel allait-il dans ces différents endroits pour juger le peuple? N'aurait-il pas pu rester pour cela à Rama?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais chacun de ces endroits rappelait quelque bénédiction spéciale que Dieu avait accordée à son peuple, et Dieu voulait qu'il s'en souvint. Tu sais ce qui avait eu lieu à Béthel?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est là que Jacob eut ce songe si merveilleux où il vit une échelle dressée sur la terre et dont le sommet touchait aux cieux, et les anges montaient et descendaient sur elle (1).

LA MÈRE. — Cela montrait à Jacob qu'il y avait une relation établie entre l'Éternel, le Dieu fidèle, et lui-même, l'objet de ses soins. C'est là que l'Éternel

(1) Genèse XXVIII.

lui promit la possession de Canaan et la bénédiction pour sa postérité. A Béthel, les Israélites pouvaient se souvenir des promesses de Dieu. Guilgal était l'endroit où le peuple avait campé après avoir passé le Jourdain (1). C'est de là qu'il partait pour combattre et revenait après la victoire. Cela rappelait comment l'Éternel avait été avec son peuple et avait accompli ses promesses en le mettant en possession du pays. Et enfin, Mitspa rappelait la dernière victoire, l'intervention de Dieu en grâce envers son peuple qui avait péché, mais s'était humilié. N'est-ce pas que ces endroits étaient bien choisis, pour faire souvenir le peuple de tout ce que l'Éternel était et avait fait pour eux ?

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Mais d'où vient que Samuel bâtit un autel à Rama ? N'y avait-il pas toujours l'autel à Silo devant le tabernacle ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant, mais par suite des péchés d'Israël, tout était en désordre. L'arche n'était pas à sa place dans le sanctuaire, et Dieu n'avait pas dit qu'on l'y replaçât. Il fallait attendre un autre moment. Tout dépendait de Samuel qui soutenait le peuple, en marchant par la foi devant Dieu. Il était à la fois le prophète, le sacrificateur et celui qui gouvernait, et était ainsi comme un type du Seigneur. Mais Samuel vieillissait et aurait aimé à être remplacé dans sa charge. Qu'aurait-il dû faire ? S'adresser à Dieu, n'est-ce pas, comme il l'avait fait si souvent. Mais l'homme le plus excellent manque, et au lieu de s'attendre à Dieu, il agit selon sa propre pensée, et « établit ses deux fils pour juges sur Israël. » Samuel cédait, sans doute, en cela à son cœur paternel. Il les avait peut-être très bien élevés, et peut-être aussi avaient-

(1) Josué V.

ils été des fils soumis ? Il pouvait donc penser que c'était un bon choix ; mais ce n'était pas le choix de Dieu qui seul lit dans les cœurs. Et puis, être fils de Samuel ne leur donnait pas la foi de Samuel. Et c'est la foi qui seule nous fait marcher dans le chemin de Dieu. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que, dans leur nouvelle position, l'amour de l'argent se développa dans leur cœur, et, au lieu de rendre la justice équitablement, ils favorisaient ceux qui leur faisaient des présents quand bien même leur cause n'était pas juste. « Les fils de Samuel ne marchaient pas dans ses voies ; mais ils se détournèrent après le gain déshonnête et prenaient des présents, et faisaient fléchir le jugement. »

SOPHIE. — C'était bien mal, maman. Mais Samuel ne le savait-il pas ?

LA MÈRE. — Ils n'étaient pas sous ses yeux. Ils demeuraient loin de leur père, à Béersheba, où Abraham et Isaac avaient séjourné. Comme cela aurait dû leur rappeler la piété, la droiture et la fidélité de ces anciens patriarches qui, eux, ne couraient pas après le gain (1) ! Mais ni l'exemple de leur père, ni le souvenir de leurs ancêtres, n'agissaient sur leurs cœurs. Sans doute, les fils de Samuel n'en vinrent là que peu à peu. Mais si nous ne veillons pas sur les penchants de nos cœurs et ne les réprimons pas, ils nous entraînent toujours plus loin dans le mal.

SOPHIE. — Mais est-ce que ceux envers qui les fils de Samuel agissaient injustement ne se plaignaient pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, et le mécontentement contre eux devint partout très grand, de sorte que

(1) Voyez dans Genèse XIII et XIV, la manière de faire d'Abraham envers Lot et le roi de Sodome.

tous les anciens d'Israël s'assemblèrent et vinrent vers Samuel, à Rama, et lui dirent : « Voici, tu es vieux, et les fils ne marchent pas dans tes voies. » Jusqu'à là c'était bien, mais qu'auraient-ils dû dire ensuite ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'ils auraient dû demander à Samuel ce qu'il fallait faire, puisqu'il était prophète, et qu'il aurait consulté Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Au lieu de cela, ils expriment leur propre volonté, sans s'inquiéter de la pensée de Dieu, ni de Samuel, et disent : « Établis sur nous un roi pour nous juger comme toutes les nations. »

SOPHIE. — Est-ce que Samuel obéit à leur demande ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Samuel ne pouvait pas obéir à une parole d'homme. Il voulait obéir à Dieu seulement, et la conduite des Israélites l'affligea beaucoup. « La chose fut mauvaise aux yeux de Samuel qu'ils eussent dit : Donne-nous un roi pour nous juger. » Mais Samuel avait une grande ressource dans ses peines, comme dans les dangers et les difficultés. « Il pria l'Éternel. » Et il nous donne ainsi un bel exemple de ce que plus tard l'apôtre Paul exhortait les chrétiens à faire : « En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu (1). » Et l'Éternel répondit à la prière de son serviteur et le consola. Il lui dit : « Écoute la voix du peuple en ce qu'ils disent. Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais c'est moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne pas sur eux. » En rejetant le prophète serviteur de Dieu, ils rejetaient l'Éternel lui-même (2). Ils aimèrent mieux avoir à faire à un homme comme eux, que de

(1) Philippiens IV, 6.

(2) Voyez Luc X, 16. Combien c'est une chose solennelle de rejeter et de ne pas écouter les serviteurs du Seigneur. C'est le rejeter lui-même.

dépendre d'un Dieu saint, dont ils oubliaient les soins, la patience et la tendre bonté. C'était un acte de révolte, tout comme de tomber dans l'idolâtrie. Aussi Dieu ajoute-t-il : « Selon toutes les actions qu'ils ont commises depuis le jour où je les ai fait monter d'Égypte, jusqu'à ce jour, en ce qu'ils m'ont abandonné et ont servi d'autres dieux : ainsi ils font aussi à ton égard. » Tu vois comme Dieu blâmait leur démarche et en était affligé. Mais Dieu avertit toujours l'homme ; il nous montre quelles seront les conséquences de notre conduite, si nous agissons contrairement à ses pensées. Il dit donc à Samuel : « Écoute leur voix ; seulement tu leur rendras clairement témoignage, et tu leur annonceras le régime du roi qui régnera sur eux. » Et c'est ce que fit Samuel. Il dit au peuple : « Le roi que vous désirez prendra vos fils pour être ses serviteurs et ses soldats, et pour labourer ses champs ; et il prendra vos filles pour servantes. Il prendra les meilleurs de vos champs, de vos arbres et de vos vignes ; il prendra vos serviteurs, vos servantes et vos ânes, et dimera votre menu bétail, et vous serez ses serviteurs. » C'est comme s'il leur avait dit : Vous ne voulez pas pour vous gouverner de la main miséricordieuse de Dieu qui a égard à la faiblesse, et qui a tout réglé dans sa Parole, afin que vous ne soyez pas accablés ; eh bien, vous aurez pour dominer sur vous la lourde main d'un homme qui ne s'inquiétera pas si vous êtes ou non trop chargés (1), et qui ne pensera qu'à lui-même. Et l'Éternel ajouta : « En ce jour-là, vous crierez à cause de votre roi que vous vous serez choisi ; mais l'Éternel ne vous exaucera pas, en ce jour-là. »

SOPHIE. — C'était bien bon à Dieu de les avertir ainsi.

(1) Lisez à l'appui de cela 1 Rois XII, 4.

LA MÈRE. — Oui, et qu'auraient-ils dû faire ? Écouter cet avertissement, n'est-ce pas, s'humilier et demander à Dieu de les conduire comme il Lui conviendrait. Combien nous serions heureux si nous suivions toujours cette parole de Salomon : « Mon fils, ne méprise pas l'instruction de l'Éternel (1). » Les Israélites n'écoutèrent pas la voix de Samuel qui était celle de Dieu, et répondirent avec obstination : « Non, mais il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme toutes les nations. » C'était bien mal à eux, car Dieu les avait pris du milieu des nations et les en avait séparés pour qu'ils fussent à Lui, « le peuple de sa possession, » « un peuple qui Lui appartient en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre (2). » Et ils méconnaissaient ce grand privilège et voulaient être comme les autres nations. Tu vois combien leur péché était grand. Eh bien, le chrétien n'agit pas mieux qu'eux, quand il se conforme aux mœurs, au langage, aux coutumes du monde (3).

SOPHIE. — Qu'est-ce que Dieu dit à Samuel, après que le peuple eut ainsi manifesté sa mauvaise volonté ?

LA MÈRE. — Il les laissa suivre leur propre chemin et dit à Samuel : « Écoute leur voix et établis sur eux un roi. » C'est à cela que se rapportent ces paroles du prophète Osée : « Je l'ai donné un roi dans ma colère (4). » Les pauvres Israélites devaient faire la triste expérience que ce n'était pas d'avoir un roi qui les rendrait plus heureux. Il n'y a de bonheur, mon enfant, que dans une volonté humblement soumise à Dieu. Nous verrons une autre fois quel fut le premier roi que Dieu donna à son peuple.

(1) Proverbes III, 11. — (2) Deutéronome IV, 20 ; VII, 6.

(3) Lisez Romains XII, 2. — (4) Osée XIII, 11.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'APÔTRE JACQUES.

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que l'Assemblée avait commencé à Jérusalem, et qu'elle se composa d'abord uniquement de Juifs convertis au Seigneur Jésus. Ces croyants d'entre les Juifs étaient restés attachés au temple et aux cérémonies de la loi. (Actes XXI, 20.) Ils n'avaient pas compris que Christ étant venu, cet ancien ordre de choses devait disparaître, comme n'étant que l'ombre de tout ce que Christ apportait. (Hébreux X, 1.) La destruction de Jérusalem et du temple vint briser ces liens qui les retenaient encore attachés au judaïsme, mais auparavant, dans sa tendre bonté, le Seigneur leur avait adressé, par le moyen de l'apôtre Paul, une lettre, l'épître aux Hébreux, où il leur montrait Christ dans le ciel, le Fils de Dieu, remplaçant d'une manière infiniment excellente, tout ce que la loi donnait. Nous apprenons, dans cette belle épître, qu'Il est la victime parfaite offerte une fois pour toutes pour ôter nos péchés ; Il est le grand souverain sacrificateur paraissant pour nous dans le ciel devant Dieu et intercédant pour nous ; Il nous ouvre, par son sang, l'accès du sanctuaire céleste où Il est entré comme notre précurseur ; le ciel est ainsi la patrie vers laquelle nous marchons, les yeux fixés sur Jésus, le grand capitaine de notre salut qui a vaincu nos ennemis et nous a montré le chemin. Tout cela ne vaut-il pas mieux qu'un temple, un culte et des cérémonies terrestres ? Tandis que tout ce qui est terrestre passe et prend fin, « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » Aussi l'apôtre termine-t-il en exhortant les croyants hé-

breux, et nous aussi, à sortir « vers Jésus hors du camp, portant son opprobre : car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir. » (Hébreux XIII, 8, 13, 14.) En est-il ainsi de vous, jeunes amis ? Vos cœurs ont-ils trouvé tout en Christ et se sont-ils attachés à Lui seul ? Les croyants hébreux ayant ainsi reçu ces divines assurances et ces précieuses consolations, pouvaient abandonner sans regret ce qui n'était que passager et allait être détruit, et saisir un royaume qui ne peut être ébranlé. Ils avaient une espérance céleste de biens éternels. Ainsi, après la destruction de Jérusalem, les assemblées composées de chrétiens juifs, perdirent leur caractère mélangé, et il n'y eut plus extérieurement « ni Juifs, ni Grecs. »

Mais si, par la grâce de Dieu, les chrétiens avaient trouvé une abondante consolation dans la certitude des bénédictions célestes, les malheureux Juifs n'en avaient aucune. Ils ne pouvaient renoncer à une ville et à une terre qui leur étaient si chères. Attendant toujours un Messie libérateur et conquérant, ils se rallièrent encore une fois et tentèrent de rebâtir Jérusalem. Pour les empêcher de reconstituer leur nationalité, l'empereur Adrien voulut élever dans cette ville un temple à Jupiter. Alors éclata une terrible insurrection des Juifs, sous la conduite du faux prophète Barcochébas, qui prétendait être l'étoile annoncée par Balaam. (Nombres XXIV, 17.) La révolte fut étouffée dans le sang. Près de 600,000 Juifs périrent. Adrien établit à Jérusalem une colonie romaine et donna à la ville le nom d'Ælia Capitolina. Il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'y entrer, et même de la contempler de loin. Ce fut la fin de la nation juive dans sa terre. Ils subsistent toujours, un peuple à part, mais dispersés.

Plus tard, un empereur romain, nommé Julien

l'Apostat, parce qu'il avait été chrétien au moins de nom, et qu'il avait renoncé au christianisme pour embrasser le paganisme, plein de haine contre Christ et les chrétiens, voulut faire mentir les prophéties et les paroles de Dieu en rétablissant Jérusalem et le temple. Il adressa un appel aux Juifs, les invitant à venir concourir à cette œuvre. Dieu arrêta cette entreprise impie. On raconte que des tourbillons de feu s'élançant de la terre, empêchèrent les ouvriers d'accomplir leur travail. Rien ne peut annuler la parole de Dieu.

Avant de continuer notre histoire de l'Assemblée, je vous dirai quelques mots, chers jeunes amis, sur les apôtres Jacques et Jean. Nous avons déjà parlé de Pierre et de Paul, et ce que nous savons des autres apôtres, en dehors de ce que dit la Parole, est trop incertain pour être mentionné.

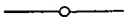
L'apôtre Jacques sur lequel je désire vous donner quelques détails, n'est pas le frère de Jean. Celui-ci, vous vous le rappelez, avait été mis à mort par le roi Hérode. (Actes XII.) Mais l'autre Jacques, fils d'Alphée, était aussi au nombre des apôtres choisis par le Seigneur. Nous le trouvons mentionné aux chapitres XV et XXI des Actes et dans l'épître de Paul aux Galates (chapitre II). Dans ces différents endroits, nous le voyons occuper une place éminente dans l'assemblée de Jérusalem. Avec Pierre et Jean, il était considéré comme une colonne, c'est-à-dire le soutien de l'assemblée. (Galates II, 9.) Comme les autres, il était resté attaché aux cérémonies de la loi judaïque ; mais il avait un cœur large et, dirigé par l'Esprit Saint, c'est lui qui le premier donna l'avis de ne pas obliger les chrétiens d'entre les nations à observer la loi. C'était un homme humble ; nous le voyons dans la salutation qui est au commencement de l'épître qu'il écrivit aux douze tribus

d'Israël dans la dispersion. Bien qu'il fût parent du Seigneur selon la chair (Galates I, 19) et apôtre, il prend seulement le titre « d'esclave de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. » Il savait que si Dieu résiste aux orgueilleux, il donne la grâce aux humbles. » (Jacques I, 1, et IV, 6.) En même temps, il était d'une piété très grande et marchait dans la sainteté et la justice devant Dieu, de sorte qu'on l'avait surnommé le Juste. On voit dans son épître comment il exhorte les chrétiens à montrer la réalité de leur foi par leurs œuvres, en étant patients dans la souffrance, en ne faisant pas acception de personnes, en veillant sur leurs paroles, en ayant une vraie sagesse, pure, paisible, pleine de miséricorde et de bons fruits, en fuyant les convoitises du monde et en vivant dans la dépendance de Dieu et dans la prière persévérante, en attendant la venue du Seigneur.

Ce qu'il disait, il le pratiquait. Aussi tous, chrétiens et Juifs, avaient pour lui un profond respect, et bien des âmes étaient gagnées à Christ par ses exhortations appuyées par la sainteté de sa vie. Cela excita au plus haut point la jalousie et la haine des scribes et des pharisiens, comme ç'avait été le cas pour son Maître, le Seigneur Jésus. Voyant qu'un si grand nombre de personnes étaient amenées par lui à reconnaître Jésus comme Seigneur et Christ, ils résolurent de le faire périr.

Pour accomplir leur dessein, ils vinrent le trouver et lui dirent : « Nous te prions d'arrêter le peuple, car tous vont après Jésus, comme s'il était le Christ. Parle-lui, afin qu'il ne s'égaré pas. Dis à tous ceux qui viennent à la fête de Pâque ce qui concerne Jésus. » Jacques consentit à leur désir, et ils le conduisirent sur le faite du temple, afin que tous pussent l'entendre. Alors ils lui dirent : « O juste, aux paroles duquel nous devons prêter l'oreille, dis-nous quelle est la

doctrine de Jésus. » Il répondit : « Pourquoi me demandez-vous ce qui concerne le Fils de l'homme ? Il est assis dans le ciel à la droite de la puissance, et doit en revenir sur les nuées. » Plusieurs dans la foule furent convaincus et glorifièrent Dieu en s'écriant : « Hosanna au fils de David ! » Mais les ennemis de Jacques, remplis de fureur, précipitèrent le serviteur de Dieu du haut du temple, et, comme il vivait encore, ils le lapidèrent, tandis que, suivant l'exemple de son divin Maître, il priait pour eux. C'était vers l'an 66. L'historien Josèphe regarde la destruction de Jérusalem comme un châtement infligé aux Juifs à cause du meurtre de celui qu'il appelle un homme très juste.



Trop tard, ou la fête des enfants.

(Suite et fin de la page 120.)

Nous avons laissé le pauvre Tom se désolant de n'avoir pu entrer et se joindre à la fête. Après quelque temps, il entendit sonner du cor, et vit tous les enfants se rassembler autour de M^r A., qui voulait leur adresser quelques paroles. Comme il était tout près de la haie, ils n'étaient pas loin de lui, et il pouvait entendre presque tout ce que le bon monsieur disait.

— Enfants, commença-t-il, j'aimerais savoir si vous vous êtes bien amusés aujourd'hui ?

— Oui, oui ; merci, monsieur ! crièrent toutes les voix.

— A quelle heure êtes-vous arrivés ici ?

— A dix heures, monsieur.

— Était-ce l'heure à laquelle je vous avais invités ?

— Oui, monsieur.

— Et si vous étiez arrivés à onze heures, auriez-vous été reçus ?

— Non, monsieur ; ç'aurait été trop tard.

— Supposons que je vous adresse une autre invitation pour aller dans un endroit bien plus beau que celui-ci, et que je vous dise exactement quand il faut y aller, iriez-vous ?

— Oui, oui, monsieur ! s'écrièrent-ils tous d'une même voix.

— Eh bien, écoutez. Il y a quelqu'un qui vit dans ce beau pays que l'on nomme le ciel. Il a envoyé aux enfants sur la terre une invitation à venir passer là, avec Lui, un long, long temps, un temps qui n'aura pas de fin. Il les voit ici sur la terre souvent malheureux, souvent méchants, ne se souciant que peu de Lui, et cependant il les aime et voudrait les avoir pour toujours heureux auprès de Lui. Dites-moi, suis-je venu vous inviter moi-même ?

— Non, monsieur ; vous avez envoyé votre domestique.

— Eh bien, aujourd'hui le Seigneur Jésus m'a envoyé vers vous avec un message. C'est ce que je viens de vous dire. Il vous invite à venir au ciel auprès de Lui. Comment traiterez-vous son invitation ? Vous en irez-vous sans y penser davantage ? Retourneriez-vous à vos jeux ou à votre travail en ne faisant pas de cas de sa bonté ? Ou bien, voulez-vous le remercier de tout votre cœur, croire les bonnes nouvelles, et attendre le jour où vous serez heureux avec Jésus ?

Un bon nombre levèrent leurs mains pour montrer qu'ils aimeraient aller dans cette belle contrée d'en haut.

Mr A. leur sourit avec bienveillance et leur dit :
« Plusieurs disent qu'ils seraient bien aises d'aller

au ciel, mais très peu écoutent et font ce que Dieu dit quant au moyen d'y arriver.

» Eh bien, écoutez très attentivement le message de Dieu que je placerai devant vous, et essayez de vous rappeler trois ou quatre choses qui s'y rapportent.

» *Premièrement*, il s'adresse à tous. Dieu invite tous les enfants, même les plus petits, car

Nul enfant n'est trop petit
Pour la route étroite.

Il invite aussi tous les hommes et toutes les femmes. N'importe s'ils ont été très méchants, s'ils sont blancs ou noirs; Dieu dit : « QUE CELUI QUI VEUT, VIENNE. »

» *Secondement*, il n'y a rien à payer. Il y avait bien quelque chose à payer, mais je vais vous montrer comment quelqu'un a payé pour vous. Je ne vous ai rien demandé pour venir aujourd'hui, parce que je savais que vous n'aviez pas d'argent. Dieu ne vous demande pas non plus de lui donner quelque chose; au contraire, il veut tout vous donner. Est-ce que je vous ai fait un cadeau aujourd'hui ? »

— Oui, monsieur, vous nous avez donné à tous des vêtements neufs.

— Est-ce que mon portier vous aurait laissé entrer dans mon parc, si vous aviez eu vos vieux habits ?

— Non, monsieur.

— De même, les portes de perle de la sainte cité ne s'ouvriront pour personne, enfant, homme ou femme, qui ne sera pas parfaitement pur, sans la moindre tache de péché. Mais vous ai-je demandé d'essayer de raccommoder ou de nettoyer vos vieux habits avant de venir ?

— Non, monsieur, dirent les enfants. Vous nous

avez dit de venir comme nous étions, et que vous nous donneriez des habits neufs.

— C'est vrai. Eh bien, quand Dieu vous invite, il ne vous dit pas d'attendre jusqu'à ce que vous soyez meilleurs ; vous n'avez pas à essayer de corriger votre conduite *avant* de venir à Jésus. Il faut venir tels que vous êtes, avec tous vos péchés, toutes vos mauvaises pensées, tous vos méchants sentiments, parce que si vous attendiez d'être meilleurs, vous ne viendriez jamais. Si vous venez à Jésus, reconnaissant que vous êtes des pécheurs perdus et ne méritant que l'enfer, Lui qui est mort pour vous sur la croix, ne vous mettra pas dehors. Oh ! non ; mais il vous recevra dans ses bras et vous revêtira d'un beau et riche vêtement. Il vous enlèvera tous vos misérables haillons, c'est-à-dire toutes les mauvaises choses que vous avez faites, toutes les bonnes que vous essayiez de faire avant de venir à Lui, et vous revêtira de justice et de sainteté pour que vous soyez propres pour le ciel.

En dernier lieu, ne tardez pas à venir à Jésus. Dieu vous invite à venir AUJOURD'HUI. J'ai appris qu'un jeune garçon nommé Tom, n'a pas voulu croire hier à mon invitation. Il s'en est moqué et a dit que ce n'était pas vrai. Aujourd'hui, il est venu frapper à la porte pour essayer d'entrer, mais c'était trop tard. Je ne puis pas manquer à ma parole, bien que j'en sois très fâché pour lui. Il y a beaucoup de garçons et de filles qui lui ressemblent. Ils entendent de temps en temps le message de Dieu et n'en tiennent pas compte. Ils pensent à d'autres choses, et ne croient pas Dieu dans leurs cœurs. Ces enfants demanderont un jour grâce, ils crieront à Dieu pour qu'il les entende, mais ce sera TROP TARD. La porte de l'amour et de la miséricorde sera close pour toujours, et une misère éternelle sera leur partage.

Dieu dit, en parlant de ce jour : « Ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas ; ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront point ! » Encore une fois donc, avant que vous retourniez à vos jeux, je veux vous dire que Jésus vous aime, et qu'il a donné sa précieuse vie pour vous sauver : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » Moi, je ne vous aime pas comme Lui. Ce jour où j'ai voulu vous procurer un plaisir aura bientôt passé ; mais Jésus s'est donné lui-même pour vous, et Lui seul peut vous faire entrer dans cette heureuse terre où il y a des plaisirs pour jamais. Pour cela, il vous faut croire en Lui, le prendre dans votre cœur pour votre Sauveur. Maintenant chantons un ou deux versets de cantique.

Et tous les enfants, à l'ombre des grands arbres, chantèrent :

Cité d'or, ô ville sainte !
 Qui foulera tes parvis ?
 Qui dans ta céleste enceinte,
 Près de Dieu peut être admis ?

Le pécheur, de ses souillures
 Dans le sang de Christ lavé,
 Seul franchit les portes pures :
 Il est saint, il est sauvé.

Et aussi :

Viens à Jésus, il t'appelle,
 Il t'appelle aujourd'hui !
 Trop longtemps tu fus rebelle :
 Aujourd'hui viens à Lui !

Tom avait tout entendu. Il se releva lentement et retourna à la maison. Il se sentait plus heureux qu'une heure auparavant. Il avait entendu quelque

chose de l'amour de Jésus, et il se disait à lui-même : « J'ai perdu la fête des enfants aujourd'hui, mais je ne veux pas arriver trop tard à la fête de là-haut. »

Chers enfants qui lisez ce récit, n'attendez pas qu'il soit trop tard. Jésus vous invite à venir à Lui aujourd'hui même. Il est mort pour vous sur la croix, et maintenant, il est assis à la droite de Dieu, Prince et Sauveur, prêt à donner le pardon à quiconque vient à Lui avec foi. Il ne restera pas toujours là. Il va revenir prendre avec Lui ceux qui croient en Lui, et les conduira dans le ciel, où ils seront heureux pour toujours. Mais que deviendront ceux qui auront méprisé son invitation ? Ils seront jetés dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Je me rends, ô Seigneur, à ta douce parole,
 Qui m'invite à venir à Toi.
 Je veux laisser un monde et trompeur et frivole :
 Que pourrait-il faire pour moi.

Mais Toi, mon cher Sauveur, Toi, tu donnas ta vie,
 Pour racheter ton pauvre agneau ;
 Et tu veux le conduire en ta grâce infinie
 Au pur et céleste ruisseau.

Le ruisseau du bonheur découlant de ton trône,
 Bonheur que rien ne peut tarir.
 Ici-bas paix profonde, et là-haut la couronne ;
 Près de Toi qui peut les ravir ?



La persévérance couronnée.

J'ai connu, il y a environ trente ans, une femme chrétienne veuve, qui demeurait dans un grand village au pied du Jura. Son histoire, sans rien présenter de grand selon le monde, est un des nombreux exemples de la grâce de Dieu, qui agit d'une manière si merveilleuse dans les plus petits, et se sert d'eux pour accomplir ses desseins d'amour envers les âmes des pécheurs. (1 Corinthiens I, 27, 28 ; Matthieu XI, 25.)

Étant enfant, elle semble n'avoir eu qu'une intelligence très médiocre. Elle avait à peine pu apprendre à lire et n'avait jamais été capable de réciter quelque chose par cœur. Au sortir de l'école, elle entra en service, et se montrant propre et active, elle fut fort appréciée par ses maîtres.

Quelques années plus tard, elle épousa un agri-

culteur de son village natal. Les deux jeunes époux s'y fixèrent et entreprirent une ferme. Jusqu'alors cette femme n'avait eu aucune disposition sérieuse à l'égard des choses de Dieu. Elle ne pensait pas plus à Lui que s'il n'existait pas et qu'elle n'eût pas une âme immortelle. Elle ne vivait que pour les choses de la terre, comme les bêtes qui périssent. (Psaume XLIX, 20.) Mais si elle ne se souciait pas de Dieu, Lui pensait à elle.

Plusieurs années après son mariage, une de ses parentes l'invita à venir entendre une prédication de l'évangile. Cette demande lui causa un vif ennui. Depuis longtemps elle, ni son mari, n'allaient plus, comme on dit, « ni à sermon, ni à prêche. » Mais comme sa parente, qui était une chrétienne décidée, avait été bonne pour eux en bien des occasions, elle n'osa pas refuser.

Le prédicateur parla avec une grande puissance sur le jugement des morts devant le grand trône blanc (Apocalypse XX, 11-15), et avertit solennellement les âmes inconverties du danger terrible qu'elles couraient en restant dans l'indifférence et l'insouciance à l'égard de leur avenir éternel. Puis il leur présenta Jésus comme l'unique moyen de salut, et leur parla du sacrifice de ce précieux Sauveur, offert sur la croix pour ôter les péchés de ceux qui croient en Lui. Dans ce moment, Dieu agit avec puissance dans le cœur de cette pauvre fermière, et rendit efficace sa bonne parole. Elle me disait un jour : « Il me semblait que, d'un bout à l'autre, la prédication avait été faite tout exprès pour moi. »

Durant plusieurs jours, elle se sentit très malheureuse. L'œuvre de la repentance s'accomplissait en elle; mais enfin Dieu lui accorda de pouvoir s'approprier par la foi les résultats précieux des souf-

frances et de la mort de Christ. Elle saisit le pardon ; « la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce ; » elle comprit qu'étant justifiée par la foi en Lui, elle avait la paix avec Dieu.

Depuis ce moment, elle fut une tout autre personne. Autant elle avait été une femme ne vivant que pour les choses de la terre, autant elle fut une servante dévouée du Seigneur. Au commencement, elle fit l'expérience de cette parole de l'apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés. » (2 Timothée III, 12.) Elle eut surtout beaucoup à souffrir de la part de son mari et de la mère de celui-ci qui vivait avec eux. Mais elle supporta tout avec patience, jusqu'à être traînée par les cheveux sur le pavé du corridor.

Mais Dieu intervint dans sa grâce. Deux ans après sa conversion, son mari tomba gravement malade. Durant plusieurs mois, il souffrit cruellement. Elle le soigna avec tout le dévouement et la douceur qu'une femme chrétienne peut montrer, et Dieu bénit le témoignage de sa servante. Comme le Seigneur avait converti Saul le persécuteur sur le chemin de Damas, ainsi il amena aussi à Lui cet homme violent qui s'endormit en paix dans la foi au Fils de Dieu, après avoir rendu un beau témoignage à la grâce de Dieu.

Après cet événement, la fermière se défit de son train de campagne, et loua une chambre où elle gagnait son pain en fabriquant des *brostous*(1) pour le monde. Étant libre, elle se sentit pressée de visiter les malades, et le Seigneur lui ouvrit les portes. Bientôt à trois lieues à la ronde, elle connut tous les malades et eut accès partout. Grand était l'étonnement de ceux qui l'avaient connue jeune, quand

(1) Sorte de gilets tricotés en laine.

elle savait à peine lire. Maintenant elle lisait couramment, connaissait la Bible d'un bout à l'autre et en citait les passages à propos. D'où lui venait cette intelligence ? La réponse, mes jeunes amis, se trouve dans cette parole du psalmiste : « L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples. » (Psaume CXIX, 130.) Le Seigneur fut avec son humble servante. Durant près de vingt années, elle fut un instrument dont il se servit pour amener beaucoup d'âmes à la connaissance du salut, tout en demeurant dans la modeste place que la parole de Dieu assigne à la femme.

Son activité ne se bornait pas à visiter les malades. Le village où elle demeurait, et dont les habitants étaient en ce temps-là grossiers et peu cultivés, était souvent visité par le Seigneur dans la personne de ses serviteurs qu'il y envoyait annoncer la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. C'était alors notre ancienne fermière qui allait faire les invitations dans le village et les environs, entrant dans toutes les maisons, se rendant jusque dans la baraque du bûcheron, et pressant les gens de venir, car elle avait lu dans la Bible que : « Notre Dieu Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité. » (1 Timothée II, 4.) Elle obéissait ainsi, dans sa mesure, à cette parole du Maître : « Contrains-les d'entrer. » (Luc XIV, 23.) Avec quel zèle et quelle persévérance elle accomplissait ce service, l'exemple suivant nous le dira.

Un jour qu'elle faisait ainsi sa tournée pour annoncer une réunion qui devait avoir lieu, elle entra dans une maison habitée par une famille composée de trois frères et trois sœurs, dont les parents étaient morts depuis plusieurs années. Ces six personnes étaient inconverties et même mondaines. Après les avoir invitées cordialement à venir à la

réunion d'évangélisation convoquée pour le soir, elle ajouta amicalement :

— Vous allez donc tous venir, n'est-ce pas ?

— *On* tâchera, lui répondit une des filles.

— Il ne vous faut pas toujours dire ainsi et ne pas venir, dit notre amie. Voilà dix-huit fois que je suis venue pour vous inviter et vous n'avez pas encore répondu à mon invitation.

— Ah ! vous avez compté le nombre de fois que vous êtes venue, demanda la fille tout étonnée.

— Oui, je les ai comptées, et pas moi seule ; le Seigneur les a comptées aussi, et si vous demeurez ainsi dans l'indifférence, vous verrez devant le grand trône blanc, quand Dieu jugera ceux qui n'ont pas voulu de lui, quel sera votre terrible sort. Alors les livres dans lesquels se trouve écrit tout ce que nous faisons et pensons, seront ouverts, et chacun sera jugé selon ses œuvres, selon ce qui sera écrit dans les livres. Ah ! mes pauvres filles, ce sera bien affreux ; pensez-y.

Cet avertissement de l'humble servante du Seigneur fut béni et sa persévérance couronnée. Les trois sœurs vinrent écouter l'évangile. Deux d'entre elle furent converties ; la troisième n'entra que plus tard dans le chemin de la foi, mais de ce jour-là data le commencement de l'œuvre de Dieu en elle. D'autres membres de cette famille, qui depuis s'augmenta par des mariages, furent aussi amenés au Sauveur. J'en connais autant aujourd'hui qu'il y avait d'âmes dans l'arche de Noé.

Quant à l'humble messagère, depuis plusieurs années déjà, elle se repose auprès de son Sauveur dont elle aimait tant à faire connaître l'amour envers les pauvres pécheurs.

Cher jeune lecteur, où en êtes-vous quant au salut de votre âme ? Quel effet produit sur vous la pensée

de la scène solennelle qui se passera devant le grand trône blanc? Rappelez-vous que tous ceux qui y paraîtront seront jetés dans l'étang de feu et de soufre. Comment échapper? En croyant au Seigneur Jésus. Celui qui croit ne viendra pas en jugement : il est passé de la mort à la vie. (Jean V, 24.)

N'avez-vous pas souvent été invité à venir au Sauveur? Peut-être plus de dix-huit fois dans les pages même de ce petit journal. Mais le nombre de fois n'importe pas. Aujourd'hui encore, vous êtes invité; demain sera peut-être trop tard, car c'est aujourd'hui le jour du salut. Et « comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut? »

Et vous, cher jeune ami ou chère jeune amie, qui avez le bonheur d'appartenir au Sauveur, cette humble femme ne vous donne-t-elle pas un exemple à suivre? Elle avait à cœur le salut des pauvres pécheurs et la gloire de Christ, et si elle ne pouvait pas prêcher, elle pouvait au moins inviter les âmes à venir écouter la bonne parole de Dieu qu'elle aimait tant. Ne pouvez-vous faire comme elle? De l'abondance du cœur, la bouche parle. Les pauvres bergers ravis d'avoir trouvé le Sauveur, en parlaient à tous ceux qu'ils rencontraient. Oh! puissent nos cœurs être remplis de l'amour de Christ!

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ.

Jean, « le disciple que Jésus aimait, » survécut à tous les autres apôtres. Le Seigneur aime tous ceux qui sont à Lui (1), mes enfants, mais il honorait Jean

(1) Jean XIII, 1.

d'une affection spéciale qui était pour ce dernier son plus beau titre de gloire et pour son cœur le bien le plus précieux. Aussi, dans son évangile, aime-t-il à se désigner ainsi. Jésus lui donna de son amour un gage bien touchant. C'est à lui que, sur la croix et devant ensuite quitter la terre, il confia sa mère. Marie était au pied de la croix, l'âme saisie de douleur en voyant les souffrances de son Fils rejeté par Israël (1) ; à côté d'elle se tenait « le disciple que Jésus aimait, » que son amour pour son divin Maître avait ramené sur cette scène de douleur. Et Jésus dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils, » et au disciple : « Voilà ta mère. » Héritage précieux pour Jean, n'est-ce pas ? Et quelle délicatesse d'affection pour sa mère ! Le Seigneur savait que ce qui la consolerait le mieux, serait d'être avec celui qu'il aimait. « Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » On ignore combien de temps Marie vécut encore sur la terre, entourée des soins de Jean. Elle est nommée pour la dernière fois dans le premier chapitre du livre des Actes.

Quant à Jean, Paul le mentionne comme étant encore à Jérusalem vers l'an 50 (2). Plus tard, nous dit un ancien auteur chrétien, Irénée, qui, dans sa jeunesse, avait connu des personnes qui avaient vécu avec Jean, l'apôtre se fixa à Éphèse d'où il visitait les assemblées voisines.

Jean parvint à un âge très avancé ; il mourut dans sa centième année. Cette longue vie faisait penser à ses amis qu'il ne verrait pas la mort, mais resterait jusqu'au retour de Jésus, se fondant sur les paroles

(1) « Et même une épée transpercera ta propre âme, » avait dit Siméon à Marie, lorsqu'il tenait le petit enfant entre ses bras.

(2) Galates II, 9.

du Seigneur à Pierre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » L'apôtre ajoute : « Cette parole se répandit parmi les frères, que ce disciple-là ne mourrait pas, » mais il corrige cette pensée en disant : « Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas (1). » Il mourut en effet à Éphèse, mais durant sa longue carrière il put veiller sur les assemblées, les édifier par ses enseignements et combattre les erreurs que les faux docteurs introduisaient dans l'Église. Il put aussi voir se former le recueil des saints écrits du Nouveau Testament, auxquels plus tard, furent ajoutés les siens — son évangile, ses épîtres et l'Apocalypse. Il écrivit ces livres dans les dernières années de sa vie, vers l'an 95 et 96, près de trente ans après que Jude eut écrit son épître, et fut ainsi le dernier des écrivains sacrés.

Vous dirai-je un mot des écrits du disciple que Jésus aimait ? Oui, mes jeunes amis. Il est important que de bonne heure vous ayez la connaissance des « saintes lettres, » qui peuvent vous rendre sages à salut, et pour les comprendre rien n'est utile comme d'avoir un sommaire de ce que chaque livre des Écritures renferme.

Jean, dans son évangile, nous présente la même divine et adorable personne dont nous parlent Matthieu, Marc et Luc, c'est-à-dire le Seigneur Jésus-Christ, mais c'est dans son caractère de Fils unique et éternel de Dieu, Dieu lui-même, devenu un homme ici-bas pour nous révéler, dans sa personne, ses actes et ses paroles, Dieu son Père, qui est aussi le nôtre (2). L'évangile de Jean nous parle beaucoup de la vie éternelle, manifestée dans le Fils de Dieu qui est la vie.

(1) Jean XXI, 22, 23. — (2) Lisez Jean I, 1, 14, 18 ; XIV, 7-11 ; XX, 17.

Cette vie est donnée à ceux qui croient en Lui. Ceux-là sont nés de Dieu ; ils sont enfants de Dieu, et ont la vie éternelle. Aussi Jean, à la fin de son évangile, nous donne le but qu'il s'est proposé en l'écrivant : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom. » Dans cet évangile nous trouvons aussi la promesse du Seigneur d'envoyer à ses disciples le Saint-Esprit, pour demeurer toujours avec eux, les conduire dans toute la vérité et les faire jouir des choses célestes en Christ (1).

Combien il est beau et précieux de contempler ainsi le Fils de Dieu, manifestant sur la terre la vie et le caractère de Dieu, en amour et en sainteté, car la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Puissent vos cœurs, mes chers jeunes amis, s'attacher à cette personne divine qui s'est abaissée jusqu'à nous ! Écoutez ses enseignements donnés à Nicodème venu à Lui de nuit, et à qui il montre la nécessité d'une nouvelle nature pour connaître les choses de Dieu, et en même temps dirige ses regards et les nôtres vers Lui-même élevé sur la croix, Lui, le Fils unique donné de Dieu, pour qu'en croyant en Lui, nous ayons la vie éternelle. Voyez-le assis au bord du puits à Sichar, fatigué du chemin, mais, dans son amour, oubliant sa fatigue et ses besoins pour parler à une pauvre pécheresse de l'eau qui jaillit en vie éternelle. Oui, lisez cet évangile avec soin, demandant au Seigneur que l'Esprit de vérité vous le fasse comprendre et révèle toujours plus à vos cœurs l'amour du Sauveur.

La première épître de Jean est adressée à tous les chrétiens. Chacun de nous doit la prendre pour

(1) Jean I, 5 ; XI, 25 ; XIV, 6 ; III, 15, 16, 36 ; V, 24 ; VI, 40 ; I, 12, 13 ; XIV, 16, 17, 26 ; XVI, 13.

lui-même. Elle nous rappelle que Christ est la vie éternelle en même temps que le vrai Dieu, que cette vie qui était auprès du Père a été manifestée sur la terre dans la personne du Seigneur, et que les apôtres l'ont vue, entendue et touchée. Mais cette vie est aussi dans le chrétien, et maintenant que Christ est dans le ciel, c'est le chrétien qui manifeste ici-bas la vie de Dieu en marchant comme Christ a marché, dans l'amour, la sainteté, la justice, le dévouement et la séparation d'avec le monde qui git dans le mal. Quel grand et précieux privilège pour l'enfant de Dieu, n'est-ce pas ? Ne désirerons-nous pas en jouir ? Cette belle épître nous fait connaître les deux caractères essentiels de Dieu — Il est lumière et Il est amour. Le chrétien a le privilège de marcher dans la lumière, et en ceci il a connu l'amour de Dieu, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui, et afin qu'il fût la propitiation pour nos péchés. Et maintenant, « celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. » Jean écrivit aux chrétiens pour les introduire dans la communion du Père et du Fils et qu'ainsi leur joie fût parfaite. Et à la fin, il dit : « Je vous ai écrit, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. »

Après cette épître, Dieu a voulu que nous en eussions deux autres très courtes du même apôtre. L'une est adressée à une dame chrétienne pour la mettre en garde contre les séducteurs qui n'apportent pas la doctrine de Christ ; l'autre est écrite à un chrétien nommé Gaïus, pour l'encourager à marcher dans la vérité et à recevoir les ouvriers du Seigneur. Jean y blâme aussi Diotrèphe qui usurpait dans l'assemblée une place d'autorité. En quelques lignes, mes jeunes amis, l'Esprit de Dieu nous

donne ainsi des enseignements et des directions bien simples, mais bien nécessaires, pour marcher selon le Seigneur. Puissiez-vous écouter et mettre en pratique l'avertissement de l'apôtre : « Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais le bien. Celui qui fait le bien est de Dieu ; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu. »

Sous l'empereur Domitien, persécuteur des chrétiens, Jean fut exilé à Patmos, petite île sauvage de l'Archipel. Là il reçut du Seigneur le livre prophétique de l'Apocalypse ou Révélation. Il nous l'apprend lui-même dans le premier chapitre : « Moi, Jean, qui suis votre frère et qui ai part avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus, j'étais dans l'île appelée Patmos, pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus-Christ. Je fus en Esprit, dans la journée dominicale. » Un jour de dimanche, le Saint-Esprit fit passer devant ses yeux les magnifiques visions et lui donna les paroles du Seigneur qu'il reçoit l'ordre de rapporter aux chrétiens : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept assemblées. » La première chose que voit Jean, c'est le Seigneur dans tout l'éclat de sa gloire comme Fils de l'homme à qui « Dieu a donné l'autorité de juger (1). » Car l'Apocalypse est un livre de jugement.

Ensuite, le Seigneur fait écrire par Jean aux sept assemblées d'Asie qui représentent l'Assemblée de Dieu sur la terre dans ses différents états successifs, jusqu'à ce que, à cause de son infidélité, elle soit rejetée du Seigneur. Après cela, Jean a les visions des choses qui viennent après que l'Église professante a été rejetée et que les saints ont été ravis dans le ciel. Ce sont les jugements terribles qui fondront sur un

(1) Jean V, 27.

monde idolâtre et incrédule, et qui amèneront l'établissement du royaume de Christ. Durant mille ans, le diable étant lié, Christ et les siens régneront sur une terre heureuse et bénie. Mais après les mille ans, Satan est délié, il séduit les hommes et les entraîne à une dernière révolte contre Dieu, qui les détruit et précipite Satan dans l'étang de feu et de soufre. Alors le ciel et la terre disparaissent, le grand trône blanc du jugement final est dressé, et ceux qui y comparaissent ont pour partage l'étang de feu et de soufre. Un ciel nouveau et une terre nouvelle paraissent ; Dieu fait toutes choses nouvelles ; c'est le bonheur éternel pour tous les rachetés : « Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. » Lisez aussi ce saint livre, mes jeunes amis ; vous y trouverez, sans doute, des choses difficiles à comprendre, mais beaucoup d'autres qui élèveront votre âme vers Dieu, Jésus et le ciel. Souvenez-vous que le Saint-Esprit a dit : « *Bienheureux* celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites, *car le temps est proche.* »

Maintenant que nous avons parlé ensemble des divers écrits de Jean, je vous dirai quelques traits de sa vie qui nous ont été conservés et qui sont bien en harmonie avec ce que nous savons de son caractère par les Écritures.

On raconte qu'étant entré une fois dans une maison de bains à Éphèse, il aperçut, parmi ceux qui s'y trouvaient, Cérinthe, hérétique qui niait la divinité du Seigneur, prétendant qu'il n'avait été qu'un homme comme tous les autres. Aussitôt, l'apôtre sortit en disant : « Fuyons, de peur que ne s'écroule la maison où se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité. » Ce fait se rapporte bien avec ce que Jean écrivait à la dame élue : « Si quelqu'un vient à

vous et n'apporte pas cette doctrine (la doctrine de Christ), ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres (1). »

Étant de retour de Patmos à Éphèse, Jean visitait les assemblées environnantes. Dans l'une d'elles, il remarqua un jeune homme d'une belle figure et d'une âme ardente. L'apôtre s'intéressa à lui et dit à l'ancien qui était à la tête de l'assemblée : « Je te recommande ce jeune homme ; j'en prends à témoin Christ et l'assemblée. » L'ancien reçut le jeune homme dans sa maison, l'instruisit, lui administra le baptême, et pendant un certain temps le surveilla consciencieusement. Mais ensuite, s'étant relâché de ses soins, le jeune homme, qui était d'un caractère passionné, se laissa entraîner dans de mauvaises sociétés, se livra à la débauche, puis au vol, et se plongeant toujours plus avant dans le mal, il en vint enfin à se joindre à des brigands, dont il devint le chef, et se montra plus violent et plus cruel qu'aucun d'eux.

Quelque temps après, l'apôtre revint dans cette même ville et demanda compte à l'ancien du dépôt qu'il lui avait confié. Celui-ci ne comprit pas d'abord, pensant que c'était quelque somme d'argent. Mais quand il eut compris que Jean parlait du jeune homme qu'il lui avait recommandé : « Hélas ! » dit-il, en versant des larmes, « il est mort. »

— Mort ! s'écria l'apôtre, et de quelle mort ?

— Il est mort pour Dieu ; il est devenu méchant ; il s'est perdu, et s'est fait brigand dans nos montagnes.

A ces mots, l'apôtre déchire ses vêtements : « A quel gardien, » dit-il, « ai-je confié l'âme de mon

(1) 2 Jean 10, 11.

frère ! » Puis se lamentant, il demande une monture et un guide, et partant aussitôt, il s'en va vers le repaire des voleurs, se laisse prendre par eux et conduire à leur chef. Mais celui-ci reconnaissant le vénérable serviteur de Dieu, bouleversé à sa vue, l'âme remplie de honte et de remords, se met à fuir. Jean, oubliant son grand âge, le poursuit, l'appelle et lui crie : « Mon fils, pourquoi me fuis-tu, moi, ton père, un vieillard sans armes ? Aie pitié de moi, mon enfant ; ne crains rien, il y a encore pour toi espérance de la vie éternelle. Arrête-toi ; crois seulement ; c'est Christ qui m'envoie. »

A ces accents d'un amour si tendre et si ardent, le jeune homme s'arrête et laisse tomber ses armes. Tout tremblant, il foud en larmes et embrasse les genoux du vieillard en implorant son pardon. L'apôtre le ramène, prie et jeûne avec lui, et ne le laisse que quand il l'a rendu à l'assemblée dont il resta dès lors un membre fidèle.

Ne voyons-nous pas dans ce récit la mise en pratique de ce que Jean répète avec tant d'insistance dans son épître : « Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu... Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères ? » L'apôtre suit le grand exemple du souverain Berger qui a mis sa vie pour les brebis, et qui a été au désert chercher celle qui était perdue.

L'amour que Jean connaissait et qu'il avait puisé dans le cœur de son divin Maître, se manifesta jusqu'à la fin de sa vie. Trop âgé et trop faible pour se rendre dans les assemblées, il s'y faisait porter, et, incapable de prononcer un long discours, il se bornait à répéter : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

— Pourquoi, lui demandaient les frères, redis-tu toujours la même parole ?

— Parce que c'est le commandement du Seigneur, répondait l'apôtre, et que, s'il est accompli, tout est accompli. En effet, « l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. »

Comme je vous l'ai dit, sa longue vie faisait penser qu'il ne mourrait pas, mais demeurerait jusqu'au retour du Seigneur. Il dut passer par la mort, mais dans ses écrits, il nous fait connaître les voies de Dieu jusqu'à la fin. Il s'endormit à Éphèse et son esprit bienheureux s'en alla auprès du Seigneur qu'il avait tant aimé. Avec les autres saints endormis en Jésus, il attend le moment dont Jésus parlait en disant : « Je reviendrai et vous prendrai auprès de moi. » C'est le moment de la résurrection de vie pour ceux qui sont délogés et du changement des « vivants qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur. » Alors tous ensemble rendus semblables au Sauveur glorifié, nous serons conduits par Lui dans la maison de son Père. Est-ce là votre espérance, mes jeunes amis ?

La mort de Jean eut lieu l'an 100, la troisième année du règne de l'empereur Trajan.

Les deux amis.

UNE ALLÉGORIE

(Lisez Matthieu VII, 24-27.)

Deux amis s'étaient mis en route pour chercher un emplacement propre à se bâtir chacun une maison. L'un se nommait Facilis et l'autre Durus.

Après avoir voyagé pendant quelque temps ensemble, ils arrivèrent en vue de la mer. C'était par un beau jour, et en contemplant la perspective magnifique qui s'ouvrait devant eux, tous deux furent ravis d'admiration.

— Vois, ami, comme cette mer est calme et belle, dit Facilis. Contemple sa surface où des rides transparentes réfléchissent les rayons brillants du soleil qui les fait étinceler. N'admires-tu pas cette plage d'un sable fin et jaune comme l'or, que les petites ondes semblent venir baiser ? Et quelle riante et riche verdure que celle où s'arrête la grève ! Quelle meilleure place pourrions-nous choisir pour élever notre maison ?

Mais Durus répondit : « Ne vois-tu pas combien il faut regarder *en bas* vers cette mer et ce rivage ? Ne te rappelles-tu pas que la mer est trompeuse et le sable mobile ? Toutes les journées ne ressembleront pas à celle-ci. Il viendra des temps où cette mer si calme, si tranquille, qui semble aujourd'hui si claire et paisible, s'assombrira sous les noirs nuages qui s'élèveront ; où ces rides à peine perceptibles se changeront en vagues impétueuses et irrésistibles dans leur violence ; où ces ondes légères deviendront des flots écumants qui bouleverseront le rivage. Et d'ailleurs, de cette terre si basse, on ne peut apercevoir la cité d'or où réside notre Prince. Les habitants de ce pays ne se soucient pas de lui, et, de fait, le rejettent. Ce lieu, Facilis, ne convient pas pour notre demeure. »

Mais Facilis persista dans la pensée que nul autre lieu ne serait plus propre pour mener une vie agréable, et ajouta que, pour sa part, il ne se souciait pas tellement de regarder vers la cité du Prince. Les gens du pays, lui avait-on dit, étaient de très bonne compagnie, et quant à Durus, il le connaissait assez

pour être un homme tout positif. C'était là le lieu où il voulait avoir *sa maison*, là qu'il voulait rester.

Durus continua donc seul son voyage. On le vit bientôt gravir une colline escarpée et ne s'arrêter qu'après en avoir atteint le sommet. Le sol en cet endroit semblait être dur. Il ne présentait guère que des rochers couverts d'une mince couche de terre, et, par conséquent, devait être d'une grande aridité. Le lieu n'était pas du tout attrayant, et cependant Durus, après avoir regardé longtemps dans une certaine direction où il semblait y avoir comme une ouverture à l'horizon, parut plus que satisfait, et choisit cet endroit pour y élever sa maison.

Ainsi les deux amis commencèrent à bâtir. Facilis devait nécessairement avoir une demeure spacieuse, mais d'une construction légère et élégante, appropriée aux goûts des gens à leur aise et de plaisir, dans le voisinage desquels il s'était établi et qui seraient ses compagnons. Les fondations lui donnèrent peu de peine, car le sable était aisé à creuser, et il n'était pas nécessaire, pensait-il, qu'elles fussent bien profondes pour une construction légère. Sa maison fut donc achevée bien avant celle de Durus. Elle présentait un aspect agréable, entourée comme elle l'était d'un jardin que Facilis lui-même avait tracé, avec des promenades en terrasses s'étendant jusqu'au bord de la mer. Pour un observateur superficiel, cette demeure semblait tout ce qu'il y a de plus désirable ; mais quelques passants remarquaient que, de même que les maisons voisines, elle n'offrait pas toute la sécurité possible.

Durus prit plus de temps que Facilis pour bâtir sa maison. Le sol et le roc étaient durs. Il établit de bons et fermes fondements sur lesquels il éleva un édifice d'une structure solide. Son jardin destiné à l'utilité plus qu'à l'ornement, lui coûta aussi un

grand labour. Mais il semblait faire son travail de bon cœur et s'en trouver vraiment heureux. Il paraissait surtout rempli d'une joie et d'une force nouvelles, lorsque ses regards se portaient, comme cela arrivait fréquemment, vers l'endroit de l'horizon où était en réalité, dans le lointain, la cité du Prince. Outre cela, l'air des Collines de la Foi sur lesquelles il avait établi sa demeure était très vivifiant. On avait remarqué que plusieurs des fenêtres de sa maison avaient une position particulière. C'était, disait-il, afin de pouvoir en tout temps voir, bien qu'obscurément encore, les contours de la cité du Prince qu'il aimait.

Le temps s'écoulait, et chacun des deux amis semblait heureux au milieu de ses alentours ; mais l'été fit place à l'automne et bientôt l'hiver s'avança.

Durus trouva alors combien sa maison était sûre et agréable à habiter, tandis que Facilis commença à apprendre que *la sienne* n'était pas faite pour affronter toutes les saisons. Toutefois, avant que le temps devînt trop inclément pour que l'on pût sortir, il résolut de réunir encore une fois ses amis. Le jour fut fixé et tous les préparatifs furent faits. Durus connaissait la fête projetée, mais il n'y avait pas été invité. De fait, il ne voyait plus son ami qu'à de rares occasions. Leurs goûts différaient trop et de plus Facilis n'aimait pas entendre parler du Prince à qui Durus se plaisait tant à penser et à s'entretenir.

Le jour de la fête arrivé, comme il regardait autour de lui du haut de sa colline, il remarqua dans le ciel certains signes qui le portèrent à mettre en sûreté tout ce qui le concernait. Plus tard, le vent commença à se lever et le ciel devint plus menaçant. Mais il n'avait aucune crainte, et après avoir encore

jeté un regard dans la direction de la cité, il se retira et dormit paisiblement.

Facilis et ses amis s'étaient réunis comme ils en étaient convenus. Ils jouirent de leur fête ; après un riche festin, ils se promenèrent dans les jardins jusqu'à ce que le vent froid les obligeât à rentrer dans la maison, et là firent de la musique et dansèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ses hôtes s'étant retirés, Facilis épuisé de fatigue, se mit au lit et dormit d'un pesant sommeil. *(A suivre.)*

Ancien cantique.

Mon Sauveur, ta Parole
M'éclaire, me console,
M'instruit pour le salut ;
Mon âme en est nourrie,
Mon cœur s'en rassasie,
Je t'y vois partout, ô Jésus !

Qu'elle me devient claire,
Cette douce lumière,
Lorsque ton Saint-Esprit
En moi la vivifie
Et me rend la copie
De tes témoignages écrits.

Fais que la jouissance
De ton amour immense
Soit tout mon élément ;
Et qu'à mon tour je t'aime :
O Jésus, Bien suprême !
On ne te connaît qu'en t'aimant.

Lisez, mes chers enfants, en rapport avec ce cantique, les passages suivants : Psaume CXIX, 130 et 105 ; 2 Timothée III, 15-17 ; 1 Pierre II, 2 ; Luc XXIV, 27, 44 ; Jean XIV, 26 ; 2 Corinthiens III, 3, 18 ; Galates II, 20 ; Ephésiens III, 17-19 ; 1 Jean IV, 7, 16. Et veuille le Seigneur que ces paroles si simples soient une réalité pour vous.

Dans le désert

Un voyageur fatigué et altéré traversait un vaste et aride désert. Arrivé près d'une fontaine, il s'arrête et boit. Mais à si longs traits qu'il boive, sa soif n'est pas éteinte. Le nom de la fontaine était « Plaisirs. »

Il continue sa route et trouve bientôt une autre source appelée « Renommée, » mais ses eaux non plus ne peuvent désaltérer le pauvre voyageur. Il poursuit cependant, et trouve sur son chemin d'autres fontaines nommées « Honneurs, » « Richesses, » « Aises, » « Bonnes œuvres, » « Religion ; » à toutes il s'arrête, mais pas une ne peut le rafraîchir, pas une ne peut satisfaire la soif qui le dévore.

Il s'arrête épuisé, ses forces l'abandonnent, il lui semble n'avoir plus qu'à mourir. A ce moment, une douce voix se fait entendre : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » dit-elle. « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Le voyageur écoute l'appel et se rend vers Celui qui l'a fait entendre. Il reçoit de sa main cette eau vivifiante qui le restaure, le rafraîchit ; elle devient en lui une source d'eau jaillissante qui l'accompagne à travers le désert et qui ne tarit jamais.

Avez-vous compris, mes jeunes amis ? Le désert est le monde que nous traversons, le voyageur, c'est chacun de nous. Nous avons en nous une soif ardente de bonheur. Pour l'éteindre, le monde nous offre plaisirs, honneurs, richesses, renommée, œuvres à faire et même des formes religieuses à accomplir. Mais tout cela ne saurait nous rendre vraiment heureux. Il nous faut une paix, une joie, un bonheur présents, durables, que rien ne peut altérer et qui nous suivent au delà même de la mort. Qui nous le donnera ? Auprès de qui le trouver ? Jésus est Celui qui a prononcé ces paroles : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Jésus qui ôte nos péchés, nous donne ainsi la liberté de nous approcher de Dieu et de boire et nous abreuver « au fleuve de ses délices. » (Psaume XXXVI, 8.)



« C'est tout vrai. »

Une petite fille nommée Elsie était assise devant la chaumière de son père. C'était par un beau jour d'été; les oiseaux chantaient dans le feuillage, et les abeilles bourdonnaient autour des fleurs. La robe d'Elsie était vieille et tout usée, car son père était pauvre; mais elle aimait Jésus et croyait que ce bon Sauveur avait mis sa vie pour elle. Aussi pensait-elle souvent à Lui, et ce jour-là, tandis qu'elle jouissait du beau soleil et de tout ce qui l'entourait, elle se prit à dire : « Je suis si heureuse ! » Bientôt elle commença à chanter le petit cantique :

« Jésus m'aime,
Moi, petit, etc. »

et en prononçant le nom de Jésus, ses yeux se remplirent de larmes.

Tout à coup elle entendit des pas sur la route. C'était un jeune homme de noble famille qui avait été assez insensé pour se laisser persuader que la Bible n'était pas vraie. Il avait donc cessé de la lire. Mais en était-il plus heureux ? Non ; bien qu'il eût une maison splendide, beaucoup d'argent, des chevaux, des voitures, de belles peintures et tout ce qu'il pouvait désirer, il était misérable et n'avait pas de repos dans son cœur. En approchant, il entendit le chant de la petite fille, mais lorsqu'il vit ses larmes, il lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Es-tu malade ? »

— Pas du tout, monsieur, répliqua-t-elle, mais je suis si heureuse, parce que j'aime Jésus.

— Et pourquoi l'aimes-tu ? Il est mort depuis longtemps, et ne peut te faire aucun bien.

— Il n'est pas mort, monsieur, dit la petite ; il est dans le ciel.

— Mais s'il est là, quel avantage y a-t-il pour toi ? S'il prenait soin de toi, il te donnerait de meilleurs habits.

La petite fille fut tout effrayée d'entendre de si mauvaises paroles, et elle dit : « Je ne me soucie pas d'avoir de beaux habits ; mais je sais que le Seigneur Jésus viendra un jour et me prendra au ciel. »

— Tout cela n'est que des bêtises ; ce sont des contes que la grand'mère t'a appris.

— Oh ! monsieur, dit la chère enfant, ce ne sont pas des contes. C'est tout vrai, et c'est pour cela que je suis si heureuse.

Le jeune noble poursuivit son chemin, mais les paroles de l'enfant restèrent dans son esprit : « C'est tout vrai, et c'est pour cela que je suis si heureuse. »

Il fit tous ses efforts pour les oublier, mais elles revenaient toujours. Alors la pensée lui vint : « Cette enfant croit en Dieu, et elle est heureuse ; toi, tu ne crois pas, et tu es misérable. » Il commença à lire sa Bible, et avant qu'il en eût achevé la lecture, il avait trouvé le Sauveur.

PAR LA BOUCHE DES PETITS ENFANTS, TU AS ÉTABLI TA LOUANGE.



Histoire des rois d'Israël.

(Pour faire suite aux Entretiens sur 1 Samuel.)

LE PREMIER ROI D'ISRAËL.

Samuel, après avoir entendu les paroles de l'Éternel qui lui disait d'établir un roi sur Israël, renvoya le peuple et attendit que Dieu lui montrât qui il avait désigné pour occuper cette haute position. Vous voyez, mes enfants, que Samuel n'avait pas la prétention de faire quelque chose sans être conduit de Dieu. Et nous avons à l'imiter. L'Éternel répondit à son attente, et nous allons voir de quelle manière.

Il y avait un jeune homme de la tribu de Benjamin, nommé Saül, qui était d'une beauté remarquable, plus grand de toute la tête qu'aucun autre Israélite. Ce sont des qualités qui frappent les yeux des hommes ; mais quel était le caractère de Saül ? La suite de son histoire vous le montrera, mais je crois pouvoir déjà vous dire qu'il y avait chez lui une grande volonté propre, et si, par la grâce de Dieu, cette volonté n'est pas brisée, il en résulte toujours de tristes conséquences. Je ne se-

rais pas non plus étonné que Saül eût pensé que ce serait bien beau si lui était nommé roi. Les jeunes gens se laissent aisément aller à des imaginations ambitieuses. Mais il est plus heureux, mes jeunes amis, de n'avoir d'autre ambition que de connaître et servir Dieu.

Le père de Saül se nommait Kis. Un jour, on vint lui annoncer que ses ânesses s'étaient perdues. C'était un grand dommage pour lui, aussi envoya-t-il immédiatement son fils Saül avec un serviteur pour les chercher. Après trois jours de recherches inutiles, Saül dit à son serviteur : « Retournons-nous-en, de peur que mon père ne soit en peine de nous. » Mais Dieu mit au cœur du serviteur une bonne pensée. « Il y a, » dit-il, « dans cette ville, un homme de Dieu ; allons le trouver et il nous enseignera le chemin par lequel nous devons aller. » N'était-ce pas une bonne idée ? Nous devrions toujours agir ainsi : consulter Dieu pour savoir ce que nous avons à faire quand nous nous trouvons dans l'embarras. Mais, direz-vous, il n'y a plus de prophètes. Non, mais nous avons la parole de Dieu et la prière.

Cet homme de Dieu dont parlait le serviteur sans le connaître, était Samuel. Saül approuva le conseil de son serviteur et lui dit : « Tu dis bien, allons, » et ils se dirigèrent vers la ville. En y montant, ils rencontrèrent des jeunes filles qui sortaient pour puiser de l'eau. « Le voyant (c'est-à-dire le prophète) est-il ici ? » leur demandèrent-ils. « Oui, » dirent les jeunes filles. « Il est venu, parce que le peuple offre aujourd'hui un sacrifice. » Saül et son serviteur se dirigèrent donc vers la ville, et comme ils y entraient, Samuel en sortait pour se rendre au haut lieu où l'on offrait le sacrifice.

Saül ignorait totalement ce qui allait lui arriver et qui était celui qu'il rencontrait. Il n'en était pas

ainsi de Samuel. Le jour avant que Saül vint, l'Éternel lui avait dit : « Demain, à cette heure, je l'enverrai un homme du pays de Benjamin, et tu l'oindras pour être prince sur mon peuple Israël, et il sauvera mon peuple de la main des Philistins ; car j'ai regardé mon peuple, car son cri est parvenu jusqu'à moi. »

Nous apprenons plusieurs choses dans ces paroles de l'Éternel. En premier lieu, c'est que les Philistins opprimaient de nouveau le peuple de Dieu. Pourquoi ? Vous vous rappelez, n'est-ce pas, qu'aussi longtemps que Samuel avait jugé Israël, la main de l'Éternel avait été sur les Philistins et qu'ils n'avaient rien pu faire contre les Israélites. Mais les fils de Samuel n'avaient pas suivi les traces de leur père, les Israélites aussi avaient cessé de s'attendre à leur Dieu, et la conséquence était que les ennemis du peuple avaient repris le dessus. Ah ! mes enfants, quand nous cédon au mal et que nous cessons d'être soumis à Dieu, le diable en prend occasion pour dominer sur nous (1).

Les Philistins avaient mis des garnisons dans les lieux forts du pays, et si grand était devenu leur pouvoir qu'ils avaient interdit à aucun forgeron de s'établir dans le pays d'Israël, afin que le peuple ne pût se procurer des armes. Même pour faire réparer leurs instruments aratoires, il fallait que les Israélites allassent chez les Philistins. C'était une tyrannie sans pareille et qui nous montre jusqu'où ils étaient tombés. Les Philistins, maîtres ainsi du pays, envoyaient des bandes d'hommes armés s'emparer des récoltes et ravager les campagnes, et les pauvres Israélites sans armes ne pouvaient se défendre. Dans leur détresse ils avaient crié à l'Éternel, et bien que l'Éternel eût à leur reprocher d'avoir voulu

(1) Jacques IV, 7.

un roi pour les délivrer, et qu'ils n'eussent pas mis leur confiance en Lui seul, il eut cependant compassion d'eux, et voulut bien se servir de ce roi même pour être l'instrument de leur délivrance : « Il sauvera mon peuple de la main des Philistins, » dit Dieu.

Ne voyons-nous pas en cela, mes enfants, la merveilleuse miséricorde et la grâce de Dieu envers ceux-là mêmes qui l'ont offensé? Et cela ne nous rappelle-t-il pas que Dieu, pour une délivrance infiniment plus grande, a donné son Fils bien-aimé? L'ange dit à Joseph : « Tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés (1). » Les Philistins pouvaient faire souffrir les Israélites sur la terre; mais les péchés attirent sur le pécheur une condamnation éternelle.

Reprenons notre histoire. Quand Samuel aperçut Saül, l'Éternel lui dit : « Voilà l'homme dont je t'ai parlé. » Au même moment, Saül s'approchant de Samuel, lui demanda : « Je te prie, montre-moi la maison du voyant. » « Je suis le voyant, » répondit Samuel ; « monte avec moi au haut lieu ; vous mangerez avec moi aujourd'hui, et le matin je te laisserai aller. » Ne pensez-vous pas que Saül dût être fort surpris d'une semblable invitation? Mais combien plus, sans doute, de ce que Samuel ajouta : « Et je te déclarerai tout ce qui est dans ton cœur. » Je me demande, mes enfants, si vous aimeriez que l'on déclarât et mit à nu tout ce qui est dans votre cœur? Il y aurait bien des mauvaises choses, n'est-ce pas? Et Dieu qui découvrirait à Samuel tout ce qui était dans le cœur de Saül, ne voit-il pas tout ce qui est dans le vôtre (2)?

(1) Matthieu I, 21.

(2) Lisez le Psaume CXXXIX et Romains II, 16.

Qu'y avait-il donc dans le cœur de Saül ? Il était sans doute préoccupé de la commission dont son père l'avait chargé et au sujet de laquelle il était venu consulter le prophète. A cet égard, Samuel le rassure : « Les ânesses sont trouvées, » lui dit-il. Puis il ajoute quelque chose qui dut faire tressaillir Saül, en lui montrant que le prophète savait ce qu'il avait peut-être caressé dans son cœur : « Vers qui est tourné tout le désir d'Israël ? N'est-ce pas vers toi et la maison de ton père ? » C'est-à-dire tout le désir d'Israël est d'avoir un roi, et tu seras ce roi. Saül répondit avec humilité : « Ne suis-je pas de la plus petite tribu d'Israël, et ma famille n'est-elle pas la moindre de Benjamin ? » Mais ne pensez-vous pas qu'au fond de son cœur, Saül fut flatté d'avoir été choisi pour régner sur Israël ? Je le crois, car notre cœur naturel aime à être au-dessus des autres, et je suis sûr que chacun de vous le sait.

Samuel donna à Saül la première place au festin et fit mettre devant lui une portion qu'il avait fait réserver pour lui, sachant bien que Dieu accomplirait sa parole. Quel changement déjà ! Saül occupe la première place dans un festin présidé par le prophète ! Samuel emmena ensuite le jeune homme chez lui, et le conduisit sur le toit en terrasse de la maison. Là, Samuel parla avec Saül. Sur quels sujets ? Ah ! ce ne pouvait être que des choses que Samuel avait à cœur : la gloire de l'Éternel et le bien de son peuple. Ils passèrent la nuit sur le toit, comme c'est souvent la coutume dans ces pays chauds. Le matin, à l'aurore, Samuel appela Saül et ils partirent ensemble. Lorsqu'ils furent au bout de la ville, Samuel, ayant fait passer en avant le serviteur de Saül, dit à celui-ci : « Arrête-toi, et je te ferai entendre la parole de Dieu. »

C'était pour le jeune homme un moment solennel.

Et n'est-ce pas aussi toujours pour nous bien sérieux quand nous entendons la parole de Dieu ? Oh ! comme nos oreilles devraient y être attentives ! Et quelle était la parole de Dieu pour Saül ? Samuel prit une fiole d'huile, la versa sur la tête de Saül, le baisa et lui dit : « L'Éternel t'a oint pour prince sur son héritage. » L'héritage de Dieu, c'est son peuple. Dès ce moment, Saül, le fils de Kis, était, devant Dieu et pour Samuel, le roi d'Israël. Nous verrons une autre fois, mes enfants, comment Saül fut présenté au peuple. Dieu l'avait tiré de son obscure condition pour l'élever à la plus haute dignité. Quel honneur n'était-ce pas, en effet, que d'être appelé à gouverner et conduire le peuple de Dieu ?

Dieu ne nous appelle pas, mes jeunes amis, à occuper une place élevée dans ce monde. Il nous fait entendre sa parole pour nous tirer de notre misérable condition de péché et nous amener à Jésus, afin que nous soyons sauvés. Et si nous écoutons et croyons sa parole, nous sommes dès à présent enfants de Dieu et cohéritiers de Christ, et le temps viendra où nous régnerons avec Lui. N'est-ce pas un honneur et une gloire infiniment supérieurs à ce que Saül reçut ? Et cela est pour le plus faible enfant qui croit au Sauveur.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR

AUX SEPT ASSEMBLÉES D'ASIE.

La dernière fois que nous nous sommes entretenus ensemble, mes jeunes amis, je vous ai dit un mot sur ce livre merveilleux, l'Apocalypse, que Jean

écrivit à la fin de sa longue carrière. C'est « la révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt; et il l'a signifiée, en l'envoyant par son ange, à son esclave Jean. » Ces choses, qui doivent arriver bientôt, sont les jugements qui frapperont le monde pour amener l'établissement du règne du Seigneur Jésus-Christ. Elles sont décrites à partir du chapitre VI. Mais auparavant, le Seigneur a quelque chose à dire à l'Église sur la terre. C'est ce que nous trouvons dans les chapitres II et III, et j'aimerais vous en dire un mot avant de continuer à vous parler de ce qui s'est passé dans l'Église après le délogement du saint apôtre, le disciple que Jésus aimait. Pourquoi ? me demanderez-vous. C'est que nous avons, dans ces lettres que le Seigneur adresse par son serviteur Jean à sept assemblées, une histoire prophétique de ce qui avait déjà eu lieu et de ce qui devait encore se passer dans l'Église jusqu'au retour du Seigneur pour les saints.

Comme je vous l'ai dit, le Seigneur apparaît d'abord à Jean dans l'éclat de sa gloire comme fils de l'homme prêt à exercer le jugement. Mais Dieu commence « le jugement par sa propre maison (1). » Aussi Jean voit-il le Seigneur « au milieu de sept lampes d'or » qui représentent sept assemblées. Et ces assemblées sont celles qui existaient alors à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée, toutes les sept dans la province d'Asie, pas très éloignées d'Éphèse, et peut-être celles que l'apôtre visitait plus particulièrement dans ses tournées pastorales.

Pourquoi, direz-vous, le Seigneur choisit-il sept assemblées et celles-là plutôt que d'autres ? D'abord,

(1) 1 Pierre IV, 17.

je pense qu'il en choisit *sept*, parce que ce nombre représente toujours, dans l'Écriture, un ensemble complet (par exemple, les sept jours de la semaine), et qu'ainsi il nous apprend qu'il a en vue l'Église dans son ensemble, bien que dans sept différentes périodes ou états jusqu'à la fin. Et ensuite, le Seigneur choisit les assemblées désignées, parce que chacune représentait un trait spécial propre à caractériser un état particulier de l'Église à un moment donné.

Pourquoi, me demanderez-vous encore, les églises sont-elles représentées par des lampes d'or? L'or est le métal précieux par excellence. Il représente ce qui convient à Dieu, à sa présence (1). Les lampes sont d'or pour montrer le prix qu'elles ont aux yeux du Seigneur? Et les lampes sont destinées à porter et répandre la lumière, ainsi l'Église était établie pour être comme le vase qui devait répandre devant le monde la lumière de la vérité touchant Dieu et son Fils bien-aimé. Ensuite, le Seigneur est représenté comme marchant au milieu des assemblées, pour nous montrer qu'il voit et juge tout dans l'Église.

Mais j'aimerais vous dire un mot des traits sous lesquels le Seigneur se montre à Jean. L'apôtre le voit « semblable au Fils de l'homme; » c'est le Seigneur dans son humanité, car le Père « lui a donné autorité de juger, parce qu'il est Fils de l'homme (2). » Comme Fils de l'homme, il a été méprisé, rejeté et cloué à la croix; comme Fils de l'homme, Dieu l'a glorifié, et il viendra dans l'éclat de sa gloire pour juger (3). Il était « vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, et ceint, aux mamelles, d'une ceinture d'or. » Cela indique la calme attitude d'un juge, et la cein-

(1) Dans l'intérieur du tabernacle, la demeure de Dieu, tout était or. Voyez Exode XXV, 10-40; XXVI, 29.

(2) Jean V, 27. — (3) Voyez Luc IX, 22, 26; Matthieu XXV, 31; Apocaly se XIV, 14-20.

ture d'or signifie qu'il jugera selon la justice de Dieu. Quand le précieux Sauveur veut montrer aux siens qu'il aime jusqu'à la fin, le service qu'il accomplit pour eux dans le ciel, afin qu'ils soient maintenus propres pour la présence et la communion de Dieu, il prend l'attitude de serviteur, et pour cela il ôte ses vêtements, se ceint d'un linge et leur lave les pieds qu'ensuite il essuie (1). Mais ici, il a le caractère de Juge. Jean remarque ensuite une autre chose dans la personne du Seigneur : « Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige. » Que veut dire cela ? Pour le comprendre, mes enfants, lisons quelques mots de la merveilleuse vision de Daniel : « Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme de la laine pure (2). » C'est une séance de jugement qui se tient. Mais qui est l'Ancien des jours ? Quel autre serait-ce que Dieu, le Dieu qui a précédé les temps, Celui qui « vit aux siècles des siècles ? » Ainsi, le Seigneur Jésus a ici le même caractère que l'Ancien des jours, et cela nous montre sa divinité. Tout en étant Fils de l'homme, il est le vrai Dieu, Dieu béni éternellement (3).

Mais continuons à examiner les traits de la glorieuse personne du Seigneur. « Ses yeux sont comme une flamme de feu ; » ils sondent et pénètrent tout, même ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur. N'est-ce pas là aussi un des attributs de Dieu, et un caractère essentiel à celui qui juge (4) ? Ensuite, Jean voit « ses pieds, semblables à de l'airain

(1) Jean XIII, 4, 5. Comparez avec 1 Jean II, 1.

(2) Daniel VII, 9. — (3) 1 Jean V, 20 ; Romains IX, 5.

(4) Hébreux IV, 13 ; Jérémie XVII, 10.

brillant, comme embrasés dans une fournaise. » Les pieds sont ce sur quoi l'homme repose ; l'airain est quelque chose de solide, en même temps il désigne la justice de Dieu s'exerçant en jugement contre le mal (1) ; le feu est aussi un symbole ou une figure du jugement qui doit consumer les pécheurs (2). Ainsi ce que Jean dit, indique la fermeté inflexible avec laquelle le Seigneur exercera le jugement. Combien cela est solennel ! « Sa voix, » dit ensuite Jean, « est comme une voix de grandes eaux. » Ce n'est plus cette voix tendre et miséricordieuse qui disait : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos (3) ; » la voix si douce que les brebis entendent, et qu'elles suivent (4) ; non, c'est la voix majestueuse et redoutable qui annonce le jugement qui vient, de même qu'on entend de loin le grondement d'un fleuve débordé qui détruit tout sur son passage. Quel avertissement, mes enfants ! Les pieds du Seigneur qui, sur la terre, le portaient de lieu en lieu pour annoncer la paix et le salut, seront alors fermes pour exécuter le jugement, et sa voix qui prononçait des paroles de grâce, portera la terreur dans les cœurs (5).

« Il avait, » dit encore Jean, « dans sa main droite sept étoiles. » Plus loin, nous apprenons que ces sept étoiles sont « les anges des sept assemblées. » Ce sont ceux qui, à cause de la position qu'ils occupent dans les assemblées, les représentent devant Dieu (6). Ils ont à y répandre la lumière que Dieu

(1) L'autel sur lequel les victimes étaient consumées, était d'airain. (Exode XXVII, 1-8.) — (2) Marc IX, 43-48.

(3) Matthieu XI, 28. — (4) Jean X, 27.

(5) Actes X, 36-38 ; Matthieu XII, 19. — (6) Une étoile désigne quelqu'un qui occupe une position élevée, d'où il est responsable de répandre la lumière qu'il a reçue. (Ésaïe XIV, 12-14 ; Daniel XII, 3 ; Apocalypse IX, 1, 2.)

leur a donnée. Le Seigneur les tient dans sa main, car c'est à Lui, non à un homme, si excellent soit-il, qu'appartient l'autorité dans les assemblées. « De sa bouche sortait une épée aigüe à deux tranchants, » c'est la parole du Seigneur qui est ainsi désignée, mes enfants ; sa parole qui atteint et pénètre jusqu'au fond de la conscience du pécheur ; sa parole qui combat et réduit à néant les ennemis de la vérité ; sa parole qui, dans le jugement des rebelles à la fin, les frappera de mort.

« Et son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force. » C'est le dernier trait, mes enfants. Il nous montre le Seigneur revêtu de l'autorité suprême dont le soleil est toujours l'emblème. C'est l'autorité dont il sera revêtu, quand son royaume sera établi, qu'à son nom se ploiera « tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père (1), » et que l'éclat de sa gloire brillera aux yeux de tous. C'est ainsi que, sur la sainte montagne, Pierre, Jacques et Jean l'avaient déjà contemplé, tel qu'il sera dans son royaume, quand il fut transfiguré devant eux, que son visage resplendit comme le soleil, et que ses vêtements devinrent blancs comme la lumière (2).

Tel, mes enfants, apparut le Seigneur à Jean, le disciple bien-aimé, avant de lui donner les messages pour les sept assemblées. Quel effet produisit, pensez-vous, cette vue glorieuse sur le disciple de Jésus ? Quel œil peut supporter l'éclat éblouissant des rayons du soleil ? Aucun, n'est-ce pas ? Et quel œil mortel peut supporter l'éclat de la gloire dont Dieu a revêtu son Fils bien-aimé comme homme ressuscité et établi pour être Juge ? Quelle oreille

(1) Philippiens II, 10, 11. — (2) Matthieu XVI, 28 ; XVII, 2.

humaine peut entendre sans être frappée de terreur la voix de Celui qui va venir prononcer la sentence contre les méchants (1) ? Aussi, lorsque Jean vit le Seigneur dans cette gloire — Celui qu'il avait connu humble et débonnaire sur la terre — il tomba à ses pieds comme mort. Mais le Seigneur ne voulut pas laisser son cher disciple sous cette impression de crainte. Il mit sa main droite sur lui, cette main dont l'attouchement guérissait autrefois les malades, et prononça ces paroles bénies qui montraient qu'il était toujours le même Jésus, qui aime les siens d'un amour qui chasse la crainte : « Ne crains point (2). » Et il a le droit et le pouvoir de chasser la crainte du cœur de l'homme pécheur et de le vivifier, car, dit-il à Jean, « moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant. » Que veulent dire ces paroles ? C'est Lui qui est l'auteur de toutes choses et pour qui elles ont été faites ; le Vivant est Celui en qui réside la vie et duquel toute vie découle. Cela ne nous dit-il pas qu'il est Dieu ? Oui, mes enfants, nous ne saurions trop le répéter et le mettre dans nos cœurs : Jésus est Dieu. Comme Jean le dit dans l'évangile : « La Parole était Dieu (3). » Et c'est Lui, la Parole, qui est devenu chair ; il a été un homme qui a habité parmi nous et est mort pour nous. C'est ce que le Seigneur fait comprendre à Jean, car il ajoute : « Et j'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès. » Oui, mes enfants, retenez bien cela : Celui qui est le Dieu vivant, le

(1) Daniel X, 9. — (2) C'est la parole qu'il dit à Pierre pour ôter le trouble de sa conscience réveillée par le sentiment de ses péchés (Luc V, 18) ; c'est aussi ce qu'il dit à Paul pour l'encourager dans son labeur et ses combats à Corinthe. (Actes XVIII, 9.) — (3) Jean I, 1, 14.

Créateur de toutes choses, est devenu un homme pour passer par la mort : « J'ai été mort, » dit-il. Nous avons là l'humanité du Seigneur Jésus. Il rappelle sa mort, parce que si alors Satan semblait avoir vaincu, en réalité la mort de Jésus lui brisait la tête et annulait sa puissance. Mais comme homme aussi, Jésus est sorti des liens de la mort, il l'a vaincue, étant ressuscité par la puissance de Dieu, et il est vivant à toujours comme Homme ressuscité et glorifié. Et à Lui appartient la puissance sur la mort et le hadès, c'est-à-dire le lieu invisible où vont les âmes de ceux qui délogent. Un jour, en vertu de cette puissance, il ressuscitera les morts, ceux qui se sont endormis en Lui, aussi bien que ceux qui seront morts sans Lui. Mais quelle différence. Les uns pour la vie heureuse auprès de Dieu, les autres pour le jugement et la condamnation éternelle (1).

Voilà, mes enfants, la Personne glorieuse que Jean contempla : le Fils de l'homme, mais le vrai Dieu en même temps ; Celui qui a été mort, mais qui vit à jamais, et qui dans son abaissement n'a jamais cessé d'être le Vivant.

Maintenant, il me faut vous parler des messages que Jésus donna à son serviteur pour les sept assemblées, mais je dois le remettre à une autre fois, si Lui, Jésus, n'est pas encore venu prendre les siens.

(1) Jean V, 28, 29.



Les deux amis.

UNE ALLÉGORIE

(Lisez Matthieu VII, 24-27.)

(Suite et fin de la page 159.)

Le matin, de très bonne heure, Durus fut réveillé par le bruit d'une tempête. Le vent soufflait avec violence, et la pluie tombait à torrents. Il pouvait entendre les ruisseaux qu'elle formait se précipiter avec fracas sur les pentes escarpées de la colline, et ses pensées se portèrent vers son ami Facilis. Comment sa maison fondée sur le sable pourrait-elle résister ?

Dès que la tempête fut apaisée, il sortit pour voir ce qui en était. Le vent ne soufflait plus, la pluie avait cessé, et le soleil commençait à jeter çà et là quelques rayons à travers les éclaircies que laissaient les nuages. La mer se calmait et bientôt allait reprendre son apparence tranquille, mais la maison de Facilis, où était-elle ? Un frisson passa dans le cœur de Durus en ne voyant, à la place qu'elle avait occupée, que quelques débris de la jolie construction et des meubles élégants qui l'ornaient, et plus loin, sur le rivage, le corps inanimé de son pauvre ami, que la mer cruelle y avait jeté.

Jamais Facilis n'entendrait plus l'appel du Prince de la glorieuse cité. Jamais il n'en franchirait les portes pour jouir de son éternelle sécurité. Il avait bâti sur un mauvais fondement, ne s'était soucié que du présent, n'avait pas désiré d'être avec le Prince, et voilà quelle était sa douloureuse fin ! Durus pleura beaucoup et longtemps sur la folie de son malheureux ami,

Nous aussi, mes chers jeunes amis, n'avons-nous pas souvent à pleurer sur la folie d'un grand nombre d'entre vous ?

Le Seigneur Jésus-Christ, le Prince de la vie, a préparé un lieu d'éternelles délices pour ceux qui l'aiment. Chacun de nous, nous bâtissons, ou sur le ferme et solide fondement de sa mort et de sa résurrection, ou sur le sable incertain et mobile de ce monde. Nos cœurs sont, ou gagnés par Lui qui nous a aimés et s'est donné pour nous, ou bien occupés de nos plaisirs ici-bas, de sorte qu'il n'y a pas de place pour Lui.

Comme Durus, regardez-vous à Lui, pensez-vous à Lui, aimez-vous à parler de Lui et à travailler pour Lui ? Ou bien, comme Facilis, ne vous souciez-vous pas de Lui, ne vivez-vous que pour vous-mêmes et cherchez-vous votre société et vos plaisirs auprès de ceux qui le rejettent ?

Lisez dans votre Nouveau Testament les versets cités en tête de ces lignes. Avez-vous jamais pris garde à ces paroles si sérieuses d'avertissement du Seigneur ?

« Celui qui entend ma parole, » dit-il, « et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

Voilà la sécurité, mes jeunes amis ; *voilà* un fondement que rien ne peut ébranler.

Aviez-vous jamais pensé que vous étiez un constructeur ? Vous avez déjà commencé à bâtir ; prenez garde que ce soit sur le bon fondement, sans cela tout le travail de votre vie aboutirait à des ruines et vous mêmes vous péririez.

Ne soyez pas comme Facilis, l'insensé, mais imitez Durus, le sage. Faites attention aux paroles de Jésus, croyez-les, et vivez pour faire sa sainte vo-

lonté ; alors vous et votre travail, vous résisterez aux plus violentes tempêtes et subsisterez à toujours. Le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais. » Elle ne sera qu'un simple passage de ce monde de mort à la glorieuse cité du Prince de la vie.

« Aimez vos ennemis. »

Tout le monde dans le magasin avait pu voir le merveilleux changement opéré chez le jeune B. Évidemment, c'était un autre homme. Autrefois, le premier en mauvaises manières et en paroles grossières, maintenant tout en lui était différent. Non seulement il ne se joignait plus à la conduite légère de ses compagnons, mais il les reprenait, confessant en même temps avec simplicité et sérieux que, par grâce, il avait été sauvé en croyant en Jésus, et insistant auprès d'eux sur la nécessité d'être né de nouveau.

Mais alors tous ses compagnons de travail se tournèrent contre lui, et d'un même accord ils cherchèrent de toutes les manières possibles à le provoquer pour l'irriter et montrer ainsi qu'il n'y avait rien de changé en lui.

Un soir qu'il était sur le point de se rendre à une réunion de prières, son chapeau ne se trouva pas à sa place habituelle. On le lui avait caché. Sans dire un mot, il s'en alla tranquillement à la réunion la tête découverte.

Une autre fois, ce fut son habit qui manquait. Cela ne l'arrêta pas, et comme il n'avait pas le temps

d'en aller prendre un autre chez lui, il se rendit à la réunion en manches de chemise.

Mais la plus forte épreuve allait venir.

Par une chaude journée d'été, un des jeunes apprentis mit de la poix dans le chapeau de B. Sans rien remarquer, celui-ci, qui était en retard, mit précipitamment son chapeau sur sa tête et courut chez ses parents pour dîner.

La chaleur fit fondre la poix, et quand B. voulut ôter son chapeau, il le trouva adhérent fortement à son front. Dans l'effort qu'il fit pour l'enlever, une partie de la peau y resta attaché, laissant ainsi une douloureuse écorchure.

Le père de B. irrité voulait porter plainte. « Oh ! père, » répliqua le jeune homme, « vous êtes chrétien depuis tant d'années. Je suis surpris de vous entendre parler ainsi. »

Sa mère pleurait de voir son fils ainsi exposé à la méchanceté de ses compagnons ; mais B. lui répondit par ces paroles de l'apôtre : « Jésus, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage ; quand il souffrait, ne menaçait pas. » (1 Pierre II, 23.)

Lorsqu'il fut de retour au magasin, ses compagnons lui dirent : « Qu'est-ce que c'est, B. ? Qui vous a fait cela ? »

— Dieu le sait, répondit-il, et moi je sais aussi ce que je ferai au coupable.

Quelque temps après, le jeune homme qui lui avait joué ce tour, vint à lui et lui dit : « Que ferez-vous à celui qui vous a fait ce mal ? Oh ! B., je suis bien fâché de l'avoir fait, mais ne le dites pas au patron, car il me renverrait ; vous savez que je suis un orphelin, et que deviendrais-je ? »

Au bout de quelques minutes, B. lui dit : « Maintenant, mon garçon, je vais vous dire ce que je ferai. »

— Et quoi ? demanda anxieusement le jeune homme.

— Eh bien, je vous pardonne.

C'est ainsi que ce jeune chrétien cherchait à marcher sur les traces de son Sauveur, se souvenant qu'après avoir été outragé, raillé, battu de verges, et enfin crucifié, Il disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il se rappelait que cet adorable Maître nous a enseigné comment nous avons à agir envers ceux qui nous maltraitent, disant : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent. » (Matthieu V, 44.)

Mais comment pourrons-nous ainsi être rendus conformes à Jésus ? C'est en regardant à Lui, en ayant nos pensées et nos cœurs occupés de Lui. C'est ce que nous voyons chez Étienne le premier martyr. Tandis qu'on le maltraitait et qu'on l'accablait de pierres, il contemplait Jésus à la droite de Dieu, et dans le même esprit que son Seigneur, disait en priant pour ceux qui le tuaient : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché. »

Chers jeunes chrétiens, pensez à Christ, occupez-vous de Lui dans vos cœurs, et le Saint-Esprit vous rendra capables dans toutes vos voies de « marcher ici-bas comme Lui a marché. » (1 Jean II, 6.)

C'est dans la paix que tu dois vivre,
Enfant de Dieu, disciple du Sauveur !
Prête l'oreille. Il t'invite à le suivre
Sur le sentier de la douceur.
Si contre toi s'élève quelque offense,
Si l'on te hait, si l'on veut t'opprimer,
Ferme ton cœur à la vengeance :
Comme Jésus, oh ! sache aimer.



« Merci, Jésus. »

Par une calme soirée d'été, une personne étrangère me fit demander.

— Mademoiselle, me dit-elle, il y a dans la maison en face de la nôtre, un pauvre garçon très malade. Personne ne vient le voir. Ne voudriez-vous pas y aller et lui faire une petite lecture ? Il n'a plus longtemps à vivre.

Je me hâtai de me rendre à l'endroit indiqué, et vis d'un coup d'œil que l'enfant était, en effet, près de la mort. Après quelques paroles d'introduction, je parlai de Jésus. La mère répondant, dit :

— Oui, mademoiselle, il a toujours été un très bon garçon, et il récite tous les jours ses prières.

J'essayai de lui faire comprendre que tout ce qu'il avait fait de bien ne pouvait lui ouvrir le ciel ; que pour cela il fallait être lavé dans le sang de Jésus.

— C'est bon pour les mères et les sœurs, ajoutai-je, de dire : « Oh ! il est un si bon garçon ; elle est une si aimable fille ; » mais les mères et les sœurs ne peuvent voir ce qu'il y a dans nos cœurs. Dieu le peut. Il voit la moindre tache qui s'y trouve, et il ne

peut recevoir dans sa maison celui qui aurait *un seul* péché sur lui. Ne penses-tu pas qu'un cœur noir de péchés serait au ciel une chose étrange ?

L'enfant écoutait attentivement ce que je disais. Je continuai :

— Pour aller au ciel, ton cœur doit être tout à fait blanc, tandis qu'il est plus *noir* que ma robe, et je la lui montrais afin de fixer son attention. Chaque *petite chose* mauvaise que tu as faite, est comme une tache sur ton cœur, de sorte que maintenant il est *tout noir*. Dieu *désire* bien t'avoir auprès de Lui dans sa demeure céleste, mais comment pourrais-tu y aller avec un semblable cœur ? Mais écoute ce que Dieu dit dans sa parole : « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur Lui l'iniquité de nous tous. » « Lui, » c'est Jésus. Il a souffert et est mort sur la croix pour l'iniquité de nous tous. N'était-ce pas bien bon de la part de Jésus, de souffrir ainsi pour des jeunes garçons et pour des petites filles ? S'il a porté le châtiment, que reste-t-il à subir à ceux qui se confient en Lui ?

— Rien, dit-il. Mais je ne dois pas être de mauvaise humeur, ni dire des mensonges, n'est-ce pas ? Je dois essayer d'être bon.

Craignant qu'il ne s'appuyât sur sa bonté, je dis :

— C'est tout à fait bien d'essayer d'être bon ; mais tout ce que nous pourrions faire de bien ne saurait nous introduire dans le ciel.

— Je ne comprends pas, me dit-il ouvertement ; j'aimerais à savoir comment je puis être sauvé.

Cette franchise me fit plaisir ; elle me donna l'espérance que ce cher enfant apprendrait à connaître le salut et le saisirait. Je m'approchai plus près de son lit, car sa voix était si faible qu'à peine pouvais-

je l'entendre, et prenant dans la mienne sa main brûlante, je lui dis :

— Que ne peux-tu pas comprendre, mon enfant ? Est-ce ce que je t'ai dit, que d'être bon ne nous ouvre pas le ciel ?

— Oui.

— Je veux te dire une petite histoire pour te le faire comprendre. Suppose que dans une école un petit garçon ait commis quelque faute qui ait mérité une sévère punition. Le voilà tout tremblant devant le maître, quand un grand garçon lève la main, et ayant reçu la permission de parler, dit :

— Monsieur, laissez-moi être puni à sa place.

Que penserais-tu si le petit garçon ne disait jamais « merci » à celui qui aurait été puni à sa place ?

— Je dirais que c'est un *méchant* garçon.

— Et que penses-tu du petit garçon qui n'a jamais dit « merci » à Jésus, pour tout ce que Jésus a souffert pour lui ? Je ne crois pas que tu l'aies jamais fait.

— Ce soir je lui dirai « merci » dans ma prière.

— Mais voudrais-tu le faire attendre ? Penses-tu que le petit garçon aurait attendu l'heure de la récréation pour remercier celui qui avait subi la punition à sa place ? Il me semble le voir s'approcher et dire tout de suite merci à son grand ami. Et je crois que, depuis ce moment, il aura cherché à faire pour lui tout ce qu'il pourrait, afin de lui montrer sa reconnaissance. Je le vois courant pour faire ses commissions et parlant de sa bonté aux autres garçons. Et cela, non pour éviter une punition, puisque la punition avait été subie, mais *par amour* pour celui qui l'avait endurée.

— Je comprends maintenant, dit-il.

Et sa petite figure dévastée par la maladie, s'illumina pendant un moment. Il avait compris que nous n'avons pas à faire le bien pour être sauvés, mais

par amour pour Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous.

— Et ne diras-tu pas *maintenant* « Merci, Jésus, » sans le faire attendre davantage ?

Il inclina sa tête et d'une voix basse, mais ferme, il répéta deux fois : « Merci, Jésus ! Merci, Jésus ! »

Craignant qu'il ne fût fatigué, je pris congé de lui.

A ma visite suivante, je lui demandai :

— Est-ce encore : Merci, Jésus ?

— Ah ! dit sa mère, il a raconté à son père tout ce que vous lui avez dit ; comment il ne comprenait pas et comment il comprend *maintenant*.

Désirant savoir s'il avait une vue plus claire du péché, je lui répétai ce verset : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige » (Ésaïe I, 18), et lui demandai :

— Penses-tu que tes péchés sont comme le cramoisi ?

— Je ne sais pas, répondit-il avec simplicité, *de quelle couleur* ils sont ; mais je pense que Jésus les voyait *d'une bien vilaine couleur* lorsqu'il les a pris.

— Et maintenant tu essaieras d'être un bon garçon parce que Jésus t'a aimé, n'est-ce pas ? Quand ta mère s'est donné beaucoup de peine pour qu'autour de toi tout soit bien propre et que tu sois bien arrangé, tu n'essaies pas de défaire ce qu'elle a fait, mais quand elle a dit : « Maintenant c'est fini, » tu la remercies et l'embrasses, n'est-il pas vrai ? Et tu ne voudrais pas défaire de propos délibéré tous ses arrangements ?

— Oh ! non.

— Aimerais-tu aller bientôt auprès de Jésus ?

— Pas encore. J'aimerais d'abord faire quelque chose pour Lui ; par exemple, lire la Bible à d'autres. Mais je suis trop faible maintenant.

— C'est bien ; mais ne penses-tu pas que Jésus

est bien bon de ne rien demander d'un pauvre jeune garçon comme toi, et qu'il ne t'a rien laissé à faire que de lui dire : « Merci, Jésus? » C'est comme lorsque tu remercies ta mère ; ce n'est pas parce que tu as fait son ouvrage, mais parce *qu'elle a fait le tien*. Et maintenant bonsoir, mon cher garçon. Je reviendrai te voir demain. N'oublie pas que Jésus a tout fait pour toi, et que tu n'as qu'à l'en remercier.

Sa mère m'accompagna jusqu'à la porte. En sortant, je lui dis :

— Ne lui parlez plus de dire ses prières et d'être un bon garçon. Je crois qu'il repose maintenant sur le bon fondement.

Je revins le jour suivant vers le soir. Pour la première fois, il avait dû garder le lit toute la journée. En entrant dans la chambre, je vis sur sa figure que sa fin était prochaine. On me dit qu'il avait peu dormi la nuit précédente.

— Et à quoi as-tu pensé durant la nuit? lui demandai-je.

— A ce que vous m'avez dit. Au grand garçon et au petit ; et j'ai dit : « *Merci, Jésus!* »

Je continuai :

— Suppose qu'un petit garçon soit tombé dans une rivière profonde et soit entraîné par le courant. Tandis qu'il se débat, il voit d'un côté une *petite paille*, et de l'autre, une grosse forte planche. Que dirais-tu s'il cherchait, pour s'aider, à accrocher la petite paille? Pourrait-elle le sauver? Non, n'est-ce pas? Eh bien, quand je suis venue la première fois te voir, tu pensais que c'est en étant bon et en disant tes prières, que tu irais au ciel. Tu faisais comme le petit garçon qui saisissait la paille, au lieu d'entourer de tes bras la puissante planche de salut — Jésus.

— Oui, mademoiselle ; je me confiais dans mes prières et mes efforts pour être bon.

— Et maintenant en quoi te confies-tu ?

Sa réponse fut claire, bien que faite d'une voix défaillante :

— « En Jésus. »

Plus tard dans la soirée, je revins le voir. Au moment où il allait traverser les eaux profondes de la mort, je désirais élever ses yeux vers les portes glorieuses de la sainte cité, largement ouvertes aux agneaux du troupeau. Je récitai ces mots d'un cantique :

Je crois, je crois, oui, je puis croire
Que Jésus-Christ mourut pour moi.

— Peux-tu dire *pour moi* ? demandai-je.

Il répondit distinctement : — *Pour moi.*

Je ne pouvais rester plus longtemps, et lui dis :

— Adieu, mon cher enfant.

Il mit sa petite main amaigrie dans la mienne et dit : — Merci.

Je le regardai un moment en tenant sa main. Il crut, même aux portes de la mort, avoir manqué à être poli, et dit : — Merci, Mademoiselle B.

Puis il ajouta : — Et merci, Jésus.

Il vécut encore quatre heures après mon départ. Il essaya de parler de Dieu, mais les paroles lui manquèrent, il ne put dire tout ce qu'il voulait. Voyant sa mère pleurer près de lui, il dit :

— Ne pleure pas, maman. Je vais au ciel.

Et il resta jusque près de la fin, les mains jointes, avec un faible mouvement des lèvres, dans une prière qu'on ne pouvait entendre.

A minuit, il murmura le nom de sa sœur, et sans presque un soupir, passa de ce monde dans le monde invisible, près de Jésus qui a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. »

En souvenir d'une jeune infirme,

endormie au Seigneur après de longues souffrances

Sur ta couche de douleur,
Pauvre petite Marie,
Ta jeunesse s'est flétrie
Dans la peine et la langueur.

Tu connus la pauvreté
Et les soucis qu'elle entraîne,
Joint à la constante peine
Que cause l'infirmité.

Tu n'étais pas pour cela
Sombre, fâchée ou chagrine ;
Ta foi paisible, enfantine,
Non, jamais ne chancela.

Et tu ne murmurais pas :
Toujours douce et patiente,
Attendant ta mère absente
Pour te prendre dans ses bras.

En chantant tu consolais
Pour un moment ta souffrance,
Et, joyeuse, en espérance,
Vers le ciel tu t'envolais.

C'est que Jésus, ton Sauveur,
Que tu connus dès l'enfance,
Répandait, par sa présence,
Lumière et paix en ton cœur.

Quand vint le moment enfin
Pour toi d'échanger la terre
Contre la maison du Père,
Séjour du bonheur sans fin ;

Jésus vers toi s'est penché,
Dans ses bras puissants t'a prise
Et dans son ciel Il t'a mise,
Cher agneau qu'Il a cherché.



Histoire des rois d'Israël.

LE PREMIER ROI D'ISRAËL. (Suite.)

Saül avait donc été oint roi sur Israël, d'après le choix de l'Éternel. Mais, sauf Samuel et lui, personne ne le savait. Il devait maintenant être présenté au peuple, et nous allons voir comment cela eut lieu.

Avant que Saül quittât le prophète, celui-ci lui annonça plusieurs choses qui devaient lui arriver ce jour-là. « En t'en allant aujourd'hui d'avec moi, » lui dit-il, « tu trouveras deux hommes près du sépulcre de Rachel, et ils te diront : Les ânesses que tu étais allé chercher sont trouvées ; et voici, ton père est en peine de vous. » C'était la première chose.

« De là tu passeras plus loin, » continua Samuel, « et tu viendras au chêne de Thabor. Là te trouveront trois hommes qui montent vers Dieu à Béthel, l'un portant trois chevreaux, l'autre portant trois gâteaux de pain, et l'autre portant une outre de vin. Et ils te demanderont comment tu te portes, et ils te donneront deux pains, et tu les prendras de leurs mains. » C'était le second signe.

« Après cela, » dit le prophète, « tu viendras au coteau de Dieu, où sont des postes des Philistins ; et il arrivera qu'en entrant là, dans la ville, tu rencontreras une troupe de prophètes, descendant du haut lieu, ayant devant eux un luth, un tambourin, une flûte, et une harpe, et eux-mêmes prophétisant. Et l'Esprit de l'Éternel te saisira, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme. » C'était le troisième signe.

Maintenant, mes enfants, qu'est-ce que Dieu voulait

enseigner à Saül par ces choses ? Je pense que c'était un enseignement très important pour lui et dont il aurait dû toujours se souvenir pour jouir de la bénédiction de Dieu.

C'est près du sépulcre de Rachel que Saül rencontre les hommes qui lui font part de l'inquiétude de son père à son sujet. Saül était un descendant de Benjamin, second fils de Rachel, et dernier enfant de Jacob. Rachel était morte presque aussitôt après la naissance de Benjamin. En mourant, elle avait donné à son fils le nom de Benoni, ce qui veut dire « fils de ma douleur. » Mais Jacob avait changé ce nom en celui de Benjamin, c'est-à-dire « fils de ma droite, » ou de ma force (1). Le sépulcre de Rachel devait rappeler à Saül, maintenant élevé à la dignité royale et devenu ainsi « fils de la droite, » qu'il n'était qu'un homme comme les autres, « un fils de la douleur. »

Que voulait dire sa rencontre des trois hommes qui montaient à Béthel pour adorer Dieu ? D'une part, c'était pour lui remettre en mémoire les scènes merveilleuses qui s'étaient passées à Béthel, la maison de Dieu. Là, l'Éternel avait promis solennellement à Jacob fugitif de lui donner le pays de Canaan et lui avait dit : « Je te garderai partout où tu iras, je ne t'abandonnerai pas (2). » Saül avait ainsi devant les yeux la bonté et la fidélité de l'Éternel envers son peuple. Ces trois hommes qui allaient adorer Dieu à Béthel, l'endroit où Jacob avait dressé un autel (3), montraient à Saül que, dans ces jours difficiles où était le peuple, il y avait des cœurs fidèles qui se souvenaient de Dieu. Et c'était d'eux que Saül recevait la nourriture pour le fortifier dans le chemin. Cela devait lui enseigner à rechercher en Israël, pour

(1) Genèse XXXV, 16-20. — (2) Genèse XXVIII, 10-15.

(3) Genèse XXXV, 1-7.

l'appui de son royaume, ceux qui s'attachaient à l'Éternel. Hélas ! le pauvre Saül, comme nous le verrons plus loin, ne comprit pas, ou oublia les leçons de Dieu.

Mais ensuite vient une autre circonstance qui devait lui rappeler le triste état du peuple sous la domination de l'ennemi. Il allait passer au *coteau de Dieu* où étaient les postes *des Philistins*. Les Philistins, les ennemis d'Israël, possédaient la terre que Dieu lui avait donnée ! C'était bien douloureux et humiliant. Et à quoi était appelé un roi d'Israël ? N'était-ce pas à délivrer le peuple ? Oui, mais par quelle force Saül pourrait-il le faire ? Non point par la sienne, mais par celle de Dieu. Voilà pourquoi, mes enfants, Samuel annonçait à Saül que l'Esprit de Dieu le saisirait et qu'il serait changé en un autre homme. Sans ce secours tout puissant, quelle que fût la force et la beauté de Saül, ainsi que l'énergie de son caractère, il ne pouvait rien. Et nous, mes enfants, pouvons-nous quelque chose par nous-mêmes pour servir Dieu et combattre Satan ? Non, nous ne sommes vainqueurs que par le Seigneur.

Samuel ajouta : « Et lorsque ces signes te seront arrivés, tu feras ce qui se présentera à toi ; car *Dieu est avec toi*. » Quelle précieuse assurance pour Saül, n'est-ce pas ? Mais rappelez-vous, mes enfants, que Dieu n'est avec nous que dans le chemin de l'obéissance. Saül avait tout ce qu'il fallait pour accomplir sa tâche de roi ; mais il devait rester soumis à la parole du prophète, qui était celle de Dieu et qui devait le diriger. Et voici ce que Samuel lui commanda : « Tu descendras devant moi à Guilgal ; et voici, je descendrai vers toi pour offrir des holocaustes et sacrifier des sacrifices de prospérité. Tu attendras sept jours, jusqu'à ce que je vienne vers toi, et je te ferai savoir ce que tu devras faire. » C'était l'épreuve

de l'obéissance de Saül ; nous verrons comment il la rencontra.

Tous les signes annoncés par Samuel arrivèrent ce jour-là à Saül. Grand fut l'étonnement de ceux qui le connaissaient quand ils le virent prophétiser. « Qu'est-il donc arrivé au fils de Kis ? » disaient-ils ; « Saül aussi est-il parmi les prophètes ? » Saül ne leur dit rien de ce qui lui était survenu, et même quand son oncle lui demanda : « Que t'a dit Samuel ? » Saül ne touche pas un mot de l'affaire du royaume. Il répond simplement : « Il nous a dit que les ânesses étaient trouvées. » Jusqu'à ce que Dieu lui-même le fit connaître, c'était un secret entre Lui, Samuel et Saül. Ce dernier ne se montre-t-il pas ici sous un beau jour ? Combien de jeunes gens, à sa place, qui n'auraient rien eu de plus pressé que de proclamer l'honneur qui leur aurait été fait !

Mais le moment était venu de dire au peuple le choix de l'Éternel. Samuel convoqua donc le peuple à Mitspa, lieu qui devait rappeler aux Israélites la grande délivrance que, quelques années auparavant, Dieu leur avait accordée (1). Mais avant tout l'Éternel voulut encore une fois faire appel à leur cœur et leur faire sentir leur ingratitude. Écoutez, mes enfants, les paroles touchantes qu'il leur adresse par la bouche de Samuel : « Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Moi, j'ai fait monter Israël hors d'Égypte, et je vous ai délivrés de la main des Égyptiens et de la main de tous les royaumes qui vous opprimaient. » Un roi, un homme, si grand fût-il, aurait-il pu faire cela ? L'Éternel avait été pour eux un libérateur et un protecteur. N'aurait-il pas dû toujours leur suffire ? Puis l'Éternel continue : « Et vous, aujourd'hui, vous avez rejeté votre Dieu,

(1) 1 Samuel VII.

Lui qui vous a sauvés de tous vos maux et de toutes vos détresses, et vous lui avez dit : Non, mais établis un roi sur nous. » Ne vous semble-t-il pas, mes enfants, que le peuple aurait dû être touché et dire : « Éternel, nous ne voulons pas d'autre Roi que toi ? » Mais notre pauvre cœur naturel est ingrat. Il oublie les bontés de Dieu, ses délivrances, et cherche plutôt les secours humains. Les Israélites ne répondent rien, et Samuel leur dit : « Tenez-vous devant l'Éternel, selon vos tribus et selon vos milliers, » c'est-à-dire que chaque tribu, et chaque famille dans les tribus, se rassemblent à part.

Il fallait que la main de Dieu seule se fit voir dans cette circonstance si solennelle. Aussi Samuel ne dit-il pas aux Israélites : « C'est Saül, fils de Kis, que l'Éternel a choisi pour roi, » mais il fit approcher successivement les tribus d'Israël pour les présenter au choix de l'Éternel. L'Éternel désigna la tribu de Benjamin, puis dans cette tribu la famille de Matri, et enfin, dans cette famille, Saül, fils de Kis. Le choix de Dieu était clairement indiqué. On chercha donc Saül, mais sans le trouver. Ici encore apparaît à nos yeux un beau trait du caractère de Saül : il ne se met pas en avant, bien qu'il sût que Dieu l'avait élu. Ne le trouvant pas, on consulta l'Éternel, et l'Éternel dit : « Voici, il est caché parmi les bagages. » On courut le chercher, et on l'amena au milieu du peuple. Là, le jeune homme parut avec tous ses avantages de stature et de beauté : « Il était plus grand que tout le peuple, depuis les épaules en haut. » Et Samuel dit : « Voyez-vous celui que l'Éternel a choisi ? Il n'y en a point comme lui dans tout le peuple. » Et le peuple, satisfait d'avoir un roi selon son désir et qui avait tout ce qui plaît aux yeux et au cœur naturel, s'écria : « Vive le roi ! » Mais croyez-vous, mes enfants, qu'en tout cela il y eût beaucoup

de cœur pour Dieu ? Le peuple était satisfait pour lui-même, le désir de son cœur était accompli, il pouvait se glorifier dans son roi, mais Dieu était mis de côté. Combien il est triste que les circonstances extérieures, quand elles plaisent à notre cœur naturel, nous fassent oublier Dieu !

Samuel, toujours occupé du bien du peuple et conduit par l'Éternel, dit aux Israélites « le droit du royaume, » c'est-à-dire les droits et les obligations réciproques du roi et du peuple, ce que nous appellerions une constitution ; et « l'écrivit dans un livre, qu'il posa devant l'Éternel. » L'Éternel était ainsi le témoin de ce à quoi s'engageaient le roi et le peuple.

Le royaume d'Israël était ainsi fondé. Il avait eu pour origine une faute grave du peuple -- il avait rejeté l'Éternel. Mais la miséricorde et la compassion de Dieu sont au-dessus de toutes ses œuvres, et selon ses pensées et ses desseins de grâce, la bénédiction devait venir plus tard par le moyen du roi. Non point par Saül cependant, celui qui plaisait au peuple par des avantages extérieurs, mais par le roi selon le cœur de Dieu, David, et plus tard par le glorieux fils de David, le Christ, le Seigneur Jésus.

Samuel congédia le peuple, et Saül aussi s'en retourna dans sa maison à Guibha. Il n'y revint pas seul. « La troupe de ceux dont Dieu avait touché le cœur s'en alla avec lui. » Mais en même temps, il commença à faire l'expérience des difficultés de sa position royale. De méchants hommes le méprisèrent et ne le reconnurent pas. Ils dirent : « Comment celui-ci nous sauverait-il ? » Et cela dut être sensible au cœur du jeune roi. Toutefois, il usa de patience.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT ASSEMBLÉES D'ASIE (suite)

Vous vous rappelez, mes jeunes lecteurs, la merveilleuse description que fait Jean de la personne du Seigneur, tel qu'Il lui apparut un jour de dimanche quand il fut ravi en esprit. La puissance du Saint-Esprit avait transporté l'apôtre hors de la scène des choses visibles pour lui montrer « des visions de Dieu. » (Ézéchiel I, 1.)

Lorsque Jean qui, à la vue de la glorieuse personne du Christ, était tombé à ses pieds comme mort, eut été ranimé par l'attouchement de la main bénie et par les paroles de grâce du Seigneur, Jésus lui dit : « Écris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci. »

Les choses que Jean avait vues, c'était Christ dans sa gloire comme Juge ; celles qui sont, c'est ce qui se rapporte à l'Église, et elles durent encore et dureront jusqu'au retour du Seigneur pour chercher les saints ; celles qui doivent arriver après celles-ci, sont les événements qui auront lieu ensuite sur la terre jusqu'à l'apparition en gloire du Seigneur Jésus-Christ.

Après cela, le Seigneur fait écrire par Jean des lettres aux « anges, » c'est-à-dire à ceux qui représentaient devant Lui, les sept églises d'Asie. Rappelez-vous bien, mes jeunes amis, que ces églises, ou plutôt l'état dans lequel le Seigneur les voit, représentent divers états successifs de l'Assemblée générale sur la terre.

A chacune de ces assemblées, le Seigneur se présente sous des traits particuliers, en rapport avec leur état. Il indique qu'Il en a pris connaissance par ces mots expressifs : « Je connais tes œuvres, » ou bien encore : « Je connais ta tribulation, » ou : « Je sais où tu habites. » Quelle chose solennelle que d'avoir affaire à Celui auquel rien n'échappe, ni le bien, ni le mal !

Ensuite le Seigneur reconnaît et indique le bien qui se trouve en chacune des assemblées, mais Il signale aussi le mal qu'Il y voit, et d'après cela Il distribue à chacun le blâme ou la répréhension, l'exhortation ou l'encouragement. Pour deux d'entre elles, Il n'a point de paroles de reproche : c'est Smyrne dans la tribulation, et Philadelphie dans la faiblesse. Toutes deux ont été fidèles.

Puis Jésus exhorte *celui* qui a des oreilles à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées. Cela par conséquent concerne individuellement chacun de nous. Et enfin, à ceux qui auront vaincu, c'est-à-dire qui seront restés fidèles au milieu des difficultés, des pièges et des combats, le Seigneur adresse les promesses les plus encourageantes (1).

La première assemblée à laquelle le Seigneur s'adresse, est celle d'Éphèse, à laquelle Il se présente comme ayant l'autorité suprême dans l'Église et y prenant connaissance de toutes choses. Il avait beaucoup de choses à louer en elle, de ces choses qui montrent la piété, la fidélité et le dévouement. « Je connais tes œuvres, » dit-il, « et ton travail, et ta

(1) Dans les épîtres aux quatre dernières assemblées, l'exhortation à écouter suit la promesse au vainqueur. C'est que, dans les trois premières, l'exhortation est pour tous dans l'ensemble de l'Église, et dans les dernières, « celui qui écoute » est à part de l'ensemble.

patience, et que tu ne peux supporter les méchants ; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé. » A cela, le Seigneur ajoute plus loin : « Tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaites (ceux qui faisaient de la grâce un prétexte pour pécher), lesquelles, moi aussi, je hais. » Quel beau tableau, n'est-ce pas, mes enfants ? Que manquait-il à ces chrétiens ? Ah ! l'œil scrutateur du Seigneur va bien au delà des œuvres qui se voient. Il sonde le cœur, ce qu'il veut c'est le cœur, les affections, et c'est le cœur qui faisait défaut à Éphèse. « J'ai contre toi, » dit Jésus, « que tu as abandonné ton premier amour. » Voilà ce qui leur manquait, et c'était bien grave. L'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens : « Quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien. » (I Corinthiens XIII, 3.) Eh bien, tel était l'état intérieur à Éphèse, et c'était le grand mal, le premier pas dans le déclin et vers la chute. « Christ a aimé l'Église » (Éphésiens V, 25), et n'est-il pas juste de l'aimer en retour ? C'est ce que son cœur désire de nous et, sans cela, les plus belles œuvres ne le satisfont pas. La gravité de cet état nous est montrée par l'exhortation du Seigneur : « Souviens-toi d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres, » c'est-à-dire les œuvres qui étaient le fruit de l'amour. A cela le Seigneur ajoute une menace bien propre à faire réfléchir : « Autrement, je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu, à moins que tu ne te repentes. » Cela veut dire que l'Église cesserait d'être reconnue du Seigneur, qu'elle ne serait plus un témoignage pour Lui dans le monde.

Mais à quel moment de l'histoire de l'Église s'applique ce qui est dit à Éphèse ? C'est à l'époque qui avait déjà commencé quand Paul vivait encore, alors qu'il écrivait : « Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus-Christ. » (Philippiens II, 21.) Et à la fin de sa carrière : « Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi. » (2 Timothée I, 15.) Le mal s'était accentué quand Jean eut ses visions, et le Seigneur dut donner à l'Église un sérieux avertissement. Et cet avertissement a toujours sa valeur pour nous. La racine de tout le mal qui a amené la ruine de l'Église, est l'abandon du premier amour, et la conséquence sera que, dans un temps peut-être bien rapproché de nous, la lampe sera ôtée, l'Église sera rejetée. Ainsi, mes enfants, la première période de l'histoire de l'Église est caractérisée par un état extérieur de piété, de fidélité et de zèle, que le Seigneur reconnaît, mais au fond il y a l'abandon du premier amour, de ce qui est le seul vrai ressort des œuvres selon Dieu.

Le Seigneur termine en s'adressant au vainqueur, c'est-à-dire à celui qui aura conservé dans son cœur « le premier amour, » à celui pour qui le Seigneur Jésus n'aura pas cessé d'être le suprême et unique objet de ses affections. Il lui promet ce qu'il y a de plus précieux pour un cœur qui aime, c'est la jouissance de la présence et de l'amour de la personne aimée. « A celui qui vaincra, » dit Jésus, « je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu. » Là il n'y aura plus de chute, ni de ruine, ni de déclin dans l'amour. Tout y sera parfait à toujours. Demandons, mes enfants, d'être gardés dans l'amour de Jésus, et nous jouirons dans l'éternité de la vie et des délices du paradis de Dieu.

La seconde époque dans l'histoire de l'Église nous est montrée dans l'assemblée de Smyrne. C'est la

période des persécutions que le Seigneur permet pour ramener les cœurs à Lui par l'affliction. Mais pour encourager ses saints dans la souffrance, Il se présente à eux dans son caractère divin d'abord : « Voici ce que dit le premier et le dernier, » c'était leur dire : « Le Seigneur en qui vous croyez et pour qui vous souffrez, est le Dieu tout puissant d'éternité, ayez bon courage. » Puis Il leur rappelle qu'Il a été un homme sur la terre, et que comme tel, Lui aussi a souffert la tribulation et la mort, mais qu'Il est maintenant vivant : « qui a été mort et qui a repris vie. » Quelle consolation pour les pauvres chrétiens dans l'épreuve ! « Car si nous souffrons, nous règnerons aussi avec Lui. »

Et voici ce que dit le Seigneur à ces saints de Smyrne : « Je connais ta tribulation, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être Juifs ; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue de Satan. » Vous voyez ce qu'ils avaient à endurer : la tribulation, c'est-à-dire la persécution, et vous avez pu déjà voir, par ce que je vous ai rapporté précédemment, combien terribles les souffrances de la persécution pouvaient être. Nous en verrons encore des exemples. Ensuite c'étaient les peines, les privations et le mépris qui s'attachent à la pauvreté. Et comme nous l'avons vu en particulier dans l'histoire de Paul, c'étaient les Juifs, ceux qui se vantaient d'être le peuple de Dieu, qui étaient les plus acharnés après les chrétiens. (I Thessaloniens II, 14-16.) Mais quelle consolation pour les persécutés ! Le Seigneur connaissait tout ce qu'ils souffraient ; son regard était sur eux, et son cœur sympathisait avec eux. Au milieu de leurs souffrances, de leurs privations et des outrages déversés sur eux, Jésus était avec eux pour les soutenir. Ils étaient ainsi riches d'une richesse que nul ne pouvait leur

ravir, riches des richesses éternelles de Dieu. (Lisez Romains VIII, 17, 18 ; 35-37.)

Déjà du temps de Jean, des chrétiens avaient souffert, mais leurs tribulations n'étaient pas finies ; le Seigneur leur en annonçait d'autres. « Ne crains pas, » dit-il, « les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une tribulation de dix jours. » Vous voyez ici quel est celui qui était derrière les persécuteurs et les faisait agir. C'était le diable, l'adversaire de Christ, celui qui est meurtrier dès le commencement. Il rôdait comme un lion rugissant pour dévorer les chrétiens (1 Pierre V, 8), mais de la part de Dieu qui permettait ces souffrances, c'était l'épreuve de leur foi et de leur amour pour Christ, et c'était destiné à rattacher leurs cœurs à ce précieux Sauveur. (1 Pierre I, 6-9.) Et d'un autre côté, le Seigneur, qui tient tout entre ses mains, leur annonce que leur épreuve sera limitée : « Vous aurez une tribulation de dix jours. » On a pensé, mes enfants, que ces dix jours désignaient les dix grandes persécutions générales qui sévirent contre les chrétiens, jusqu'au règne de l'empereur Constantin. Nous en reparlerons, si le Seigneur le permet. Mais ce qui est précieux, c'est de voir que Jésus tient tout entre ses mains et que même les souffrances qu'endurent les siens sont pour leur bien.

On peut avoir à souffrir jusqu'à la mort, et combien de milliers et de milliers de saints l'ont endurée après des tortures sans nom ! Mais ce qui est devant le chrétien, ce qui soutenait les martyrs dans leurs souffrances et illuminait leur mort, c'était la perspective de la couronne de vie, d'une vie glorieuse et éternelle avec leur bien-aimé Sauveur. « Celui qui vaincra, » dit Jésus, « n'aura point à souffrir de la seconde mort. » (Voir Apocalypse XX, 4-6.)

« Il l'a fait asseoir à sa droite
dans les lieux célestes. »

— Mademoiselle, me demanda à l'école du dimanche une petite fille de huit ans, pourquoi la Bible dit-elle que Jésus est assis à la droite de Dieu ? Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas mis à sa gauche ?

— C'est parce que « la droite » désigne la place d'honneur, mon enfant. Dieu a été tellement satisfait de ce que Jésus a fait pour Lui sur la terre, et pour nous en souffrant et mourant sur la croix, qu'il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite.

Oui, chers enfants, « nous voyons Jésus, » qui a souffert la mort, maintenant « couronné de gloire et d'honneur » à la droite de Dieu. Êtes-vous heureux de le savoir là, Lui, le Sauveur ? Si vous croyez en Lui, si vos péchés sont ôtés en croyant ainsi, vous aimerez à penser à Jésus dans la gloire, et vous vous réjouirez de ce que bientôt Il viendra vous chercher, de même que tous les croyants, pour que là où Il est, vous y soyez aussi. (Hébreux II, 9 ; Jean XVII, 24 ; XIV, 3.)

Nous le contemplons dans la gloire,
O cher Sauveur !
Goûtant les fruits de ta victoire,
Puissant Sauveur !
Pour toujours dans le sanctuaire,
A la droite de Dieu ton Père,
Toi qui descendis sur la terre,
Humble Sauveur !

O jour heureux ! lorsqu'en ta gloire
Aux yeux des tiens tu paraîtras,
Avec le cri de la victoire,
Vers toi, Jésus, tu nous prendras.



Les voies merveilleuses de Dieu *ou la puissance de la Bible.*

Je désire vous raconter quelque chose de l'histoire de deux hommes, compagnons de jeunesse, dont chacun eut une vie très différente dans ses circonstances, mais qui, finalement, furent amenés au même heureux but, c'est-à-dire à être enfants de Dieu par la foi au Seigneur Jésus-Christ.

Tous deux vivaient en Russie. L'un d'eux, mon père, bien qu'Allemand d'origine, était sujet russe, mais fidèle serviteur de l'empereur et du grand État auquel il appartenait. L'autre, Russe de naissance, se nommait Batinkow. L'un et l'autre étaient remarquablement doués, pleins d'ardeur pour tout ce qui était vrai, noble et grand, et liés d'amitié avec tout un cercle de jeunes gens ayant les mêmes sentiments, et que l'on pouvait nommer la fleur de la Russie de ce temps.

C'était dans les dernières années du règne d'Alexandre Ier. Les esprits étaient dans un état de grande fermentation, mais manquaient d'une direction claire et positive. Aussi ces jeunes gens nobles et bien

intentionnés, au lieu de tendre d'une manière légale à obtenir une plus grande liberté politique, se livrèrent à toutes sortes de rêves, et s'engagèrent dans la voie des sociétés secrètes et même des conspirations.

Dans le cercle de jeunes gens cultivés auquel appartenait les deux amis, s'était formée une de ces sociétés secrètes. Elle cherchait à attirer et à lier à elle ceux qu'elle estimait les plus distingués et les plus énergiques. Mon père fut invité à une de leurs réunions intimes, dont il ignorait totalement le vrai but. Les précautions prises pour l'introduire lui causèrent une impression désagréable, et il exprima franchement sa désapprobation de tout ce qui ne supportait pas le grand jour. Les membres de la société comprirent que, de son côté, il n'y avait rien à attendre, et la soirée s'écoula d'une manière tout ordinaire. Ce ne fut que bien des années plus tard que mon père apprit ce qu'était en réalité cette réunion, et sut à quel danger il avait échappé. Bientôt après s'ouvrit devant lui un champ pour l'exercice de ses facultés et de ses connaissances. On lui confia la direction d'une expédition scientifique qui, pendant longtemps, le tint éloigné de la capitale.

Il en fut autrement du jeune Batinkow. Resté à St-Pétersbourg, il était demeuré en relation avec ces jeunes gens qui l'attiraient de plus en plus dans leur cercle. Il ne s'était pas joint, il est vrai, au comité des conjurés ; à peine en connaissait-il l'existence, mais il en fréquentait beaucoup les membres. Or, aux jours de l'avènement de l'empereur Nicolas I^{er}, lorsque fut découvert un vaste complot dont les auteurs furent si rigoureusement et même cruellement punis, il suffisait d'avoir été en relation quelconque avec les conjurés, pour être banni ou emprisonné.

Ce fut le sort du malheureux Batinkow. Il fut arrêté chez lui de nuit et jeté en prison. Il avait encore l'espoir que son innocence serait reconnue, mais il se trompait. Il fut condamné à une détention perpétuelle dans les casernes, et, depuis cette nuit, personne, ni ami, ni parent, n'eurent plus de ses nouvelles. Comme beaucoup d'autres en ces jours de terreur, il disparut sans laisser de traces.

Mon père, peu après, revint de son expédition qui avait pleinement réussi, et fut comblé de marques d'honneur. Il s'informa de ses compagnons d'autrefois, et apprit le triste sort des uns ; des autres on ne savait rien : Batinkow était de ce nombre. Cruel désappointement, après avoir nourri si longtemps l'espérance de les revoir ! Il lui semblait qu'un ouragan avait passé et rasé les jeunes arbres et dispersé les semences.

Trente-quatre ans s'étaient écoulés. Les rêves de jeunesse de mon père s'étaient réalisés en une singulière mesure. Heureux dans sa famille, il avait été, en outre, comblé de distinctions et d'honneurs sans les avoir recherchés. Sans doute, il avait eu ses épreuves, dont la perte de sa compagne n'était pas la moins douloureuse ; il avait eu à rencontrer des adversaires et des luttes, mais il avait remporté la victoire et le succès avait couronné ses efforts. Il était ainsi arrivé à occuper une des plus hautes charges de l'État et jouissait du respect et de la considération de tous, amis et ennemis.

Mais il avait trouvé davantage. Sur la figure pleine d'intelligence du vieillard, à travers le sérieux profond qu'elle exprimait, on pouvait lire une paix et un calme d'une nature au-dessus de la terre. Ce n'était pas l'expression de l'ambition satisfaite ou du sentiment d'une tâche bien accomplie durant une

longue et honorable carrière, — non, c'était le reflet de la lumière de la grâce qu'il avait trouvée et qui brillait pour lui en Christ, son Sauveur. Ainsi, au faite des honneurs terrestres, il était humble, et louait et bénissait Dieu pour *une seule chose*, c'est que Dieu, à travers les dangers et les circonstances d'une vie orageuse, l'eût gardé et l'eût amené à trouver le Sauveur.

Un jour d'hiver, mon père était dans son cabinet d'étude, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un étranger, qui refusait de dire son nom, insistait fortement pour le voir. Mon père, après avoir dit qu'on le fit entrer, se trouva en présence d'un homme déjà âgé, et dont les traits lui semblaient tout à fait inconnus. Mais l'étranger, après l'avoir regardé quelques instants avec une émotion indescriptible, s'écria enfin :

— Vous devez m'avoir tout à fait oublié, Ferdinand Petrowitsch ! Je suis Batinkow.

— Batinkow ? répéta mon père avec un accent de doute. Mais cela n'est pas possible ! Le même Batinkow qui...

— Oui, le même que vous avez vu pour la dernière fois il y a environ quarante ans, et que, sans doute, vous avez cru mort. — Et à ces mots, les deux anciens amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mais comment cela est-il possible ? demanda enfin mon père. Comment avez-vous si complètement disparu durant ces longues années ? Où avez-vous vécu ?

Par les hautes fenêtres de l'appartement, on pouvait voir la magnifique perspective de la majestueuse Néwa, et au delà la cathédrale et la forteresse de Pierre et Paul. Batinkow montrant du doigt ce dernier édifice, dit :

— C'est là, Ferdinand Petrowitsch, en face de vous, dans une des casemates qui sont au-dessous

du niveau de la Néwa, c'est là que j'ai passé près de trente années de ma vie. L'amnistie proclamée à l'avènement d'Alexandre II m'a ouvert les portes de ma prison. J'ai été relégué dans une ville de l'intérieur sous la surveillance de la police. Mais qu'était la liberté pour moi ? Je ne compte plus parmi les vivants. Mes proches sont tous morts depuis longtemps, je ne sais plus rien de mes anciens amis. Durant des années, je n'ai pas échangé une parole avec qui que ce soit. M'étant habitué dans ma prison à penser à haute voix, on a cru que mon cerveau s'était dérangé. Les hommes s'écartaient de moi, et moi je les évitais. Il y a quelque temps que, jetant les yeux sur un journal, j'y vis votre nom. Vous veniez d'être nommé ministre. Cela fit vibrer en moi une corde ; je me sentis, pour la première fois depuis longtemps, de l'intérêt pour quelque chose dans le monde. Il me fut facile de m'assurer que c'était bien mon ami de jeunesse qui occupait une place aussi éminente. Je demandai et j'obtins la permission de me rendre à St-Petersbourg voir un ami. Et me voici, et je rends grâce à Dieu qui m'a accordé la joie de vous revoir.

— C'est un miracle, continua Batinkow après un moment de silence, que vous me voyiez devant vous sain de corps et d'esprit. Pendant les trois premières années passées dans mon cachot, j'ai lutté contre le désespoir et la folie — mais Dieu soit loué, j'ai vaincu.

— Et qu'est-ce qui vous a donné la force de remporter la victoire dans un semblable combat ? demanda mon père profondément intéressé, car il savait que son ami, comme lui-même dans sa jeunesse, s'appuyait sur sa propre force. Qui vous est venu en aide dans votre cachot ?

— LA BIBLE, répondit Batinkow.

— Aviez-vous donc une Bible ? Il me semble qu'autrefois vous la connaissiez peu.

— Vous avez raison, dit Batinkow. Je n'en avais point. D'ailleurs, c'est de nuit que je fus trainé de chez moi en prison, et je n'eus pas le temps de prendre des livres avec moi. Lorsque j'eus été ensuite jeté dans la sombre et humide casemate et que le geôlier m'apporta pour la première fois une chétive nourriture, je le priai de me procurer quelques livres. Il secoua la tête négativement. A toutes mes instances, je n'obtins pas un mot de réponse. A la fin cependant, il me dit qu'il lui était sévèrement interdit d'échanger la moindre parole avec les prisonniers commis à sa charge, et qu'à l'avenir j'eusse soin de ne plus chercher à lui faire enfreindre cette défense. Et lui et ceux qui le suivirent, ont consciencieusement exécuté cet ordre inhumain.

Dans cette absolue solitude, sans espérance, j'avais été conduit au bord du désespoir et de la folie, lorsqu'un jour, dans le coin le plus reculé de mon obscure cellule, je découvris deux ou trois livres, laissés sans doute par un des infortunés qui m'avaient précédé dans cet endroit. C'était une Bible, un vieux livre de sermons et un calendrier, tous trois en allemand. Je ne connaissais pas cette langue ; à peine savais-je les lettres de son alphabet. Du sens des mots, il n'en était pas question. Mais par un hasard, comme l'on dirait dans le monde, mais plutôt par une direction de Dieu, un calendrier russe avait été glissé dans ma poche, lorsque je fus enfermé dans la casemate. La comparaison de ce calendrier avec celui que j'avais trouvé dans ma cellule, devint la clef à l'aide de laquelle j'arrivai à comprendre la langue étrangère, et ainsi à pouvoir lire la Bible.

Je me mis à étudier d'abord uniquement pour pas-

ser le temps. Il me fallut bien des mois avant d'arriver à saisir le sens de quelques phrases ; mais j'avais le temps ! Dès que je pus comprendre suffisamment, je me mis à lire la Bible et les sermons. Mais trois longues années s'écoulèrent sans qu'aucune consolation pénétrât dans mon cœur, sans qu'aucune lumière brillât dans la nuit de mon âme. Ce fut un temps d'indicibles souffrances. Mais enfin la lumière se leva dans mes ténèbres ; mon sombre cachot en fut illuminé ; les rayons du soleil de la grâce devinrent toujours plus brillants, de sorte que ma prison, dans les dernières années que j'y passai, vit en moi un *homme heureux*. Lorsqu'on m'en fit sortir, ce ne fut pas pour moi une joie ; je ne pouvais plus me trouver à l'aise dans un monde qui m'était devenu si complètement étranger. Mais je pris avec moi la vieille Bible, et Celui que j'avais appris à connaître par elle, mon Seigneur, mon Libérateur et mon Sauveur, resta près de moi dans ce monde où j'étais seul, de même qu'il avait été avec moi dans mon cachot.

Quand je jette un regard sur ma vie passée, continua Batinkow, je ne puis pas murmurer et dire qu'elle a été perdue, puisque Dieu m'a fait trouver Celui qui seul répond aux besoins de l'âme, et Il savait que, pour être amené à Lui, il me fallait passer par un aussi sombre chemin. Dieu vous a accordé un lot plus heureux, ajouta-t-il avec affection ; il vous est donné de regarder en arrière sur une vie de travaux utiles et qui a laissé ses traces parmi les hommes. C'est une grande grâce, et ce doit être pour vous un sentiment bien doux.

— J'ai, en effet, bien des sujets de reconnaissance envers Dieu, répondit mon père ; mais je regarde comme la grâce la plus grande d'avoir trouvé, dans ma vie agitée, ce que vous avez appris à connaître

dans la solitude de votre cachot. Ce livre, dit-il, en montrant une Bible posée sur la table, est aussi devenu pour moi un trésor inappréciable, ma lumière et ma consolation.

Les amis de jeunesse s'étaient retrouvés, amenés par des chemins différents à la jouissance du même salut dans la connaissance du Fils bien-aimé de Dieu.

Batinkow n'attendit plus que peu d'années sur la terre le moment de se trouver « absent du corps et présent avec le Seigneur. » Plusieurs années après lui, mon père vit aussi arriver l'instant attendu avec désir d'aller auprès du Seigneur. Là, les deux amis de jeunesse attendent la résurrection glorieuse, et le jour où tous les rachetés, autour du Sauveur, de l'Agneau qui a été immolé, célébreront ses louanges.

Cher jeune lecteur, la Bible a-t-elle pour toi le même prix que pour ces deux amis ? T'a-t-elle conduit à saisir en Jésus, ton Sauveur ? La lumière a-t-elle lui dans ton âme ? Es-tu passé de la mort à la vie ?



Histoire des rois d'Israël.

SAUL, SES PREMIERS PAS DANS LA ROYAUTÉ.

Saül, élu roi d'Israël, était retourné à l'endroit où il habitait. Il n'y avait point alors de capitale du pays, comme le fut plus tard Jérusalem. Vous pourriez penser, mes jeunes amis, que Saül éleva un palais et s'entoura de gardes et de soldats. Mais non ; il était encore simple de cœur ; il reprit ses occupations habituelles et continua à labourer ses

terres, comme tout autre Israélite. Il attendait que Dieu lui montrât ce qu'il aurait à faire, comme Samuel le lui avait dit : « Tu feras ce qui se présentera à toi, car Dieu est avec toi. »

L'occasion ne tarda pas à venir. Il y avait deux peuples qui habitaient à l'est du pays que Dieu avait donné aux enfants d'Israël en deçà du Jourdain. C'étaient les Ammonites et les Moabites, descendants de Lot, le neveu d'Abraham, et par conséquent proches parents des Israélites. Mais ceux-ci n'eurent pas de pires ennemis. Dieu avait défendu aux fils d'Israël, quand ils se dirigeaient vers Canaan, d'attaquer soit les Moabites, soit les Ammonites (1). Mais nous voyons, par le livre des Juges, que ceux-ci ne se firent pas faute, lorsqu'ils en eurent l'occasion, de combattre et d'opprimer Israël (2). Il est vrai que Dieu le permettait pour châtier son peuple, quand celui-ci se détournait de Lui ; mais cela n'excusait pas la haine que ces peuples portaient à Israël. C'étaient du reste des idolâtres. Les Moabites adoraient Kémosh, et les Ammonites, l'affreuse idole Moloc, à laquelle on offrait des enfants que l'on brûlait vifs (3). Les prophètes renferment quantité de prédictions contre ces deux peuples et annoncent leur ruine totale (4). Leur nom, en effet, a disparu de la terre, car la parole de Dieu a toujours son accomplissement.

Au temps de Saül, comme au temps de Jephthé, les Ammonites voulurent profiter de la faiblesse des Israélites pour les attaquer. Ils vinrent assiéger la ville de Jabès, dans le pays de Galaad, qui s'étendait le long du Jourdain. Ce n'était plus le temps

(1) Deutéronome II, 9, 19, 20. — (2) Juges III, 12, 14; X, 6-9. — (3) 1 Rois XI, 7; 2 Rois XXIII, 10. — (4) Sophonie II, 8-11; Jérémie XLVIII, XLIX.

où les Israélites assiégeaient leurs ennemis et voyaient les murailles tomber devant eux (1). Ils étaient assiégés à leur tour et sans force pour se défendre. Et d'où venait cela, mes enfants ? De leur infidélité envers leur Dieu.

Serrés de près par Nakhash, le chef des Ammonites, les hommes de Jabès lui dirent : « Fais alliance avec nous, et nous te servirons. » Quelle honte pour ceux qui étaient du peuple de l'Éternel, de vouloir faire alliance avec des idolâtres et de devenir leurs serviteurs ! Mais voilà où leur péché les avait réduits. Le péché rend l'homme esclave du diable (2).

Nakhash les traita avec mépris. Dans sa réponse, il joignit l'insulte à la cruauté : « Je traiterai avec vous, » dit-il, « à la condition que je vous crève à tous l'œil droit et que j'en mette l'opprobre sur tout Israël. » C'était les rendre impropres à la guerre, et ensuite, c'était dire : « Les Israélites ne se sont pas souciés de leurs frères et n'ont pas su les délivrer. » Vous voyez comme c'était en effet mettre l'opprobre sur *tout* Israël, car le peuple de Dieu était un, et toucher aux uns, c'était toucher aux autres.

Que devaient faire les habitants de Jabès ? S'adresser à l'Éternel, n'est-ce pas ? Il ne nous est pas dit s'ils le firent, mais l'Éternel eut compassion d'eux, et montra à Nakhash qu'Israël était toujours son peuple et qu'il ne voulait pas laisser mettre cet opprobre sur lui. Il mit au cœur des habitants de Jabès d'adresser un appel à *tout* Israël. « Donne-nous un délai de sept jours, » dirent-ils à Nakash, « et nous enverrons des messagers dans tous les confins d'Israël ; et s'il n'y a personne qui nous sauve, alors nous sortirons vers toi. »

Les messagers partirent, laissant leurs pauvres

(1) Josué VI. — (2) 1 Jean III, 8.

concitoyens dans l'angoisse et la crainte. Viendra-t-on ou non à notre secours ? pouvaient-ils se dire. Et n'est-ce pas une vive image du pécheur qui voit sa misère, mais ne connaît pas la voie du salut ? Rien ne nous est dit du voyage des messagers jusqu'à ce qu'ils vinrent à Guibha où demeurait Saül, et y apportèrent la triste nouvelle du sort qui menaçait Jabès. En les entendant, le peuple de Guibha ne répondit que par des larmes. Point de courage, point de force pour aider leurs pauvres frères ! Ah ! mes enfants, un homme ne peut en sauver un autre ; Dieu seul le peut (1).

Mais Saül, où était-il ? Il était aux champs, et comme il revenait derrière ses bœufs, il entendit les gémissements du peuple. « Qu'a donc ce peuple ? » demanda-t-il. Et on lui raconta les paroles des hommes de Jabès. Alors il se souvint qu'il était roi d'Israël, « un autre homme » que le Saül d'autrefois, et qu'il avait à faire ce qui se présentait devant lui, et que « Dieu était avec lui, » et l'avait choisi pour délivrer son peuple.

L'Esprit de Dieu le saisit, et une sainte colère s'embrasa en lui contre les ennemis d'Israël. Il prit une paire de bœufs qu'il coupa en morceaux, puis il envoya des messagers partout en Israël pour dire : « Celui qui ne sortira pas après Saül et Samuel, on fera ainsi à ses bœufs. » L'Éternel agit dans les cœurs des Israélites qui vinrent en foule se rassembler autour de Saül. Il se vit à la tête d'une armée de 330,000 hommes.

Les messagers de Jabès furent renvoyés avec cet heureux message : « Demain vous serez délivrés, quand le soleil sera dans sa force. » Imaginez, mes enfants, le soulagement des pauvres habitants de

(1) Psaume XLIX, 7-9.

Jabès. Ils se réjouirent, et nous le comprenons bien. Mais quel soulagement plus grand et quelle joie plus vive n'éprouve pas le pécheur accablé sous la crainte du jugement et à qui est apportée la bonne nouvelle du salut : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Avez-vous connu ce bonheur, mon cher jeune lecteur ?

Les habitants de Jabès dirent aux Ammonites : « Demain nous sortirons vers vous, et vous nous ferez selon tout ce qui semblera bon à vos yeux. » Voyez-vous, mes enfants, le contraste frappant ? Les habitants de Jabès attendent avec confiance la délivrance qui approche ; les Ammonites aussi attendent, se confiant dans leur force, le moment d'assouvir leur cruauté, et ne se doutent pas que c'est la destruction qui va fondre sur eux. Ainsi, mes jeunes amis, le Seigneur Jésus, « offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent, » tandis que, pour le monde, « quand ils diront : « Paix et sûreté, » alors une subite destruction viendra sur eux, et ils n'échapperont point (1). »

C'est ce qui arriva aux Ammonites. Dieu était avec Saül et lui donna la sagesse et la vaillance nécessaires à un général d'armée. Il divisa ses troupes en trois corps, qui enveloppèrent les Ammonites, et, de grand matin, inopinément, ils pénétrèrent dans le camp et frappèrent leurs ennemis jusqu'à la chaleur du jour. Ceux qui ne furent pas tués furent dispersés, de sorte qu'il n'en resta pas deux ensemble. Les habitants de Jabès étaient délivrés, et nous verrons plus tard, dans l'histoire de Saül, combien ils lui restèrent toujours dévoués. Ainsi, mes chers enfants, un cœur qui connaît le salut opéré

(1) Hébreux IX, 28 ; 1 Thessaloniens V, 3.

par Christ, n'a pas de plus grand désir désormais que de servir le Sauveur. Vous voyez aussi qu'ainsi *tout* Israël échappa à l'opprobre que le méchant Nakhash voulait lui infliger. Le salut était pour tout le peuple. L'Éternel avait aussi mis aux yeux de tous son approbation sur Saül comme roi, et le peuple le comprit bien. Il dit à Samuel : « Qui est-ce qui a dit : Saül régnera-t-il sur nous ? Livrez ces hommes, et nous les ferons mourir. » Ils auraient bien mérité la mort pour avoir méprisé l'oint de l'Éternel, mais Saül s'y opposa, et, oubliant l'injure et avec une grande générosité de cœur, il dit : « On ne fera mourir personne en ce jour, car l'Éternel a opéré une grande délivrance en Israël. » Nous voyons que Saül ne s'attribue en rien la gloire de la victoire, mais la rapporte à Dieu. En tout cela, il agit selon la pensée de Dieu, et nous donne un bel exemple.

Alors Samuel dit au peuple : « Allons à Guilgal, et nous y renouvellerons la royauté. » C'était un endroit bien choisi, car c'était là qu'au temps de Josué le peuple revenait toujours après ses victoires. Cela rappelait à Israël cet heureux temps et devait l'encourager. L'Éternel avait montré qu'il n'abandonnait pas son peuple. Les Israélites allèrent donc à Guilgal, et, avec de grandes réjouissances et des sacrifices de prospérité offerts à l'Éternel, ils confirmèrent la royauté à Saül devant l'Éternel.

Les premiers pas de Saül avaient été heureux.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT ASSEMBLÉES D'ASIE (suite).

Après avoir encouragé l'assemblée qui était à Smyrne et dont l'état figure à la période des persécutions que traversa l'Église chrétienne, le Seigneur s'adresse à l'assemblée qui était à Pergame.

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Pergame, écris : Voici ce que dit celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants. »

Pourquoi le Seigneur se présente-t-il à cette assemblée sous ce caractère ? Vous vous rappelez, mes jeunes amis, ce que je vous ai dit de cette épée aiguë qui sort de la bouche du Seigneur. C'est sa parole (Hébreux IV, 12), soit qu'elle pénètre et juge le cœur et la conscience, soit qu'elle combatte les ennemis de la vérité, soit qu'elle frappe de mort les rebelles. Ici, le Seigneur se montre armé de cette épée, parce qu'à Pergame il y avait des personnes qui enseignaient des erreurs, et auxquelles il fallait s'opposer. Et l'arme du chrétien pour combattre l'erreur, c'est « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. » (Éphésiens VI, 17.)

Le Seigneur dit ensuite : « Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan. » Non seulement le Seigneur connaît les œuvres que l'on fait, mais il sait où l'on habite, dans quel milieu on se trouve, avec quelle société on est mêlé. Et c'est une chose sérieuse, mes enfants. Habiter, ce n'est pas passer, c'est rester. Et l'Église *habitait* où était le trône de Satan ! C'est le milieu où elle restait. Satan a donc un trône, une autorité ; il gouverne donc ? Et où est-

il dressé, ce trône ? Dans le monde, mes amis. Satan est « le chef de ce monde, » a dit le Seigneur. Le monde a chassé Christ et l'a mis à mort, et depuis ce moment, Satan gouverne le monde. (Jean XVI, 11 ; XIV, 30.) Il le domine par le moyen des convoitises et des passions. (I Jean II, 16 ; Éphésiens II, 2, 3.) Or le chrétien n'est pas du monde (Jean XVII, 14 ; XV, 19), comme Christ n'en est pas. Il doit traverser ce monde comme un étranger et non pas y habiter. C'était donc une position fâcheuse et une mauvaise chose pour l'église de Pergame, que d'habiter où était le trône de Satan ; elle se trouvait ainsi associée au monde.

Mais le Seigneur pouvait aussi reconnaître quelque chose de louable à Pergame : « Et tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours dans lesquels Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite. » Le nom du Seigneur exprime tout ce qu'il est dans sa Personne adorable — vrai Dieu et véritablement homme ; le Fils unique et éternel de Dieu, et le Sauveur. Tenir ferme son nom, c'est garder dans son cœur et confesser de bouche tout ce qu'il est. Ne pas renier la foi, c'est demeurer fidèle aux enseignements de la Parole. C'est ce que l'église de Pergame avait fait, même dans la persécution où Antipas avait donné sa vie en témoignage pour le Seigneur. Qui était Antipas ? Nous ne savons rien de plus sur son compte, mais quel glorieux titre Jésus lui donne : « *Mon fidèle témoin !* »

Le Seigneur le connaissait, c'était assez. Il fut mis à mort pour Christ, et Christ lui a donné « la couronne de vie. » Ne voulez-vous pas aussi, dans votre petite mesure, être un « fidèle témoin ? » Vous le serez, si vous aimez le Seigneur.

Mais ne remarquez-vous pas que le Seigneur répète

« parmi vous, là où Satan habite ? » Il veut appeler l'attention de l'Église sur sa dangereuse position. L'Église habitait là où Satan habitait aussi. C'était parmi eux. Quel danger que ce contact !

Aussi le Seigneur trouve-t-il des choses très répréhensibles à Pergame. « J'ai quelques choses contre toi, » dit-il, « c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, afin qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement. »

Vous vous rappelez, mes enfants, qui était Balaam ? C'était un homme qui prétendait à la qualité de prophète, et qui avait une certaine connaissance de Dieu, mais dont le cœur était rempli de l'amour de l'argent. (2 Pierre II, 15) Pour un gain, il s'était mis au service de Balac, afin de maudire les enfants d'Israël. Mais Dieu ne le lui permit pas ; au contraire, il fut forcé de bénir ce peuple. Que fit-il alors ? Il donna à Balak le conseil d'entraîner les Israélites dans les fêtes païennes, de se mêler avec le monde, afin d'attirer sur eux le jugement de Dieu. Voilà ce que le Seigneur voyait dans l'église de Pergame : de faux docteurs, semblables au faux prophète, qui enseignaient aux chrétiens à s'associer au monde, et dont les doctrines tendaient à rétablir l'idolâtrie sous une autre forme.

En même temps, d'autres personnes, dans cette église, tenaient la doctrine des Nicolaïtes dont le Seigneur haïssait les œuvres. C'étaient, sans doute, ceux dont parle Jude dans son épître, en disant que « certains hommes se sont glissés parmi les fidèles qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution » (vers. 4), gens qui faisaient de la grâce un prétexte

pour pécher impunément. On tolérait de telles gens, on les recevait même dans les festins et les agapes. (Jude 12 ; 2 Pierre II, 13.) L'Église s'était associée au monde, et il n'y avait plus de séparation d'avec le mal ; triste résultat du fait d'habiter là où Satan habite.

Mais le Seigneur avait l'œil sur ce triste état de choses, et voilà pourquoi il adresse à l'Église un sérieux avertissement : « Repens-toi donc, autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche. » Comprenez-vous, mes enfants, ce que veut dire ce « repens-toi ? » Le bien qui se trouvait à Pergame n'excusait pas le mal que l'on avait laissé s'introduire. On ne peut pas racheter le mal par le bien. L'ange de l'assemblée n'aurait pas pu se justifier, en disant : « Mais tu vois, Seigneur, j'ai tenu ferme ton nom, et n'ai pas renié ta foi, » ni non plus : « Ce n'est pas ma faute si je suis dans le monde, il faut bien y vivre ; » ni non plus : « Si des gens enseignent de mauvaises doctrines, je n'y puis rien. » Non ; rien ne nous excuse de faire le mal, et si nous y avons été entraînés, il faut écouter le Seigneur et se repentir, c'est-à-dire juger tout ce mal et s'en détourner. L'ange devait cesser d'habiter où Satan avait son trône, rompre avec le monde, reprendre sa position d'étranger ici-bas, et repousser résolument les faux docteurs et leurs enseignements. Voilà ce que veut dire : « Repens-toi. » Et comment le pouvons-nous ? Par la Parole, parce que quand elle demeure en nous, nous sommes forts, et rendus capables de vaincre le méchant et d'échapper au monde. Et si l'on ne se repent pas, alors le Seigneur prend lui-même en main l'épée du jugement. (1 Jean II, 14-16 ; V, 4, 5.) Cela nous regarde aussi, mes enfants, car le Seigneur dit : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées, »

Celui qui écoute la voix de l'Esprit et s'y attache, sera vainqueur, et voici ce que le Seigneur lui promet : « A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit. »

Mais que veut dire cela ? me demanderez-vous. Vous vous rappelez que la manne était le pain que Dieu envoyait du ciel pour nourrir son peuple dans le désert. Mais la manne qui nourrissait le corps, n'était qu'une figure d'un pain bien plus excellent, du pain de l'âme, je veux dire de Christ. Il disait lui-même : « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » (Jean VI, 31-35, 48, 51.) La *manne cachée* était celle que, par l'ordre de Dieu, on avait mis dans une cruche d'or et que l'on gardait dans le sanctuaire devant Dieu, en souvenir de ses soins dans le désert. (Hébreux IX, 4 ; Exode XVI, 33, 34.) Christ, le pain de vie, est maintenant dans le ciel, dont le sanctuaire était la figure. Il est auprès de Dieu, caché à la vue du monde. Mais c'est le même Christ qui était sur la terre, et en pensant à tout ce qu'il était ici-bas, en bonté, en douceur, en pureté, en humilité, en patience, en amour, en le goûtant, nos cœurs sont nourris et fortifiés, et c'est bien là ce qu'il faut pour vaincre le monde. Un combattant a besoin de nourriture. Voulez-vous être un bon jeune soldat de Jésus-Christ ? Nourrissez-vous de Lui.

Mais qu'est-ce que le caillou blanc ? Dans les votations en Grèce, on écrivait sur un caillou blanc le nom de celui à qui l'on donnait son suffrage. Le caillou

blanc est donc un signe secret de l'approbation du Seigneur. Paul n'avait-il pas cette approbation, quand il pouvait dire : « Je sais qui j'ai cru... Le Seigneur s'est tenu près de moi ? » Oui, mes enfants, c'est précieux d'entendre la voix secrète du Seigneur nous dire : « Cela va bien. » Il ne peut approuver que celui qui combat et vaine pour son nom.

Et « un nouveau nom, » qu'est-ce que ce peut être ? N'est-ce pas ce qui indique quelque chose d'intime dans les affections du Seigneur pour nous ? Quand nous aimons quelqu'un, ne lui donnons-nous pas souvent un doux nom que nous réservons pour lui seul ? Un nom que « nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » Voilà donc la récompense du vainqueur. Christ se donne à lui comme nourriture céleste pour le fortifier ; il lui fait part de son approbation pour l'encourager, et l'introduit dans son intimité pour réjouir son cœur. Quelle grâce ! Ne voulez-vous pas être de ces vainqueurs ?

Maintenant, vous demanderez à quelle période de l'Église correspond ce qui est dit de Pergame. C'est celle qui suivit les persécutions. La dernière persécution générale, la plus terrible de toutes, eut lieu sous l'empereur Dioclétien et dura environ dix années (de l'an 303 à 312). Je vous en reparlerai. Après sa mort, il y eut bien des guerres entre ceux qui aspiraient à l'empire. Ce fut Constantin qui l'emporta sur ses rivaux. Il avait toujours été favorable au christianisme et enfin l'embrassa, extérieurement du moins, car on doute s'il fut réellement converti. Depuis ce moment, les chrétiens, au lieu d'être persécutés, furent en faveur auprès du pouvoir, et le paganisme perdit son puissant appui. L'empereur soutint et protégea l'Église, et l'Église s'appuya sur lui. Elle avait fait alliance avec le monde. J'aurai plus tard l'occasion de vous parler de tout ce qui s'intro-

duisit ainsi au milieu d'elle ; mais la prochaine fois nous continuerons à écouter ce que le Seigneur, par l'Esprit, disait aux assemblées.

Psaume CXIX, 97.

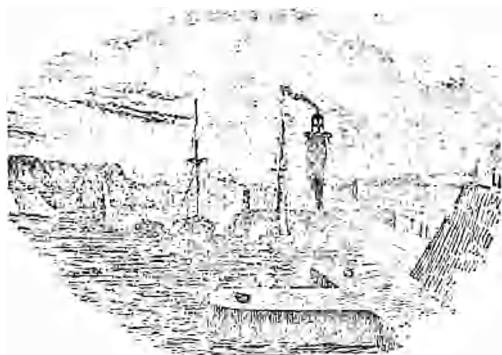
Que ta parole est précieuse !
Combien mon cœur y prend plaisir !
En la lisant, mon âme heureuse
S'élève à Toi pour te bénir.

Elle ouvre le céleste temple
Où rayonne la sainteté,
Et mon âme, adorant, contemple,
O Dieu ! ta gloire et ta beauté.

J'y vois ta justice profonde
A des pécheurs donnant ta loi.
Dieu puissant, qui régis le monde,
Qui subsistera devant Toi !

Mais, au-dessus de tout, ta grâce
S'y montre en toute sa splendeur,
Brillant sur l'adorable face
De Jésus, le divin Sauveur.

Que ta parole est précieuse !
Chaque jour, y prenant plaisir,
O Seigneur ! que mon âme heureuse
S'élève à Toi pour te bénir !



Christ dans son abaissement.

Les rayons voilés de ta gloire,
O Jésus, précieux Sauveur !
Sont comme un phare en la nuit noire,
Ou comme la source où vient boire,
Dans le désert, le voyageur.

Pour que nous puissions te connaître,
Toi, le Dieu Fort d'éternité,
En qui sont et la Vie et l'Être,
Dans la faiblesse tu vins naître
Au sein de notre humanité.

Abandonnant ton diadème
Pour un monde où coulent les pleurs,
Pauvre, inconnu, méprisé même,
Tu connus la douleur suprême,
Toi qui fus l'homme de douleurs.

Rempli de tendresse ineffable,
De bonté, de compassion,
Ton cœur, ô Sauveur adorable !
Rencontra, chez l'homme coupable,
Haine, mépris, rejection.

Mystère insondable de grâce,
Abaissement qui nous confond !
Les anges qui peuplent l'espace,
Cherchent, en se voilant la face,
A le sonder jusques au fond.

Et nous que ton amour réclame
Comme des bijoux précieux,
Le fruit du travail de ton âme,
O Jésus ! notre cœur s'enflamme
D'espoir de te voir de nos yeux.

S.

Histoire des rois d'Israël.

SAÛL

SAMUEL SE DÉMET DE SES FONCTIONS DE JUGE.

Comme nous l'avons vu, mes jeunes amis, la royauté avait été confirmée à Saül, à Guilgal, après sa victoire sur les Ammonites. Samuel prit occasion de ce rassemblement du peuple pour se démettre publiquement de ses fonctions de juge. Saül, qui avait jusqu'alors agi de concert avec Samuel, devait désormais, comme roi, avoir toute la responsabilité de ses actes. Cependant Samuel restait, au milieu d'Israël, le prophète, la bouche de Dieu.

C'était pour les Israélites un moment très sérieux. Ils allaient vivre sous un nouveau régime qu'ils avaient choisi, mais où ils ne pourraient pas échapper au devoir d'obéir à l'Éternel, qui conservait tous ses droits sur eux. C'est ce que leur rappela Samuel, en prenant congé d'eux comme juge. Le discours très touchant qu'il leur adressa nous fait voir combien il avait à cœur la gloire de l'Éternel et le bien de son peuple, deux choses qui caractérisent tous les vrais serviteurs de Dieu. A ce propos, je vous engage, mes jeunes amis, à comparer avec le discours de Samuel, celui que Paul adresse aux anciens de l'église d'Éphèse, en prenant congé d'eux. (Actes XX.)

Samuel commença en faisant appel aux Israélites, relativement à son service. « J'ai marché, » dit-il, « devant vous depuis ma jeunesse, jusqu'à ce jour. » Depuis le moment où « tout Israël sut que l'Éternel avait établi Samuel pour prophète, » sa vie n'avait rien eu de caché ; chacun avait pu juger de ses actions. « Me voici, » continue-t-il, « témoignez contre moi, devant l'Éternel et devant son oint (Saul). De qui ai-je pris le bœuf ? ou de qui ai-je pris l'âne ? ou à qui ai-je fait tort ? à qui ai-je fait violence ? ou de la main de qui ai-je pris un présent pour que par lui j'eusse fermé les yeux ? et je vous le rendrai. » Et que répond le peuple à qui toute la vie du prophète était bien connue ? « Ils dirent : Tu ne nous as point fait tort, et tu ne nous as point fait violence, et tu n'as rien pris de la main de personne. » Quel beau témoignage, n'est-ce pas ? Quelle vie irréprochable ! C'est là ce qui glorifie Dieu, mes jeunes amis. Si vous vous dites chrétiens, vous avez à marcher de manière à ne jeter aucun blâme sur l'évangile, mais, comme Paul le disait même à de pauvres esclaves, à *orner* « en toutes choses (par votre con-

duite), l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur. » (Épître II, 6-10.) Et c'est ce que ce saint apôtre lui-même faisait. Il jouissait du témoignage de sa conscience qu'il s'était conduit dans le monde « avec simplicité et sincérité de Dieu, et par la grâce de Dieu. » (2 Corinthiens I, 12.) Voilà comment nous aussi, nous avons à nous conduire.

Mais revenons à Samuel. Il rappela aux Israélites toute la bonté et la fidélité de l'Éternel envers eux, malgré leurs nombreuses rébellions. « Il vous délivra de la main de vos ennemis tout autour, » dit-il, « et vous avez habité en sécurité. » Puis il leur fait sentir l'ingratitude et le manque de confiance envers l'Éternel que témoignait leur demande d'un roi : « Vous avez vu que Nakhash, roi des Ammonites, venait contre vous, et vous m'avez dit : Non, mais un roi régnera sur nous — et l'Éternel, votre Dieu, était votre roi. » Ils avaient plus de confiance en un homme qu'en Dieu. C'est, hélas ! ce que nous sommes tous enclins à faire, et ce que Dieu blâme. (Jérémie XVII, 5.) Samuel en appelle à l'Éternel pour confirmer ses paroles : « Voyez, » dit-il, « cette grande chose que l'Éternel va opérer devant vos yeux. N'est-ce pas aujourd'hui la moisson des froments (1) ? Je crierai à l'Éternel, et il enverra des tonnerres et de la pluie, et vous saurez et vous verrez que le mal que vous avez fait est grand aux yeux de l'Éternel, d'avoir demandé un roi pour vous. » Et l'Éternel confirma la parole de son serviteur en envoyant des tonnerres et de la pluie, de sorte que le cœur des Israélites fut rempli de crainte. Ils dirent donc au prophète : « Prie l'Éternel, ton Dieu, pour les serviteurs, afin que nous ne mourions pas ; car, à tous nos péchés,

(1) Pendant laquelle, dans ces contrées, il n'y a pas de pluies.

nous avons ajouté ce mal d'avoir demandé un roi pour nous. » Cette confession, arrachée par la crainte, venait trop tard. Il leur aurait mieux valu ne pas suivre leur propre volonté, et écouter et suivre les conseils de Samuel qui les avait engagés à ne pas vouloir un roi et à rester sous la royauté de l'Éternel. Rien n'est fatal, mes chers jeunes amis, comme de vouloir faire prévaloir sa propre volonté.

Toutefois l'Éternel eut compassion de son peuple. Il consentit à éprouver son obéissance sous ce nouveau régime. Faites bien attention à ce que je vais vous dire, mes enfants. Toute l'histoire que la Bible nous présente jusqu'à la venue du Seigneur Jésus, est celle de l'homme pécheur, enfant d'Adam, que Dieu met à l'épreuve, pour voir si de lui peut sortir quelque chose de bon. Avant le déluge, bien qu'ayant la connaissance de Dieu par ses œuvres, les hommes s'étaient corrompus et adonnés à la violence, de telle manière que l'Éternel dut les détruire. Après le déluge, les descendants de Noé se livrèrent à l'idolâtrie. Alors Dieu se choisit un peuple, dépositaire de sa connaissance et de ses promesses, et il lui donna une loi. Mais à peine le peuple d'Israël a-t-il reçu cette loi, qu'il la transgresse en se faisant une idole. Dieu usa de patience et conduisit les Israélites en Canaan. Tout ce qu'il leur demandait était d'obéir à ce qu'il leur prescrivait dans le Deutéronome, leur promettant de les bénir s'ils étaient fidèles. Ils n'étaient pas depuis longtemps dans le bon pays, que déjà ils se livraient à l'idolâtrie. Dieu les châtia à diverses reprises en les livrant à leurs ennemis. Quand ils se repentaient, il les délivrait par le moyen des Juges. Mais vous voyez par là, mes enfants, que tous les essais sont vains. Dieu a beau faire en plaçant l'homme dans les meilleures conditions pour qu'il obéisse, il échappe tou-

jours. C'est un cœur rebelle que le sien. Il ne veut pas se soumettre à Dieu. Connaissez-vous ce cœur-là ? Je serais bien étonné que vous ne le connussiez pas, car c'est le vôtre comme le mien. N'en avez-vous pas fait souvent l'expérience ? Que faire donc de ce mauvais cœur, de cette mauvaise nature ? L'améliorer ? C'est impossible ; « ce qui est né de la chair, est chair, » a dit le Seigneur. On peut la revêtir de beaux dehors, mais cela ne la change pas. Il faut qu'elle prenne fin, et cela ne se peut que par la mort. Faut-il donc que nous attendions de n'être plus dans ce corps, pour en avoir fini avec ce méchant cœur ? Non, mes jeunes amis. Devant Dieu, la mauvaise nature a pris fin à la croix. « Sachant, » dit l'apôtre, « que notre vieil homme a été crucifié avec lui » (Jésus). Là, elle a été jugée et condamnée, et Dieu ne nous condamne pas à cause d'elle. Quoi ! direz-vous, ma mauvaise nature est morte ? Oh ! non, nous ne le savons que trop qu'il est toujours là, ce méchant cœur. Mais si nous croyons au Seigneur Jésus, non seulement nos péchés nous sont pardonnés, mais nous recevons une nouvelle nature qui, celle-là, n'aime pas le péché, mais qui, au contraire, se plaît aux choses de Dieu. Alors Dieu nous dit : Tenez-vous pour morts au péché, ne l'écoutez plus ; mais vivez selon la nouvelle nature dans les choses qui me plaisent. Et comment pouvons-nous faire cela ? Par la grâce de Dieu, par la puissance de son Saint-Esprit en nous.

Dieu fait donc un nouvel essai avec le peuple d'Israël. C'est comme s'il lui disait : Eh bien, nous verrons si cela ira mieux avec un roi. Mais je ne puis me départir de mes droits. Avec un roi, comme sans roi, il faut que vous obéissiez : « Ne vous détournez pas de l'Éternel, et servez l'Éternel de tout votre cœur. » Et cette obéissance, Dieu la de-

mando de tous, chrétiens ou non. Seulement, si l'homme veut obéir en s'appuyant sur ses propres forces, il fera bientôt l'expérience de son impuissance. Mais quand on est à Christ, on obéit par amour et avec joie. Ce n'est plus la loi, mais la grâce. Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier, et il a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. »

Samuel termine en disant : « Si vous vous adonnez au mal, vous périrez, vous et votre roi. » Les Israélites ont-ils été fidèles, avec un roi à leur tête ? Non, mes enfants. Cette nouvelle épreuve a montré une fois de plus que le cœur naturel de l'homme est incurablement mauvais. (Jérémie XVII, 9.) Les enfants d'Israël, leurs rois en tête, sont allés après des faux dieux, comme leur histoire le montre ; et cette même histoire nous fait voir aussi que la menace de l'Éternel a eu son effet. Israël et son roi ont péri. Toute désobéissance attire le châtement sur le coupable, car Dieu est vrai et juste. N'est-ce pas bien sérieux ?

Cependant, avant de terminer, Samuel adresse aux Israélites deux paroles bien encourageantes et propres à toucher leur cœur, si le cœur naturel pouvait être touché. D'abord il leur dit : « L'Éternel, à cause de son grand nom, n'abandonnera point son peuple, parce que l'Éternel s'est plu à faire de vous son peuple. » Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. Il s'est plu à choisir un peuple du milieu des nations, pour qu'il fût à Lui ; il maintiendra, à cause de son grand nom, pour sa gloire, ce qu'il a décidé de faire pour Israël. Maintenant, mes enfants, Israël est abaissé, rejeté, dans la poudre ; mais l'Éternel, le Dieu fidèle, ne l'abandonne pas. Il le rétablira bientôt. (Lisez Ésaïe LIV, 7, 8 ; Jérémie XXXI.)

Et en second lieu, Samuel promet au peuple de ne

pas l'oublier. « Quant à moi aussi, loin de moi que je pêche contre l'Éternel, que je cesse de prier pour vous ; mais je vous enseignerai le bon et le droit chemin. » Que manquait-il aux Israélites ? Ils avaient l'assurance que l'Éternel ne les abandonnerait pas ; ils avaient l'intercession de Samuel que Dieu venait d'exaucer d'une manière si remarquable, et ils avaient l'enseignement du prophète de Dieu pour connaître le bon et le droit chemin. Que leur restait-il à faire ? C'était de marcher dans ce chemin. « Craignez l'Éternel, et servez-le en *vérité*, de tout votre cœur, » dit Samuel.

Mes enfants, Dieu n'est-il pas *pour* nous ? Veut-il nous abandonner ? Certes, non. (Romains VIII, 31 ; Hébreux XIII, 5, 6.) Et ne savons-nous pas que nous avons un grand Intercesseur, qui prie pour nous ? (Hébreux VII, 25.) Et n'avons-nous pas, pour nous instruire et nous conduire, la parole et la voix du bon Berger ? Que nous reste-t-il à faire ? Marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. (Colossiens I, 10.)

L'Église ou l'Assemblée.

(*Suite de son histoire sur la terre.*)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE (*suite*).

(*Lisez Apocalypse II, 18-29.*)

Après avoir envoyé son message à l'assemblée de Pergame, le Seigneur s'adresse à celle de Thyatire. Il se présente sous des traits qui conviennent mer-

veilleusement à l'état de cette assemblée, comme nous le verrons.

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire, écris : Voici ce que dit le *Fils de Dieu*, qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant. » Pourquoi le Seigneur prend-il ici ce titre de *Fils de Dieu*, que nous ne lui voyons pas appliqué dans le premier chapitre ? l'essaierai de vous l'expliquer, mes jeunes amis. Le Seigneur avait une fois posé à ses disciples cette question : « Vous, qui dites-vous que je suis ? » Et Pierre avait répondu : « Tu es le Christ, le *Fils* du Dieu vivant. » Alors le Seigneur dit : « Sur ce roc (1), je bâtirai *mon assemblée*, et les portes du hadès (c'est-à-dire la puissance de Satan et de la mort) ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu XVI, 16, 18.) Vous voyez donc que l'Église bâtie par Christ, est fondée sur Lui, le Fils du Dieu vivant, qui, dans sa résurrection, a vaincu Satan et la mort, et que par conséquent elle ne peut périr, quelles que soient les attaques de l'ennemi. Maintenant, il faut vous rappeler que l'assemblée de Thyatire était dans un état très fâcheux, représentant celui où l'Église tout entière tomba, après qu'elle se fut associée au monde. On aurait pu croire que décidément Satan avait réussi à avoir le dessus. Alors le Seigneur se présente et dit : « Je suis toujours le Fils de Dieu, et quelque triste que soit l'état extérieur de l'Église, mon Assemblée à moi, composée des vrais croyants, ne périra jamais. » Et c'est là, mes jeunes amis, une consolation de tous les temps, pour les fidèles. Mais le mal qui se trouvait dans cette assemblée devait aussi être jugé. Voilà pourquoi le Seigneur rappelle qu'il a « les yeux comme une flamme de feu, » un

(1) La vérité que Pierre venait de confesser.

regard qui pénètre tout ; et « les pieds comme de l'airain brillant, » c'est-à-dire prêts à le porter là où le jugement contre le mal doit être exécuté.

Le Seigneur dit ensuite : « Je connais les œuvres. » Dans cette épître, mes enfants, il est plusieurs fois question d'œuvres. Il y a de *mauvaises œuvres*, celles de la femme Jézabel ; de celles-là, il faut se *repentir*, c'est-à-dire les abandonner. Ensuite, il y a les *bonnes œuvres*, celles dont le Seigneur dit « mes œuvres, » qui sont faites selon Christ et pour Christ. Celles-là, il faut les *garder* jusqu'à la fin. Mais le Seigneur les connaît et les pèse toutes, mauvaises et bonnes, et il dit : « Je vous donnerai à chacun selon *vos œuvres*. » Paroles bien sérieuses et propres à nous rendre vigilants et attentifs à toutes nos voies !

« Je connais les œuvres, » dit le Seigneur à l'ange, et ce qui suit peut nous faire juger de quelles œuvres il parle : « et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières œuvres qui dépassent les premières. » Quel beau tableau d'une vie chrétienne, n'est-ce pas ? C'est bien plus que le Seigneur n'avait dit à Éphèse, car celle-ci avait abandonné son premier amour, tandis qu'ici les dernières œuvres dépassaient les premières. Combien il serait à désirer que nous eussions cette foi, cet amour, ce dévouement et cette persévérance dans le bien, en attendant le Seigneur !

Mais à qui s'appliquaient ces paroles ? Pas à tous ceux qui étaient à Thyatire assurément, car il y avait là des personnes qui vivaient dans un mal très grand, et dont les œuvres mauvaises ne pouvaient provenir de la foi et de l'amour. Elles s'appliquent donc à ceux qui désapprouvaient le mal et s'en séparaient.

Le Seigneur signale ensuite le grand mal qui constituait l'état de l'assemblée à Thyatire : « J'ai contre

toi, » dit-il à l'ange, « que tu laisses faire la femme Jézabel, qui se dit prophétesse ; et elle enseigne, et égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles. » Vous vous rappelez que déjà à Pergame, il y avait des personnes qui tenaient cette mauvaise doctrine, la doctrine de Balaam, mais ici c'était bien pis. Toutefois, avant de vous parler de la Jézabel de Thyatire, je voudrais vous dire un mot d'une autre personne de ce nom, dont il est question dans l'Ancien Testament. C'est dans l'histoire des rois d'Israël. Achab fut le plus méchant de ces rois, qui tous firent « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. » Achab mit le comble à ses péchés en prenant pour femme Jézabel, fille du roi des Sidoniens, une idolâtre méchante et cruelle. Elle poussa dans l'idolâtrie son mari, et avec lui le peuple d'Israël ; elle persécuta avec rage et fit mourir les prophètes, serviteurs de l'Éternel, et ordonna le meurtre de l'innocent Naboth. (Lisez 1 Rois XVI, 30-32 ; XVIII, 4 ; XXI ; XXII, 25.) On aurait pu penser que tous avaient été séduits, et que le culte de l'Éternel n'existait plus en Israël. Le prophète Élie lui-même le croyait. Il disait à Dieu : « Les fils d'Israël ont abandonné ton alliance ; ils ont renversé les autels et ils ont tué les prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter. » Mais l'Éternel lui répondit : « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » (1 Rois XIX, 18 ; Romains XI, 2-5.) Ces sept mille hommes formaient ce que l'on appelle un *résidu*. Ce sont ceux qui demeurent fidèles à Dieu quand la foule s'égare. Et c'est ce qui se trouvait à Thyatire.

La Jézabel de Thyatire est ainsi nommée par le Seigneur, je pense, à cause de sa ressemblance avec

la méchante femme d'Achab qui entraînait le peuple dans l'idolâtrie. Mais au lieu d'avoir des faux prophètes à ses ordres, comme la reine d'Israël, Jézabel à Thyatire, pour séduire mieux les âmes, prétendait être elle-même « prophétesse, » c'est-à-dire la bouche de Dieu, parlant de sa part, et ainsi ne pouvant pas se tromper, *infaillible*, comme l'on dit. Et elle enseignait avec cette prétendue infaillibilité, de sorte que ses enseignements devaient être reçus comme venant de Dieu même. Elle mettait sa parole au niveau de celle de Dieu. De cette manière les âmes étaient aveuglées, conduites dans l'erreur et le mensonge, et ainsi détournées de Dieu, tout en croyant lui obéir. N'est-ce pas un terrible état, provenant d'une œuvre du diable ? Au lieu d'être les esclaves de Dieu, elles devenaient les esclaves de Satan en s'associant aux idoles. L'ange de l'assemblée, ceux qui auraient dû veiller sur le troupeau, qui étaient responsables, au lieu de le réprimer, avaient laissé s'établir ce mal. Le Seigneur lui dit : « J'ai cela contre toi. »

Le Seigneur, comme toujours, avait montré sa patience : « Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentit, et elle *ne veut pas se repentir.* » Que restait-il à faire quand, malgré les avertissements et la patience du Seigneur, on *ne veut pas se repentir* ? Il ne reste plus que le jugement. C'est ce que le Seigneur prononce contre Jézabel. Elle sera réduite à l'impuissance ; « jetée sur un lit, » dit le Seigneur, et que deviendront ses orgueilleuses prétentions ? Ceux qui se sont associés avec elle seront châtiés par « une grande tribulation, » et, quant à ses enfants, ceux qu'elle avait formés et nourris dans ses principes, le Seigneur dit d'eux : « Je ferai mourir de mort ses enfants ; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs ; et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres. »

Oui, mes enfants, le jugement terrible qui atteindra Jésabel montre que le Seigneur connaît les pensées et les sentiments des cœurs, qu'il fait justice des vaines prétentions, et qu'on ne saurait lui en imposer par de beaux dehors de religion : Il rend à chacun selon ses œuvres qu'il connaît.

Après avoir prononcé le jugement de Jésabel, de ceux qui se sont joints à elle et de ses enfants, le Seigneur s'adresse à une autre classe de personnes. Ce n'est pas à l'ange qu'il parle, car l'ange représente toute l'Église, et il a laissé faire Jésabel. Le Seigneur parle à un ensemble de personnes qu'il considère en dehors de ce mauvais état — à un *résidu*. Il leur dit : « Je vous dis à vous, savoir aux autres qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent. » Le Seigneur, dont les yeux sont comme une flamme de feu, discerne à Thyatire tous ceux qui n'ont pas la doctrine de Jésabel, qui ne la reconnaissent pas comme prophétesse, et repoussent ses enseignements que le Seigneur nomme « les profondeurs de Satan. » En effet, mes enfants, qu'est-ce qui montre mieux la profondeur de la ruse de Satan, que de vouloir allier le christianisme à l'idolâtrie, sous la prétention que c'est un enseignement de Dieu ? Peut-être que ceux qui, à Thyatire, refusaient une telle doctrine, étaient en petit nombre, et méprisés et outragés par ceux qui se vantaient d'être l'Église. Mais qu'importe ? Le Seigneur les connaissait et les approuvait : c'est là le point capital pour eux, comme pour nous.

Que dit le Seigneur à ces fidèles ? « Je ne vous impose pas d'autre charge, » je ne demande de vous rien de plus que de vous tenir à part de la doctrine impure de Jésabel ; « mais seulement, ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne. » Ils

n'avaient peut-être pas beaucoup de connaissances, pas de grandes lumières sur la Parole, mais ce qu'ils avaient leur suffisait pour discerner l'affreuse doctrine de Jésabel, ses prétentions et l'idolâtrie, et pour s'en séparer. Ils n'avaient qu'à tenir cela ferme dans leurs cœurs, jusqu'au retour de Christ.

C'est la première fois que ce retour de Christ est mentionné dans les épîtres aux assemblées. Cela nous montre, mes enfants, que l'état de ces assemblées nous dépeint bien les états successifs par où passe l'Église entière. Les trois états décrits dans Éphèse, Smyrne et Pergame, aboutissent à Thyatire. Mais l'état décrit dans cette dernière dure jusqu'à la fin, jusqu'au retour du Seigneur. Mais quelle période dans l'histoire de l'Église représente donc Thyatire? Celle qui suit l'époque où l'Église s'est associée au monde sous les empereurs chrétiens. Nous en reparlerons une autre fois, s'il plaît au Seigneur, et nous verrons en même temps les promesses magnifiques faites au vainqueur.

Respectez la parole de Dieu.

Il y a quelques années que vivait une petite fille nommée Florence M. Elle était l'enfant de parents chrétiens, et à l'époque dont nous parlons, elle avait environ onze ans. Comme son père était officier supérieur dans l'armée, Florence jouissait de tout le bien-être qu'un enfant pouvait désirer. Mais malgré cela, elle n'était pas heureuse dans le vrai sens du mot, car elle ne connaissait pas Dieu comme son Père, et le précieux nom de Jésus n'avait point de

charme pour son cœur. Au contraire, Florence ne pouvait pas même souffrir que l'on parlât de ces choses avec elle, et montrait clairement la vérité de cette parole que « la pensée de la chair, » même chez un enfant, « est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. » (Romains VIII, 7.) L'incident suivant de la vie de Florence fait voir avec évidence combien cela est vrai.

Un matin qu'elle était dans la salle d'étude, son institutrice la pria de prendre sa Bible et de lui lire à haute voix, comme d'habitude, le chapitre du jour. Quelque petite contrariété avait peut-être été à l'encontre de la forte volonté de l'enfant et excité son tempérament naturellement passionné, car saisissant brusquement le saint volume, et proférant ces terribles paroles : « Je suis fatiguée de ce livre ennuyeux et stupide — je le hais ! » elle le jeta avec violence par terre et le frappa du pied.

Son institutrice, saisie d'horreur à la vue de cet acte impie, quitta aussitôt la chambre et se rendit auprès de la mère de l'enfant, pour lui dire ce qui était arrivé.

Également effrayée, et bien plus affligée que ne pouvait l'être une personne que cela ne touchait pas d'aussi près, M^{me} M. resta un moment accablée sous la pensée que son adorable Maître et Seigneur avait été outragé, et sa sainte Parole déshonorée, et cela par sa propre enfant, si tendrement aimée et si soigneusement élevée.

M^{me} M. chérissait Florence, mais elle aimait plus encore son Seigneur et la gloire de son Seigneur, aussi ordonna-t-elle sévèrement à sa fille de la suivre dans sa chambre.

Là, la pauvre mère affligée s'efforça de montrer à Florence, en quelques mots courts mais solennels,

l'excessive méchanceté de son action, la grandeur de son péché, ajoutant qu'elle avait la ferme conviction que Dieu, dans sa justice, ne permettrait pas qu'un tel mépris de sa sainte Parole restât impuni.

Mais en même temps, M^{me} M. dit que cela ne l'affranchissait nullement de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et de son pénible devoir envers son enfant. Prenant donc sa cravache, elle châtia sévèrement Florence.

Après cela, elle s'agenouilla avec son enfant auprès d'elle, et, avec un cœur brisé, elle confessa au Seigneur le péché commis dans tout son caractère odieux, reconnaissant le droit qu'avait le Seigneur d'agir envers son enfant comme il le trouverait bon, le suppliant seulement avec larmes que son âme fût sauvée, et qu'il lui fût pardonné pour l'amour de Christ.

Depuis ce jour triste et mémorable, un grand changement se fit voir graduellement chez Florence. Elle devint beaucoup plus soumise, et sembla profondément impressionnée par les événements passés, de sorte que sa mère et d'autres conçurent l'espoir que Dieu, par son Esprit, avait en effet commencé à montrer à la jeune fille qu'elle était devant Dieu une pécheresse perdue, et qu'elle avait besoin du Seigneur Jésus comme Sauveur.

Peu de temps après, M^{me} M. et Florence assistaient à un grand feu d'artifice. Elles étaient assez rapprochées de l'endroit où il se tirait, lorsque survint un accident. Quelques-unes des pièces prirent feu et firent explosion, de grands morceaux de bois enflammé et de fer brûlant furent projetés dans toutes les directions. Cela jeta naturellement un grand trouble et une grande confusion parmi les personnes présentes, et, dans l'obscurité, on fut quelque temps à s'apercevoir que Florence manquait.

On la trouva enfin près d'une haie, contre laquelle elle avait été violemment projetée par la force de l'explosion.

Sa mère se penchant vers elle avec grande anxiété, lui demanda tendrement : « As-tu bien du mal, ma chérie ? »

Avec un calme dans la voix qui surprit extrêmement M^{me} M., Florence répondit : « Oui, chère maman ; mon pied a beaucoup de mal, je pense, » et, en poussant un douloureux soupir, elle ajouta, les yeux fixés sur sa mère : « et, maman, c'est le pied avec lequel j'ai osé fouler la sainte parole de Dieu. »

La pauvre Florence supporta avec patience et courage son douloureux transport à la maison et ensuite l'exploration chirurgicale de son pied. Tout l'art des médecins fut impuissant pour le sauver, tant il avait été broyé et brûlé. Il fallut l'enlever. Florence ne put pas résister aux suites de l'opération. Elle déclina peu à peu, mais non sans donner des preuves abondantes que la prière instante de sa mère avait été exaucée. Elle pouvait maintenant se réjouir dans la certitude que, non seulement le péché flagrant qu'elle avait commis, mais que tous ses péchés avaient été lavés dans le sang de Christ.

Dans sa riche miséricorde et son grand amour, Dieu avait gratuitement pardonné à la pécheresse, mais elle souffrit dans son corps le châtement du péché, afin qu'elle-même et ceux qui l'entouraient apprissent que Dieu est un Dieu saint et jaloux, et qu'il ne peut permettre que sa Parole soit délibérément outragée.

Durant ses derniers jours sur la terre, Florence fit preuve d'une humilité et d'une repentance réelles. Elle supporta sans un murmure les souffrances les plus aiguës, comme n'étant qu'une faible partie de ce qu'elle sentait avoir mérité. La Bible aussi, autre-

fois si haïe, elle avait appris à l'aimer et l'appréciait hautement.

C'est ainsi que, calme et sereine, l'Ioïence M. s'endormit et s'en alla auprès du Seigneur pour être toujours avec Celui qui l'avait « rachetée de toute iniquité » et acquise pour Lui-même.

Chers enfants, cette histoire triste, mais vraie, porte avec elle sa leçon. Veuille Dieu la faire pénétrer par sa puissance dans le cœur de chacun de vous, mes jeunes lecteurs. Puissiez-vous apprendre à révéler, honorer et aimer cette sainte parole de Dieu. Souvenez-vous qu'il est dit que Dieu lui-même « a exalté sa parole au-dessus de tout son nom » (Psaume CXXXVIII, 2), et aussi que « celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. » (Jean VIII, 47.)



Encor loin de nous une année
Est sur le point d'avoir fini son cours :
Est-ce pour Toi, Seigneur, qui l'as donnée,
Que nous avons employé tous nos jours ?

Hélas ! trop souvent notre vie
S'est consumée en travaux, en plaisirs,
En oubliant ce qui te glorifie,
Toi qui devrais seul être nos désirs.

Ah ! donne-nous un cœur plus sage !
Que désormais nous tournions vers le ciel
Nos yeux, nos cœurs, poursuivant le voyage,
Qui va finir au séjour éternel.



TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
Une lettre	3
« Je l'ai tué, je l'ai tué ! »	16
Le jeune paria sauvé	33
Jeanne, la jeune martyre aveugle	37
« Il me verrait trop bien »	39
« Je puis bien me confier en Lui »	59
« Mon message n'est pas pour un ange »	61
« Désires-tu aller au ciel ? »	77
Citations	80, 120
« Toi, ô Dieu, tu me vois »	95
Le petit Charles et les pommes	98
« Je suis venu »	100
Trop tard, ou la fête des enfants	118, 135
Il crut ce qui était écrit	121
La persévérance couronnée	141
Les deux amis (<i>allégorie</i>)	155, 176
Dans le désert	160
« C'est tout vrai »	161
« Aimez vos ennemis »	178
« Merci, Jésus »	181
« Il l'a fait asseoir à sa droite »	200
Les voies merveilleuses de Dieu, ou la puissance de la Bible	201
Respectez la parole de Dieu	234

L'Église ou l'Assemblée (*suite de son histoire sur la terre*) :

La fin des apôtres Paul et Pierre	28
La première persécution générale des chrétiens	50
La destruction de Jérusalem	70, 88, 101
L'apôtre Jacques	131
Jean, le disciple bien-aimé	146
Les épîtres du Seigneur aux sept assemblées d'Asie	168, 194, 214, 228

Entretiens sur le premier livre de Samuel (*suite*) :

IV. — La maison d'Eli (II, 12-36)	7
V. — L'appel de Samuel (chap. III)	21
VI. — Défaite d'Israël. Prise de l'arche (chap. IV)	43
VII. — L'arche de l'Éternel chez les Philistins (chap. V, VI)	64
VIII. — Le retour de l'arche (chap. VI)	82
IX. — Samuel, juge d'Israël (chap. VII)	112
X. — Les fils de Samuel. Les Israélites demandent un roi (chap. VIII)	125

Histoire des rois d'Israël :

Le premier roi d'Israël	163, 188
Saül, ses premiers pas dans la royauté	208
Samuel se démet de ses fonctions de juge	222

Poésies

Ici-bas et là-haut	19
Les étoiles	41
L'école de la vie	79
Le danger pour les petits oiseaux	81
Eben-Ézer	117
Ancien cantique	159
En souvenir d'une jeune infirme	187
Psaume CXIX, 97	220
Christ dans son abaissement	221
Strophes diverses	7, 139, 140, 180, 200, 238

